Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **164** sur **164**

Nombre de pages: **164**

Notice complète:

**Titre :** Oeuvres complètes illustrées ; XII. Trente ans de Paris : à travers ma vie et mes oeuvres,1888

**Auteur :** Daudet, Alphonse (1840-1897). Auteur du texte

**Éditeur :** Librairie de France (Paris)

**Date d'édition :** 1930

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (141-146-27 p.) ; in-4

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 164

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612342j](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612342j)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-24936 (12)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb38928941f>

**Relation :** [Titre d'ensemble : Oeuvres complètes illustrées / Alphonse Daudet](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612342j/Titre%20d%27ensemble%20:%20Oeuvres%20compl%C3%A8tes%20illustr%C3%A9es%20/%20Alphonse%20Daudet)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb319967369>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

J

TRENTE ANS

DE PARIS

« 1888 \*

~ SOUVENIRS

D'UN HOMME DE LETTRES

\* 18 8 8 \*

LIBRAIRIE DE FRANCE

PARIS

TRENTE ANS

DE PARIS

A TRAVERS MA VIE ET MES LIVRES

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

TRENTE ANS

DE PARIS

A TRAVERS MA VIE ET MES LIVRES

1888

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE 110. BOULEVARD SAINT-GERMAIN. 110

1930

L'ARRIVEE

Quel voyage! Rien qu'en y pensant trente ans après, je sens encore mes jambes serrées dans un carcan de glace et je suis pris de crampes d'estomac. Deux jours en wagon de troisième classe, sous un mince habillement d'été et par un froid! J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc où j'étais pion, pour me donner à la littérature. Ma place payée, il me restait en poche juste quarante sous ; mais pourquoi m'en serais-je inquiété? j'étais si riche d'espérances! J'en oubliais d'avoir faim; malgré les séductions :de la pâtisserie et des sandwichs qui s'étalaient aux buffets des gares, je ne voulais pas lâcher ma pièce blanche soigneusement cachée dans une de mes poches. Vers la fin du voyage pourtant, quand notre train, en geignant et nous ballottant d'un côté à l'autre, nous emportait à travers les tristes plaines de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Mes compagnons de route, des matelots qui passaient leur temps à chanter, me tendirent une gourde. Les braves gens! Qu'elles étaient belles, leurs rudes chansons, — et bonne, leur eau-de-vie rèche, pour quelqu'un qui n'avait pas mangé pendant deux fois vingt-quatre heures!

Cela me sauvait et me ranimait, la lassitude me disposait au sommeil ; je m'assoupis, — mais avec des réveils périodiques aux arrêts du train et des rechutes de somnolences lorsqu'on se remettait en marche...

Un bruit de roues qui sonne sur des plaques de fonte, une gigantesque voûte de verre, inondée de lumière, des portes qui claquent, des

chariots à bagages qui roulent, une foule inquiète, affairée, des employés de la douane, — Paris!

Mon frère m'attendait sur le perron. Garçon pratique malgré sa jeunesse, pénétré du sentiment de ses devoirs d'aîné, il s'était pourvu d'une charrette à bras, et d'un commissionnaire

— Nous allons charger ton bagage.

Il était joli, le bagage! Une pauvre petite mallette garnie de clous, avec des rapiéçures, et pesant plus que son contenu. Nous nous mîmes en route vers le quartier latin le long des quais déserts, par les rues endormies, marchant derrière notre charreton que poussait le commissionnaire. Il faisait à peine jour ; nous rencontrions seulement des ouvriers aux figures bleuies par le froid ou des porteurs de journaux en train de glisser adroitement sous les portes des maisons les feuilles du matin. Les becs de gaz s'éteignaient; les rues, la Seine et ses ponts, tout m'apparaissait ténébreux à travers le brouillard matinal. Telle fut mon entrée dans Paris; serré contre mon frère, le cœur angoissé, j'éprouvais une terreur involontaire, et nous suivions toujours la charrette.

— Si tu n'es pas trop pressé de voir notre appartement, allons déjeuner d'abord, me dit Ernest.

— Oh! oui, mangeons.

Littéralement je mourais.

Hélas! la crèmerie, une crèmerie de la rue Corneille, n'était pas encore ouverte; il nous fallut attendre longtemps, en nous promenant aux environs, pour nous réchauffer, et tout autour de l'Odéon, qui m'imposait avec son vaste toit, son portique et son air de temple.

Enfin les volets s'écartèrent ; un garçon à moitié endormi nous fit entrer, traînant avec bruit ses pantoufles lâches et grommelant comme les hommes d'écurie qu'on réveille aux stations de poste pour atteler le relai. Ce déjeuner au point du jour ne s'effacera jamais de ma mémoire : il me suffit de fermer les yeux pour revoir la petite salle aux murs blancs et nus, avec ses portemanteaux plantés dans le crépi, le comptoir chargé de serviettes enfilées dans des ronds, les tables de marbre sans nappes, mais reluisantes de propreté ; des verres, des salières et de tout petits carafons remplis d'un vin où il n'y avait pas trace de jus de raisin, mais qui me parut excellent tel quel, se trouvaient déjà en place.

— Trois de café! commanda de sa propre autorité le garçon en nous

voyant. Comme à cette heure matinale il n'y avait personne d'autre que lui dans la salle et à la cuisine, il se répondit «boum!» à lui-même, et nous apporta « trois de café», c'est-à-dire pour trois sous d'un café savoureux, balsamique, raisonnablement édulcoré, qui disparut bien vite en même temps que deux petits pains servis dans une corbeille en tresse.

Nous commandâmes ensuite une omelette; car pour une côtelette il était encore trop tôt.

— Une omelette pour deux, boum! mugit le garçon.

— Bien cuite! cria mon frère.

Je m'inclinais avec attendrissement devant l'aplomb et les grandes manières de ce sybarite de frère ; et au dessert, les yeux dans les yeux, les coudes sur la table, que de projets, de confidences n'échangions-nous pas, assis devant une assiette de raisins secs et de noisettes! L'homme qui a mangé devient meilleur. Adieu mélancolie, inquiétudes ; ce simple déjeuner m'avait grisé tout aussi bien que du Champagne.

Nous sortîmes bras dessus bras dessous, en parlant très fort. Il faisait enfin grand jour. Paris me souriait par tous ses magasins ouverts; l'Odéon lui-même prenait pour me saluer un air affable, et les blanches reines de marbre du jardin du Luxembourg, que j'apercevais à travers la grille, au milieu des arbres dépouillés, semblaient me faire gracieusement signe de la tête et me souhaiter la bienvenue.

Mon frère était riche. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'un vieux monsieur qui lui dictait ses mémoires, au prix de 75 francs par mois. Il nous fallait vivre avec ces 75 francs en attendant que la gloire me vînt; partager cette petite chambre au cinquième, rue de Tournon, à l'hôtel du Sénat, presque un grenier, mais qui me paraissait superbe. Un grenier parisien! Rien que de voir ces mots Hôtel du Sénat éclater en grosses lettres sur l'enseigne, cela flattait mon amour- propre et me donnait des éblouissements. En face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue, il y a une maison datant du siècle dernier, avec un fronton et deux figures couchées, qui font toujours mine de vouloir tomber du haut du mur dans la rue.

— Voilà où demeure Ricord, me dit mon frère, le fameux Ricord, le médecin de l'empereur.

L'Hôtel du Sénat, le médecin de l'empereur, ces grands mots chatouillaient ma vanité, me charmaient. Oh! les premières impressions de Paris.

Les grands restaurants du boulevard Saint-Michel, les nouvelles constructions du boulevard Saint-Germain et de la rue des Ecoles n'avaient pas encore chassé du Quartier la jeunesse studieuse, et, malgré son nom pompeux, notre hôtel de la rue de Tournon ne se piquait guère alors de la gravité sénatoriale.

Il y avait là toute une colonie d'étudiants, horde venue du midi de la Gascogne, braves garçons un peu glorieux, suffisants et réjouis, grands amateurs de chopes et de palabres, remplissant l'escalier et le corridor du bruit de leurs puissantes voix de basse. Ils passaient leur temps à causer de tout et à discuter sans trêve. Nous les rencontrions rarement, seulement le dimanche, et encore accidentellement, c'est-à dire quand notre bourse nous permettait le luxe d'un dîner à table d'hôte.

C'est là que je vis Gambetta. Il était déjà l'homme que nous avons connu et admiré. Heureux de vivre, heureux de parler, ce loquace Romain, greffé sur une souche gauloise, s'étourdissait lui-même du cliquetis de ses discours, faisait trembler les vitres aux éclats de sa tonitruante éloquence, et finissait le plus souvent par de bruyants éclats de rire. Il régnait déjà sur la foule de ses camarades. Dans le quartier, c'était un personnage, d'autant plus qu'il recevait de Cahors 300 francs par mois — somme énorme pour un étudiant de ces temps reculés. Nous nous sommes liés depuis. Mais je n'étais encore qu'un provincial arrivé la veille et à peine dégrossi. Je me bornais du bout de la table à le contempler, avec beaucoup d'admiration et sans l'ombre d'envie.

Lui et ses amis s'occupaient avec ardeur de politique; au quartier latin ils faisaient déjà le siège des Tuileries, tandis que mes goûts, mon ambition se tournaient vers d'autres conquêtes. La littérature, c'était l'unique but de mes rêves. Soutenu par la confiance illimitée de la jeunesse, pauvre et radieux, je passai toute cette année dans mon grenier à faire des vers. C'est une histoire commune et touchante. Paris les compte par centaines les pauvres jeunes diables ayant pour toute fortune quelques rimes; mais je ne pense pas que personne ait jamais commencé sa carrière dans un dénûment plus complet que moi.

A l'exception de mon frère, je ne connaissais personne. Myope, gauche et timide, quand je me glissais hors de ma mansarde, je faisais invariablement le tour de l'Odéon, je me promenais sous ses galeries, ivre de frayeur et de joie à l'idée que j'y rencontrerais des hommes

de lettres. Près de la boutique de Mme Gaut, par exemple. Mme Gaut, déjà vieille, mais des yeux étonnants, brillants et noirs, permettait de parcourir les livres nouveaux exposés sur son étalage, à la condition de n'en pas couper les feuilles.

Je la vois causant avec le grand romancier Barbey d'Aurevilly : elle, tricotant un bas; l'auteur d'Une vieille maîtresse, le poing sur la hanche, {( à la Mérovingienne», le coin de son manteau de roulier, doublé de beau velours noir, rejeté en arrière, pour que chacun puisse se convaincre de la somptuosité de ce vêtement, modeste en apparence.

Quelqu'un s'approche, c'est Vallès. Le futur membre de la Commune passait presque tous les jours devant chez Mme Gaut en revenant du cabinet de « la mère Morel » , où il avait l'habitude d'aller dès le matin travailler et lire. Bilieux, moqueur, éloquent, toujours revêtu de la même mauvaise redingote, il parlait d'une voix rude et métallique dans sa sombre physionomie d'Auvergnat qu'enveloppait une barbe dure, en brosse, atteignant presque les sourcils; cette voix me rendait nerveux. Il venait d'écrire l'Argent, sorte de pamphlet dédié à Mirès et orné en guise de vignette d'un dessin représentant une pièce de cent sous; et en attendant de devenir l'associé de Mirès, il s'était fait l'inséparable du vieux critique Gustave Planche. L'Aris- tarque de la Revue des Deux-Mondes était alors un gros vieillard à l'air dur, un Philoctète enflé, traînant la jambe et clochant du pied. Un jour j'eus l'audace de les épier à travers une fenêtre du café de la rue Taranne, en me haussant jusqu'à la vitre et en la frottant avec mes doigts; c'était le café voisin de la maison aujourd'hui démolie où Diderot a demeuré quarante ans. Ils étaient assis en face l'un de l'autre ; Vallès gesticulait avec animation, Planche était en train d'absorber verre à verre un carafon d'eau-de-vie.

Et Cressot ! le débonnaire, l'excentrique Cressot, que Vallès a immortalisé depuis dans ses Réfractaires, il me serait difficile de l'oublier. Je l'ai aperçu bien souvent au Quartier, se glissant le long des murs, promenant sa face triste et souffreteuse et son long corps de squelette drapé dans un manteau court.

Cressot était l'auteur d'Antonia, poème. De quoi vivait ce pauvre Gringoire ? Personne ne le savait. Un beau jour, un ami de province lui laissa par testament une petite rente : ce jour-là Cressot mangea et en mourut.

Une autre physionomie de cette époque est gravée dans ma mémoire,

celle de Jules de la Madelène, un des meilleurs poetae minores de notre littérature en prose, l'auteur trop peu connu de créations qui excellent par une beauté de lignes véritablement antique : les Ames en peine et le Marquis de Saffras. Des manières aristocratiques, une tête blonde rappelant le Christ du Tintoret, des traits fins et un peu maladifs, des yeux pleins de tristesse et pleurant le soleil de la Provence, son pays. On se racontait son histoire à l'oreille; — celle d'un enthousiaste et d'un vaillant de bonne race. En juin 1848, blessé sur les barricades, on l'avait laissé pour mort dans les rangs des insurgés. Ramassé sur le pavé par un bourgeois, il restait caché chez son sauveur, dont la famille le soignait, le remettait sur pied. Une fois guéri, il épousait la fille de la maison.

Rencontrer des hommes célèbres, échanger avec eux par hasard quelques mots, il n'en faut pas plus pour enflammer l'ambition. «Et moi aussi j'arriverai ! » se dit-on avec confiance.

De quel entrain je grimpais alors mes cinq étages, — surtout quand j'étais parvenu à faire l'achat d'une bougie qui me permettait de travailler toute la nuit, d'élaborer, sous sa flamme courte, vers, ébauches de drames, se succédant à la file sur les feuilles de papier blanc. L'audace me mettait des ailes; je voyais l'avenir s'ouvrir tout grand devant moi,j'oubliais mon indigence, j'oubliais mes privations, comme dans cette veillée de Noël, où j'enfilais des rimes avec emportement, tandis qu'en bas les étudiants festinaient à grand bruit et que la voix de Gambetta grondant sous les voûtes de l'escalier, répercutée par les murs du corridor, faisait vibrer ma fenêtre gelée.

Mais, dans la rue, mes anciennes frayeurs reprenaient le dessus. L'Odéon, en particulier, me frappait de crainte; il me paraissait tout le long de l'année aussi froid, aussi imposant et inaccessible que le jour de mon arrivée. Odéon, — Mecque de mes aspirations, but de mes vœux intimes, que de fois j'ai renouvelé mes timides et secrètes tentatives pour franchir le seuil auguste de la petite porte basse par où entrent tes artistes ! Que de fois j'ai regardé passer à travers cette porte Tisserant, dans toute sa gloire, les épaules courbées sous son manteau, avec un air pataud et débonnaire imité de Frédérick Le maître ! Après lui, bras dessus, bras dessous avec Flaubert, et lui ressemblant comme un frère, Louis Bouilhet, l'auteur de Madame de Montarcy, et souvent le comte d'Osmoy, aujourd'hui député. Ils écrivaient alors à eux trois une grande pièce fantastique qui n'a jamais vu les planches.

Derrière eux venait, les suivant, un groupe composé de quatre ou cinq géants, aux façons militaires, tous Normands, tous taillés sur le même patron de cuirassier, avec des moustaches blondes. C'était la cohorte des Rouennais, les lieutenants de Bouilhet, qui applaudissaient à la baguette aux premières représentations.

Puis Amédée Rolland, Jean Duboys, Bataille, trio plus jeune, entreprenant, hardi, cherchant à se glisser, lui aussi, par la petite porte, comme la queue du vaste manteau de Tisserant.

Tous trois sont morts comme Bouilhet au début même de leur carrière littéraire, et c'est pourquoi les galeries de l'Odéon, quand je m'y promène au crépuscule, me semblent aujourd'hui peuplées d'ombres amies.

Cependant, ayant achevé un petit volume de poésies, je fis le tour des éditeurs; je frappai à la porte de Michel Lévy, de Hachette; où n'allai-je pas ? Je me faufilai dans toutes les grandes librairies, vastes comme des cathédrales, où mes bottines criaient terriblement et malgré les tapis faisaient un bruit affreux. Des employés à mines bureaucratiques m'examinaient d'un air important et froid.

— Je voudrais voir M. Lévy... pour affaire de manuscrit.

— Très bien, monsieur ; veuillez me dire votre nom.

Et ce nom dit, l'employé, méthodiquement, approchait ses lèvres de l' un des orifices du porte-voix; puis appliquant son oreille contre l'autre :

— M. Lévy n'est pas à la maison.

M. Lévy n'était jamais à la maison, ni M. Hachette ; personne n'était à la maison, toujours grâce à cet insolent porte-voix.

Il y avait encore, sur le boulevard des Italiens, la Librairie Nouvelle. Là, pas de porte-voix, pas d'ordre administratif, au contraire. L'éditeur Jacotet, qui lançait alors ses petits volumes à un franc, une idée de lui, était un petit homme court, ressemblant à Balzac, mais sans le front de Balzac, toujours en mouvement, accablé d'affaires et de dîners, agitant continuellement dans sa tête quelque projet colossal, et brûlant l'or dans ses poches. Ce tourbillon le conduisit en deux ans à la banqueroute, et il alla fonder, de l'autre côté des Alpes, le journal VItalie. Mais aussi son magasin servait de salon à l'élite intellectuelle des boulevards; on pouvait y voir Noriac, qui venait de publier son 101e Régiment, Scholl tout fier de son succès de Denise, Adolphe Gaiffe, Aubryet. Tous ces habitués du boulevard, irréprochablement mis, causant

d'argent et de femmes, me rendirent confus quand je vis ma personne se refléter mêlée aux leurs dans les carreaux de la vitrine, avec mes cheveux longs comme ceux d'un pifferaro, mon petit chapeau de Provence. Quant à Jacotet, il me donnait constamment rendez-vous pour trois heures de l'après-midi à la Maison d'Or.

— Nous y causerons, disait-il, et nous signerons notre traité sur le coin d'une table.

Quel farceur! C'était à peine si je savais où la trouver, sa «Maison d'Or»! Mon frère seul m'encourageait un peu quand je rentrais désespéré chez nous.

Un soir pourtant je rapportai une grande nouvelle et une grande joie! Le Spectateur, un journal légitimiste, acceptait de mettre mes talents à l'épreuve en qualité de chroniqueur. On imagine facilement avec quel amour, avec quel soin j'écrivis ma première chronique; même avec la préoccupation calligraphique du travail! Je la porte à la rédaction, on la lit, elle plaît, on envoie l'article à la composition. J'attends, respirant à peine, l'apparition du numéro. Allons, bon! Paris est sens dessus dessous, des Italiens ont tiré sur l'empereur.

Nous sommes en pleine terreur, on poursuit des journaux, on a supprimé le Spectateur! La bombe d'Orsini avait foudroyé ma chronique.

Je ne me tuai pas, mais je songeai au suicide.

Et cependant le ciel prenait en pitié ma misère. L'éditeur, que j'avais vainement cherché, se trouvait tout à coup sous ma main, le libraire Tardieu, dans la rue de Tournon, à ma porte. Il était lui-même homme de lettres, et quelques-unes de ses œuvres avaient eu du succès: Mignon, Pour une épingle, compositions de l'ordre sentimental, écrites d'une encre couleur de rose. Je fis sa connaissance par hasard, un beau soir que je flânais près de notre hôtel et qu'il était venu s'asseoir sur le devant de son magasin. Il édita mes Amoureuses.

Le titre attirait, et l'extérieur élégant du volume. Quelques journaux parlèrent de mon ouvrage et de moi. Ma timidité s'envola. J'allais vaillamment sous les galeries de l'Odéon voir comment marchait la vente de mon livre... et même j'osai, au bout de quelques jours, adresser la parole à Jules Vallès! J'avais paru.

VILLEMESSANT (i)

Je vais quelquefois — quand mon besoin personnel et le hasard de mes courses coïncident — me faire rogner la barbe ou tailler les cheveux chez Lespès. Un coin curieux et bien parisien, cette grande boutique de barbier, tenant tout l'angle de la maison Frascati, entre la rue Vivienne et le boulevard Montmartre! Comme clients, le Tout Paris, c'est-à-dire cet infiniment petit morceau de Paris qui mène son train entre le Gymnase et l'Opéra, Notre-Dame-de-Lorette et la Bourse, et s'imagine exister seul : des coulissiers, des comédiens, des journalistes; sans compter la légion agitée, affairée, des bons boulevardiers qui ne font rien. Vingt ou trente garçons en permanence frisent et rasent tout cela.

Surveillant tout, l'œil aux rasoirs et aux pots de pommade, çà et là, rôde le patron, Lespès, petit homme alerte que la fortune faite (car il est très riche) aurait pu engraisser, mais que certaine ambition déçue entretient dans un état de fièvre convenable. C'est dans cette maison vraiment prédestinée, qu'il y a vingt ans, à l'entre-sol même où Lespès fait la barbe, le Figaro avait ses bureaux. Voici le couloir, les abonnements, la caisse et, derrière une grille en fil de fer, l'œil rond et le bec du père Legendre, toujours irrité, rarement aimable, comme un perroquet qui serait caissier. Voici la salle de rédaction (Le public

(1) Écrit en 1879.

n'entre pas! sur les vitres dépolies de la porte) ; quelques chaises, une grande table avec un immense tapis vert. Je vois encore tout cela distinctement et je me vois moi-même timide, assis dans un coin, serrant sous le bras mon premier article paternellement roulé et ficelé. Villemessant n'était pas rentré, on m'avait dit d'attendre : j'attendais.

Ils étaient ce jour-là une demi-douzaine autour de la table verte, en train de dépouiller les journaux, d'écrire. On riait, on causait, on grillait des cigarettes; la cuisine infernale se faisait gaiement. Parmi eux, un petit homme à figure rouge, sous des cheveux tout blancs, relevés, qui lui donnaient un air de Riquet à la Houppe. C'était M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur célèbre, enlevé au Courrier de Paris à prix d'or, Paul d'Ivoy, enfin, dont les appointements fabuleux (ils étaient fabuleux pour l'époque, mais le paraîtraient moins maintenant) faisaient l'envie et l'admiration des brasseries littéraires. Il écrivait en souriant comme un homme content de lui-même ; les carrés de papier allaient se noircissant sous sa plume; moi, je regardais écrire et sourire M. Paul d'Ivoy.

Tout à coup un bruit de pas lourds, une voix joyeusement éraillée : Villemessant! Les plumes grincent, les rires cessent, les cigarettes se dissimulent, Paul d'Ivoy seul relève la tête et, familièrement, ose contempler le dieu. VILLEMESSANT : « Très bien, mes enfants, je vois qu'on est en train... (A Paul d'Ivoy, d'un ai-r bon garçon) : Etes-vous content de votre chronique?» —PAUL D'IVOY : «Je la crois réussie.» — VILLEMESSANT : «Allons, tant mieux ; ça se trouve parfaitement, comme ce sera votre dernière...» — PAUL D'IVOY (tout pâle) : «Ma dernière?» — VILLEMESSANT : «Parfaitement! je ne plaisante pas... votre copie est assommante... il n'y a qu'un cri sur le boulevard... voilà assez longtemps que vous nous embêtez.» Paul d'Ivoy s'était levé : «Mais, monsieur, notre traité? — Notre traité? elle est bien bonne! Essayez de plaider, ce sera drôle : je donnerai lecture de vos. articles en plein tribunal, et nous verrons s'il y a un traité qui me force à fourrer dans mon journal de pareilles niaiseries ! » Villemessant était homme à faire comme il le disait, et Paul d'Ivoy ne plaida point. Mais c'est égal, cette façon de secouer sa rédaction par la fenêtre,. comme un vieux tapis, me donna froid dans le dos, à moi naïf. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre avec mon malheureux manuscrit ridiculement roulé. C'est une impression sur laquelle je n'ai jamais pu revenir. J'ai vu souvent Villemessant depuis, toujours il s'est montré

' fort aimable, et toujours j'ai ressenti en le voyant le frisson de désagréable terreur que dut ressentir le petit Poucet à sa rencontre avec l'ogre.

Ajoutons pour être juste que, plus tard, à la mort de ce même Paul d'Ivoy si brutalement exécuté, ce fut Villemessant — ogre doublé d'un saint Vincent de Paul — qui voulut se charger de la pension de ses enfants.

«Est-il bon? est-il méchant?» On est embarrassé pour répondre, et la comédie de Diderot semble écrite à son intention. Bon? il l'est, certainement ! Méchant aussi, suivant le jour et l'heure ; et un peintre pourrait, sans mentir d'une ligne ni d'un ton, faire de lui deux portraits : l'un paternel, l'autre cruel; l'un tout en noir, l'autre tout en rose, qui ne se ressembleraient pas entre eux et pourtant ressembleraient au modèle.

A vouloir raconter sur cette singulière dualité les anecdotes caractéristiques, on n'aurait vraiment que l'embarras du choix.

Avant la guerre, j'avais fait la connaissance d'un brave homme, père de famille, employé au bureau central des postes, dans la rue Jean- Jacques Rousseau. Au moment de la Commune, cet homme resta à Paris. Avait-il au fin fond du cœur quelque faiblesse pour l'insurrection? Je n'en jurerais pas. S'était-il dit qu'après tout, les lettres continuant d'arriver à Paris, il fallait quelqu'un pour les classer,les distribuer ? C'est possible encore. Peut-être aussi qu'avec une femme, de grandes filles, un déplacement subit ne lui était pas facile. Paris s'est trouvé à cette époque contenir pas mal de pauvres diables dans une situation pareille, barricadiers par la force des choses, insurgés sans savoir pourquoi. Toujours est-il que si, malgré les ordres de M. Thiers, mon ami resta à son bureau, derrière sa grille, triant ses lettres au bruit de la bataille comme si de rien n'était, il ne voulut accepter de la Commune ni avancement, ni augmentation. La Commune vaincue, il ne s'en vit pas moins — heureux d'échapper aux conseils de guerre — jeté sans ressources sur le pavé, destitué à la veille d'obtenir sa retraite. Dès lors une existence lamentable et comique commença pour lui. Il n'avait pas. osé annoncer à sa famille son renvoi de l'administration; tous les matins ses filles lui préparaient la chemise frais empesée (il faut qu'un employé soit propre!), lui faisaient soigneusement, joyeusement,, comme autrefois, son nœud de cravate et l'embrassaient sur la porte,, à l'heure réglementaire, s'imaginant qu'il allait à son bureau. Le bureau ? Ah ! il était loin, le bureau, frais l'été, bien chauffé l'hiver, où les heures coulaient si paisibles. Il fallait maintenant battre Paris, sous la pluie,

à travers la neige, cherchant un emploi qu'on ne trouvait jamais, et rentrer le soir, la mort dans l'âme, mentir, inventer des histoires sur un sous-chef qui n'existait pas, sur un garçon de bureau fantastique, tout en se donnant un petit air gai. (Je me suis servi du pauvre homme pour le type du père Joyeuse dans mon roman du Nabab ; en quête d'une place, lui aussi, mentant à ses filles). Je le rencontrais quelquefois, c'était navrant. Sa détresse me décida à aller trouver Villemessant. Villemessant, pensais-je, lui trouvera bien un petit coin au Figaro, dans l'administration. Impossible : toutes les places étaient prises. Et puis un communard, pensez donc ! le beau tapage si on avait découvert que Villemessant employait dans ses bureaux un communard! Pourtant, l'histoire des petites filles, des chemises blanches, des nœuds de cravate, avaient, paraît-il, attendri l'excellent ogre.

— Une idée! dit-il, combien gagnait par mois votre protégé? — Deux cents francs.

— Eh bien ! je vous remettrai pour lui deux cents francs par mois jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place. Il aura toujours l'air d'aller à son bureau, ses filles lui feront toujours ses nœuds de cravate... — Et, pour conclusion à son discours, l'éternel : «Elle sera bien bonne!» Elle fut bien bonne en effet : trois mois durant, le bonhomme toucha :sa petite rente. Au bout de trois mois, ayant trouvé enfin une place, il économisa tant et tant, et se serra si fort le ventre, qu'un beau matin il m'arriva avec les six cents francs et une belle lettre de remerciements pour M. de Villemessant, dont je lui avais révélé le nom, et que, malgré le dissentiment politique, il appelait noblement son bienfaiteur. Je portai le tout à Villemessant :

— Elle est bien bonne! Mais je l'avais donné, cet argent!...il veut me le rendre... C'est la première fois que ça m'arrive. Et un communard, encore, elle est bien bonne!

C'étaient des exclamations, des rires, un enthousiasme ! Villemessant -s'en renversait dans son fauteuil. Mais voici qui va achever de vous peindre l'homme : joyeux, ravi, et de la bonne action qu'il avait faite, .et du plaisir bien naturel qu'on éprouve —si sceptique soit-on —à ne pas se sentir dupe et à ne pas avoir obligé un ingrat, Villemessant, tout en causant, s'amusait à manier les six cents francs et à les ranger -en six petites piles sur la table. Tout à coup, se retournant vers moi :

— Eh! dites donc, Daudet, il manque cent sous à notre compte! Il manquait cent sous en effet, une malheureuse piécette en or

oubliée dans un pli de doublure. Au plus beau de l'enthousiasme, l'homme pratique apparaissait.

Tel est cet homme compliqué, très réfléchi, très malin au fond sous une apparence de bonhomie et de prime-saut, à faire croire que Toulouse est proche voisine de Blois et que les tourelles de Chambord se mirent dans un des bras de la Garonne.

Dans la vie privée et même publique, Villemessant a érigé la familiarité en principe, vis-à-vis des autres, bien entendu ! car il exige volontiers le respect dès qu'il s'agit de lui-même. Au lendemain d'un de ces échos au picrate qu'il avait coutume d'introduire dans le journal, au dernier moment, quand les presses roulent, Villemessant est mandé à la présidence du Corps législatif. (Ceci se passait sous l'Empire). Il s'agissait, je ne crois pas me tromper, du fameux « Morny est dans l'affaire», dont les vieux boulevardiers doivent se souvenir. Le duc ,était très fâché ou feignait de l'être,mais le garçon de Blois ne se démonta point :

— Comment! monsieur le duc, ce n'est donc pas pour me décorer que vous m'avez fait appeler ?... Ce garde de Paris avec son pli cacheté, son casque, peut se vanter de m'en avoir donné une d'émotion... mes rédacteurs illuminent déjà... Cette fois, par exemple, elle est bien bonne !... — Puis vite une histoire, une anecdote, un mot bien fin, bien parisien, enveloppé d'un gros rire ; avec cela des airs pénétrés, une joie intime et visible de dire : «Monsieur le duc!» et le grief était oublié.

Ailleurs, chez Persigny, par exemple, la familiarité réussissait moins; -et Villemessant vit certain jour, dans la froide atmosphère officielle, :ses plus tourbillonnantes bouffonneries geler en l'air, et retomber raides. Mais Morny, lui, pardonnait tout ; cet homme raffolait de Villemessant, et grâce à sa souveraine protection le Figaro pouvait se permettre mille frasques. Aussi, quel respect, quelle vénération pour le président; je vis le moment où on allait lui construire une petite .chapelle dans l'épaisseur des murs du bureau de rédaction, comme au génie protecteur du lieu, comme à un dieu Lare. — Ce qui n'empêcha pas le Figaro de publier un matin, en belle place, à propos du théâtre de M. de Saint-Rémy (c'est le pseudonyme que prenait le duc pour faire de la littérature), un article d'Henri Rochefort, corrodant comme une éprouvette d'acide, pénétrant et désagréable comme un cent .d'aiguilles oublié sur un fauteuil.

— Pourquoi ce monsieur Rochefort m'en veut-il ? Je ne lui ai

jamais rien fait ! disait le duc avec la vanité naïve à laquelle n'échappent point les plus délurés hommes d'État, quand ils ont trempé le doigt dans l'encre; et Villemessant, prenant des mines désolées, s'écriait :

— C'est épouvantable !... Avec moi, un pareil article n'aurait jamais passé... vous me voyez désolé... Mais, ce jour-là, précisément, je ne suis pas allé au journal... les gredins en ont profité... je n'ai pas revu les épreuves.

Le duc pensa ce qu'il voulut de l'excuse; mais le numéro faisait du bruit. On se le montrait, on se l'arrachait. Villemessant n'en désirait pas davantage.

Villemessant, on le voit d'après cela (et c'est ce qui fait au fond l'unité de cette nature en apparence diverse et contradictoire) est avant tout, par-dessus tout, l'homme de son journal. Après les tâtonnements du début, des bordées tirées çà et là un peu au hasard dans l'existence, des pointes poussées à tous les coins de la rose des vents, une fois la voie trouvée, il s'est fixé et a filé droit. Sonjournal est devenu sa vie.

L'homme et l'œuvre se ressemblent ; et jamais personne, on peut le dire, ne fut plus exactement taillé à la mesure de son destin. D'une activité étonnante, vivant, remuant, déplaçant une quantité d'air énorme, sobre avec cela, comme on l'était jadis, ce qui étonne les gens d'aujourd'hui; ne buvant pas, ne fumant pas, ne craignant ni le bruit, ni les coups, ni les aventures ; peu scrupuleux au fond, toujours prêt à jeter les préjugés par-dessus bord, et n'ayant jamais eu de foi politique bien profonde, mais aimant à faire parade d'un légi- timisme assez platonique et d'un certain respect qu'il suppose bien portés, Villemessant était le capitaine qu'il fallait pour commander ce hardi corsaire, qui vingt ans durant, sous pavillon du Roy semé de fleurs de lys, a fait la course un peu pour son compte.

Il est tyrannique, capricieux; mais allez au fond, et toujours l'intérêt du journal vous donnera le pourquoi de sa tyrannie et de son caprice. Nous sommes en l'an de grâce 1858, au Café des Variétés, ou au Café Véron, sur les onze heures, un jeudi. Le Figaro vient de paraître, Villemessant déjeune. Il cause, essaie des anecdotes qu'il mettra dans le prochain numéro, si elles font rire, qu'il oubliera si elles font four. Il écoute, interroge : — «Que pensez-vous de l'article d'un tel? — Charmant! — Du talent, n'est-ce pas? — Énormément de talent!» Villemessant monte au journal radieux : «Où est un tel? Faites-moi venir un tel!... énormément de talent!... il n'y a que lui!...

tout Paris parle de son article ! » Et voilà un tel félicité, choyé, augmenté. Quatre jours après, à la même table, le même convive déclare l'article du même un tel ennuyeux, et Villemessant se dresse encore, non plus radieux, mais furieux, non plus pour l'augmenter, mais pour lui régler son compte. C'est sans doute à la suite d'une de ces consultations entre poire et fromage que se produisit la scène entre Villemessant et Paul d'Ivoy, qui scandalisa si fort ma candeur première.

Qu'importe un rédacteur à Villemessant! Celui-ci parti, un autre se retrouve; et le dernier venu est toujours le meilleur. Selon lui, tout homme a son article dans le ventre, il ne s'agit que de le faire sortir. Monselet avait brodé là-dessus une ravissante légende : Villemessant rencontre un ramoneur dans la rue ; il l'amène au Figaro, le débarbouille. l'assied devant du papier et lui dit : «Écris ! » Le ramoneur écrit, et l'article se trouve charmant. C'est ainsi que le Tout Paris, illustre ou obscur, qui tient une plume, a traversé le Figaro. C'est ainsi que de braves garçons — voyant se renouveler en leur faveur l'histoire du quatrain de Saint-Aulaire, — ont eu, pour une heureuse trouvaille de quinze lignes, leur quart d'heure de célébrité. Après, le miracle ne se renouvelant plus, on les déclarait vidés, et vidés par Villemessant. J'ai connu un Paris rempli ainsi de gens vidés. Époque de candeur où l'on était vidé pour quinze lignes!

Non pas que Villemessant méprise la littérature, au contraire ! Peu lettré lui-même, il a pour les gens qui écrivent bien, qui tiennent leur langue (c'est son terme), un respect de paysan pour le latin de son curé. Mais il se rend compte instinctivement, et non sans raison, que ce sont là choses de gros livres et d'académie. A des galettes de ce poids et de cette taille, il préfère pour sa boutique le fin feuilleté parisien. Il disait un jour à Jouvin devant moi, avec la cynique franchise que sa rondeur fait pardonner :

— Vous soignez vos articles, ils sont d'un lettré, chacun le constate, remarquables, savants, admirablement écrits, je les publie. Eh bien! dans mon journal, personne ne les lit.

— Personne ne les lit ? par exemple !

— Voulez-vous faire un pari? Daudet est là et sera témoin. J'imprimerai le mot de Cambronne au beau milieu d'un de vos morceaux les plus soignés, et j'ai perdu si quelqu'un s'aperçoit de la chose !

Mon impartialité de témoin m'oblige à dire que Jouvin ne voulut pas parier.

PREMIER HABIT

Comment l'avais-je eu, cet habit? Quel tailleur des temps primitifs, quel inespéré Monsieur Dimanche, s'était, sur la foi de fantastiques promesses, décidé à me l'apporter un matin, tout flambant neuf et artistement épinglé dans un carré de lustrine verte? Il me serait bien difficile de le dire. De l'honnête tailleur, je ne me rappelle rien — tant de tailleurs depuis ont traversé ma carrière! — rien, si ce n'est, dans un lumineux brouillard, un front pensif avec de grosses moustaches. L'habit, par exemple, est là, devant mes yeux. Son image, après vingt ans, reste encore gravée dans ma mémoire comme sur l'impérissable airain. Quel collet, jeunes gens, et quels revers! Quels pans, surtout, taillés en bec de flûte! Mon frère, homme d'expérience, avait dit : — « Il faut un habit quand on veut faire son chemin dans le monde ! » Et le cher ami comptait beaucoup sur cette défroque pour ma gloire et mon avenir.

C'est Augustine Brohan qui en eut l'étrenne, de ce premier habit.

Voici dans quelles circonstances dignes de passer à la postérité :

Mon volume venait d'éclore, virginal et frais dans sa couverture rose. Quelques journaux avaient parlé de mes rimes. L'Officiel lui- même avait imprimé mon nom. J'étais poète, non plus en chambre, mais édité, lancé, s'étalant aux vitrines. Je m'étonnais que la fbule ne se retournât pas lorsque mes dix-huit ans vaguaient par les rues. Je sentais positivement sur mon front la pression douce d'une couronne en papier faite d'articles découpés.

On me proposa un jour de me faire inviter aux soirées d'Augustine. — Qui, ON? — ON, parbleu! Vous le voyez d'ici I l'éternel ON qui ressemble à tout le monde, l'homme aimable, providentiel, qui, sans rien être par lui-même, sans être bien connu nulle part, va partout,. vous conduit partout, ami d'un jour, ami d'une heure, dont personne ne sait le nom, un type essentiellement parisien.

Si j'acceptai, vous pouvez le croire! Être invité chez Augustine, Augustine, l'illustre comédienne, Augustine, le rire aux dents blanches de Molière, avec quelque chose du sourire plus modernement poétique de Musset ; — car, si elle jouait les soubrettes au Théâtre-Français, Musset avait écrit sa comédie de Louison chez elle; — Augustine Brohan, enfin, dont Paris célébrait l'esprit, citait les mots, et qui déjà portait au chapeau, non encore trempée dans l'encre, mais toute prête et taillée d'un fin canif, la plume d'oiseau bleu couleur du temps dont elle devait signer les Lettres de Suzanne.

— Chançard, me dit mon frère en m'aidant à passer l'habit, maintenant ta fortune est faite.

Neuf heures sonnaient, je partis.

Augustine Brohan habitait alors rue Lord-Byron, tout en haut des Champs-Elysées, un de ces coquets hôtels dont les pauvres petits provinciaux à l'imagination poétique rêvent d'après les romanciers. Une grille, un jardinet, un perron de quatre marches sous une marquise, des fleurs plein l'antichambre, et tout de suite le salon, un salon vert très éclairé, que je revois si bien...

Comment je montai le perron, comment j'entrai, comment je me présentai, je l'ignore. Un domestique annonça mon nom, mais ce nom, bredouillé d'ailleurs, ne produisit aucun effet sur l'assemblée. Je me rappelle seulement une voix de femme qui disait : «Tant mieux, un danseur!» Il paraît qu'on en manquait. Quelle entrée pour un lyrique!

Terrifié, humilié, je me dissimulai dans la foule. Dire mon effarement!... Au bout d'un instant, autre aventure : mes longs cheveux, mon œil boudeur et sombre provoquaient la curiosité publique. J'entendais chuchoter autour de moi: «—Qui est-ce?... regardez donc,..» et l'on riait. Enfin quelqu'un dit :

— C'est le prince valaque !

— Le prince valaque?... ah! oui, très bien...

Il faut croire que, ce soir-là, on attendait un prince valaque. J'étais classé, on me laissa tranquille. Mais c'est égal, vous ne sauriez croire

combien, pendant toute la soirée, ma couronne usurpée me pesa. D'abord danseur, puis prince valaque. Ces gens-là ne voyaient donc pas ma lyre ?

Heureusement pour moi, une nouvelle soudaine et colportée de bouche en bouche d'un bout à l'autre du salon vint faire oublier à la fois et le petit danseur et le prince valaque. Le mariage était alors fort à la mode parmi le personnel féminin de la comédie, et c'est aux mercredis d'Augustine Brohan, où se réunissait, autour des jolies sociétaires ou pensionnaires des Français, la fine fleur du journalisme officiel, de la banque et de la haute administration impériale, que s'ébauchaient la plupart de ces unions romanesques. Mlle Fix, la fine comédienne aux longs yeux hébraïques, allait épouser un grand financier et mourir . en couches; Mlle Figeac, catholique et romanesque, rêvait déjà de faire bénir solennellement par un prêtre ses futurs magasins du boulevard Haussmann, comme on fait d'un vaisseau prêt à prendre la mer ; Emilie Dubois, la blonde Emilie elle-même, bien que vouée par sa frêle beauté au rôle perpétuel d'ingénue, avait des visions de fleurs d'oranger sous le châle protecteur de madame sa mère ; quant à Madeleine Brohan, la belle et majestueuse sœur d'Augustine, elle ne se mariait pas, elle! mais était en train de se démarier et de donner à Mario Uchard les loisirs et les matériaux pour écrire les quatre actes de la Fiammina. Aussi, quelle explosion dans ce milieu chargé d'électricité maritale, lorsque ce bruit se répandit : « Gustave Fould vient d'épouser Valérie.» Gustave Fould, le fils du ministre; Valérie, la charmante actrice!... Maintenant, tout cela est bien loin. Après des fuites en Angleterre, des lettres aux journaux, des brochures, une guerre à la Mirabeau contre un père aussi inexorable que l' ami des hommes, après le plus romanesque des romans couronné d'un dénouement des plus bourgeois, Gustave Fould, suivant l'exemple de Mario Uchard, a écrit la Comtesse Romani et mis éloquemment ses infortunes au théâtre, Mlle Valérie oublie son nom de Mme Fould pour signer du pseudonyme de Gustave Haller des volumes intitulés: Vertu, avec une belle image sur couverture bleu tendre. Grandes passions en train de s'apaiser dans un bain de littérature. Mais le scandale, l'émotion étaient ce soir-là dans le salon vert d'Augustine. Les hommes, les officiels, hochaient la tête et arrondissaient la bouche en 0 pour dire : — «C'est grave!... très grave!)) On entendait ces mots : « Tout s'en va... plus de respect... L'empereur devrait intervenir... droits

sacrés... autorité paternelle.» Les femmes, elles, prenaient hautement - et gaiement le parti des deux amoureux qui venaient de filer à Londres.

«— Tiens, s'ils se plaisent!... Pourquoi le père ne consent-il pas?... Il est ministre, et puis après?... Depuis la Révolution, Dieu merci, il n'y a plus ni Bastille, ni Fort-]'Évêque ! » Imaginez tout le monde parlant à la fois, et, sur le brouhaha, comme une broderie, le rire étincelant d'Augustine, petite, grasse, d'autant plus joyeuse, avec des yeux à fleur de tête, de jolis yeux myopes, étonnés et brillants.

Enfin l'émotion se calma et les quadrilles commencèrent. Je dansai, il le fallut! Je dansai même assez mal, pour un prince valaque. Le quadrille fini, je m'immobilisai, sottement bridé par ma myopie, trop peu hardi pour arborer le lorgnon, trop poète pour porter lunettes, et craignant toujours au moindre mouvement de me luxer le genou à l'angle d'un meuble ou de planter mon nez dans l'entre-deux d'un corsage. Bientôt la faim, la soif s'en mêlèrent; mais pour un empire, je n'aurais osé m'approcher du buffet avec tout le monde. Je guettais le moment où il serait vide. En attendant, je me mêlai au groupe des politiqueurs, gardant un air grave, et feignant de dédaigner les félicités du petit salon d'où m'arrivait, avec un bruit de rires et de petites cuillers remuées dans la porcelaine, une fine odeur de thé fumant, de vins d'Espagne et de gâteaux. Enfin, quand on revient danser, je me décide. Me voilà entré, je suis seul...

Un éblouissement, ce buffet! c'était sous la flamme des bougies, avec ses verres, ses flacons, une pyramide en cristal, blanche, éblouissante, fraîche à la vue, de la neige au soleil. Je prends un verre, frêle comme une fleur; j'ai bien soin de ne pas serrer par crainte d'en briser la tige. Que verser dedans ? Allons ! du courage, puisque personne ne me voit. J'atteins un flacon en tâtonnant, sans choisir. Ce doit être du kirsch, on dirait du diamant liquide. Va donc pour un petit verre de kirsch; j'aime son parfum qui me fait rêver de grands bois, son parfum amer et un peu sauvage. Et me voilà versant goutte à goutte en gourmet, la claire liqueur. Je hausse le verre, j'allonge les lèvres. Horreur! De l'eau pure, quelle grimace? Soudain retentit un double éclat de rire : un habit noir, une robe rose que je n'ai pas aperçus, en train de flirter dans un coin, et que ma méprise amuse. Je veux replacer le verre ; mais je suis troublé, ma main tremble, ma manche accroche je ne sais quoi. Un verre tombe, deux, trois verres! Je me retourne, mes basques s'en mêlent, et la blanche pyramide roule par

terre avec les scintillations, le bruit d'ouragan, les éclats sans nombre d'un iceberg qui s'écroulerait.

La maîtresse de maison accourt au vacarme. Heureusement, elle est aussi myope que le prince valaque, et celui-ci peut s'évader du buffet sans être aperçu. C'est égal! ma soirée est gâtée. Ce massacre de petits verres et de carafons me pèse comme un crime. Je ne songe plus qu'à m'en aller. Mais la maman Dubois, éblouie par ma principauté, s'accroche à moi, ne veut pas que je parte sans avoir fait danser sa fille, comment donc! ses deux filles. Je m'excuse tant bien que mal, je m'échappe, je vais sortir, lorsqu'un grand vieux au sourire fin, tête d'évêque et de diplomate, m'arrête au passage. C'est le docteur Ricord, avec qui j'ai échangé quelques mots tout à l'heure et qui me croit Valaque, comme les autres. « Mais, prince, puisque vous habitez l'hôtel du Sénat et que nous sommes tout à fait voisins, attendez-moi. J'ai une place pour vous dans ma voiture.» Je voudrais bien, mais je suis venu sans pardessus. Que dirait Ricord d'un prince valaque privé de fourrures et grelottant dans son habit? Evadons-nous vite, rentrons à pied, par la neige, par le brouillard, plutôt que de laisser voir notre misère. Toujours myope et plus troublé que jamais, je gagne la porte et me glisse au dehors, non sans m'empêtrer dans les tentures. « Monsieur ne prend pas son pardessus?» me crie un valet de pied.

Me voilà, à deux heures du matin, loin de chez moi, lâché par les rues, affamé, gelé, et la queue du diable dans ma poche. Tout à coup la faim m'inspira, une illumination me vint : « Si j'allais aux halles!» On m'avait souvent parlé des halles et d'un certain Gaidras, ouvert toute la nuit, chez lequel on mangeait pour trois sous des soupes aux choux succulentes. Parbleu, oui, j'irai aux halles. Je m'attablerai là comme un vagabond, un rôdeur de nuit. Mes fiertés sont passées. Le vent glace, j'ai l'estomac creux : «Mon royaume pour un cheval,» disait l'autre; moi, je dis tout en trottinant : « Ma principauté, ma principauté valaque pour une bonne soupe dans un endroit chaud!»

C'était un vrai bouge par l'aspect, cet établissement de Gaidras qui s'enfonçait poisseux et misérablement éclairé sous les piliers des vieilles halles. Bien souvent depuis, quand le noctambulisme était à la mode, nous avons passé là des nuits entières, entre futurs grands hommes, coudes sur la table, fumant et causant littérature. Mais la première fois, je l'avoue, je faillis reculer malgré la faim, devant ces

murs noirs, cette fumée, ces gens attablés, ronflant le dos au mur ou lapant leur soupe comme des chiens, ces casquettes de don Juan du ruisseau, ces énormes feutres blancs des forts de la halle, et la blouse saine et rugueuse du maraîcher près des guenilles grasses du rôdeur de barrière. J'entrai pourtant, et je dois dire que, tout de suite, mon habit noir trouva de la compagnie. Ils ne sont pas rares à Paris, passé minuit, les habits noirs sans pardessus l'hiver, et qui ont faim de trois sous de soupe aux choux! Soupe aux choux exquise d'ailleurs ; odorante comme un jardin et fumante comme un cratère. J'en repris deux fois, quoique cette habitude, inspirée par une salutaire défiance, d'attacher fourchettes et cuillers à la table avec une chaînette, me gênât un peu. Je payai, et le cœur raffermi par cette solide pâtée, je repris la route du quartier latin.

On se figure ma rentrée, la rentrée du poète remontant au trot la rue de Tour non, le col de son habit relevé, voyant danser devant ses yeux, que la fatigue ensommeille, les ombres élégantes d'une soirée mondaine mêlées aux silhouettes affamées de la Halle, et cognant, pour en détacher la neige, ses bottines contre la borne de l'hôtel du Sénat, tandis qu'en face les lanternes blanches d'un coupé illuminent la façade d'un vieil hôtel, et que le cocher du docteur Ricord demande : «Porte, s'il vous plaît!» La vie de Paris est faite de ces contrastes.

— Soirée perdue! me dit mon frère le lendemain matin. Tu as passé pour un prince valaque, et tu n'as pas lancé ton volume. Mais rien n'est encore désespéré. Tu te rattraperas à la visite de. digestion, — la digestion d'un verre d'eau, quelle ironie! Il fallut bien deux mois pour me décider à cette visite. Un jour, pourtant, je pris mon parti. En dehors de ses mercredis officiels, Augustine Brohan donnait le dimanche des matinées plus intimes. Je m'y rendis résolument.

A Paris, une matinée qui se respecte ne saurait décemment commencer avant trois ou même quatre heures de l'après-midi. Moi, naïf, prenant au sérieux ce mot de matinée, je me présentai à une heure précise, croyant d'ailleurs être en retard.

— Comme tu viens de bonne heure, monsieur, me dit un garçonnet de cinq ou six ans, blondin, en veston de velours et en pantalon brodé, qui se promenait à travers le jardin verdissant, sur un grand cheval mécanique. Ce jeune homme m'impressionna. Je saluai les cheveux blonds, le cheval, le velours, les broderies, et, trop timide pour rebrousser chemin, je montai. Madame achevant de s'habiller, je dus attendre,

tout seul, une demi-heure. Enfin, madame arrive, cligne des yeux, reconnaît son prince valaque, et pour dire quelque chose, commence : Vous n'êtes donc pas à la Marche, mon prince?» A la Marche, moi qui n'avais jamais vu ni courses ni jockeys !

A la fin, cela me fit honte, une bouffée subite me monta du cœur au cerveau; et puis ce clair soleil, ces odeurs de jardin au printemps entrant par la fenêtre ouverte, l'absence de solennité, cette petite femme souriante et bonne, mille choses me donnaient courage, et j'ouvris mon cœur, je dis tout, j'avouai tout en une fois : comme quoi je n'étais ni Valaque, ni prince, mais simple poète, et l'aventure de mon verre de kirsch, et mon souper aux halles, et mon lamentable retour, et mes peurs de province, et ma myopie, et mes espérances, tout cela relevé par l'accent de chez nous. Augustine Brohan riait comme une folle. Tout à coup, on sonne :

— Bon! mes cuirassiers, dit-elle.

— Quels cuirassiers ?

— Deux cuirassiers qu'on m'envoie du camp de Châlons et qui ont, paraît-il, d'étonnantes dispositions pour jouer la comédie.

Je voulais partir.

— Non pas, restez ; nous allons répéter 1 le Lait d'ânesse, et c'est vous qui serez le critique influent. Là, près de moi, sur ce divan!

Deux grands diables entrent, timides, sanglés, cramoisis (l'un d'eux, je crois bien, joue la comédie quelque part aujourd'hui). On dispose un paravent, je m'installe et la représentation commence.

— Ils ne vont pas trop mal, me disait Augustine Brohan à mi-voix, mais quelles bottes!... Monsieur le critique, flairez-vous les bottes?

Cette intimité avec la plus spirituelle comédienne de Paris me ravissait au septième ciel. Je me renversais sur le divan, hochant la tête, souriant d'un air entendu. Mon habit en craquait de joie.

Le moindre de ces détails me paraît énorme encore aujourd'hui. Voyez pourtant ce que c'est que l'optique : j'avais raconté à Sarcey l'histoire comique de mes débuts dans le monde. Sarcey, un jour, la répéta à Augustine Brohan. Eh bien! cette ingrate Augustine — que depuis trente ans je n'ai d'ailleurs pas revue — jura sincèrement ne connaître de moi que mes livres. Elle avait tout oublié! mais là, tout de ce qui a tenu tant de place dans ma vie, les verres cassés, le prince valaque, la répétition du Lait d'ânesse, et les bottes des cuirassiers !

LES SALONS LITTÉRAIRES (i)

Je ne crois pas qu'il en reste un seul aujourd'hui. Nous avons d'autres salons, plus dans le mouvement, comme on dit: des salons politiques, ceux de Mme Edmond Adam, de Mme d'Haussonville, tout blancs ou tout rouges, où l'on fait des préfets, où l'on défait des ministres, où dans les grands jours parfois apparaissent MM. les princes ou Gambetta. Puis les salons où l'on s'amuse — pour ne pas dire où l'on essaie de s'amuser. Souvenirs et regrets! on y soupe, on y joue, on y renouvelle Compiègne tant qu'on peut: jolies serres, fragile abri sous le cristal duquel s'épanouit dans tout son éclat puéril la fleur sans parfum de la vie purement extérieure et mondaine. Mais le vrai salon littéraire, le salon où, autour d'une Muse avenante et mûre, des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire de petits vers, en trempant de petits gâteaux secs dans un petit thé, ce salon, par exemple, a bien définitivement disparu. Sans être vieux, j'en ai encore connu quelques-uns de ces bleus salons d'Arthé- nice, relégués aujourd'hui en province, plus démodés que la guitare, le vague à l'âme et les quatrains d'album.

Soufflons sur nos souvenirs d'il y a vingt ans. Plt! pft! pft! La poussière s'élève en fin nuage, et dans ce nuage, distinctement, comme

(1) Écrit en 1879 pour le Nouveau-Temps, de Saint-Pétersbourg.

pour une apparition de fée, se dessine et prend corps l'aimable silhouette de cette bonne Mme Ancelot. Mme Ancelot habitait alors la rue Sainte-Guillaume, courte rue de province, oubliée par Haussmann au cœur de Paris, où l'herbe pousse entre les pavés, où jamais ne retentit un roulement de voiture, où de hautes maisons, trop hautes pour leurs. trois étages, ne laissent tomber qu'un jour lointain et froid. Le vieil hôtel silencieux, avec les volets de ses balcons toujours clos, sa grande porte jamais ouverte, avait l'air endormi depuis des siècles sous la baguette d'un enchanteur. Et l'intérieur répondait aux promesses de la façade: un corridor tout blanc, un escalier sombre et sonore, de hauts plafonds, de larges fenêtres surmontées de peintures en trumeau. Cela fané, pâlissant, ayant l'air vraiment de ne plus vivre,. et au milieu, bien dans son cadre, Mme Ancelot tout en blanc, rondelette et ridée comme une petite pomme rose, telle enfin qu'on se figure les fées des contes, qui ne peuvent mourir, mais qui vieillissent pendant des mille ans. Mme Ancelot aimait les oiseaux, toujours comme les- bonnes fées. Autour du salon, couvrant les murs, s'entassaient des.cages gazouillantes comme à la devanture des oiseliers du quai. Mais. ces oiseaux eux-mêmes paraissaient chanter des vieux airs. — A la. place d'honneur, sous un beau jour et bien en vue, s'inclinait à l'angle voulu un grand portrait du baron Gérard, représentant la Muse du logis coiffée à l'enfant, en costume à la mode de la Restauration, souriant du sourire d'alors, et posée de trois quarts pour mieux montrer,, dans un geste de fuite à la Galathée, un bout d'épaule merveilleusement blanc et rond. Quarante ans après le portrait, au moment dont nous parlons, Mme Ancelot se décolletait encore, seulement, il faut bien le dire, ce n'étaient plus les blanches et rondes épaules peintes jadis par le baron Gérard. Mais qu'importe à la bonne dame ? Elle s'imagine encore en 1858 être la belle Mme Ancelot de l'an 1823, quand Paris- applaudissait sa jolie pièce de Marie ou les trois époques. Rien d'ailleurs ne vient l'avertir; tout se fane et vieillit autour d'elle, en même temps, qu'elle: les roses des tapis, les rubans des tentures, les êtres et les souvenirs; et tandis que le siècle avance, cette vie arrêtée, cet intérieur d'un autre âge, immobiles comme un bateau à l'ancre, s'enfoncent silencieusement dans le passé.

Un simple mot romprait le charme. Mais qui le prononcera ce mot sacrilège, qui osera dire : « Nous vieillissons ! » Les habitués. moins que d'autres, car eux aussi sont de l'époque, eux aussi s'imaginent

ne pas vieillir. Voici M. Patin, l'illustre M. Patin, professeur en Sor- bonne, faisant le jeune homme là, près de la fenêtre, dans le coin de gauche. C'est un petit homme tout blanc, mais si galamment frisotté, et frétillant avec discrétion comme il convient à un universitaire du premier empire. Puis Viennet, le fabuliste voltairien, long et sec comme le héron de ses maigres fables. Le dieu du salon, dieu entouré, admiré, choyé, était Alfred de Vigny, grand poète, mais poète d'une autre époque, — singulier et suranné avec son air d'archange et ses cheveux blancs éplorés, trop longs pour sa petite taille. Alfred de Vigny en mourant légua à Mme Ancelot sa perruche. La perruche prit place au milieu du salon, sur un perchoir verni. Les vieux habitués la bourraient de friandises; c'était la perruche de Vigny! Quelques railleurs l'avaient surnommée Éloa, à cause de son grand nez et de son œil mystique. Mais ceci est postérieur; à l'époque où je fus présenté chez Mme Ancelot, le poète vivait encore, et la perruche ne mêlait pas son petit cri vieilllot et grêle au formidable gazouillis qui, par manière de protestation, j'imagine, s'élevait de toutes les cages, quand M. Viennet essayait de dire quelques vers.

Parfois, le salon se rajeunissait. On y voyait ces jours-là Lachaud, le célèbre avocat, avec la fille de Mme Ancelot qu'il avait épousée : elle, un peu triste, lui gras et glabre avec une belle tête de Romain, de jurisprudent du Bas-Empire. Des poètes : Octave Lacroix, l'auteur de la Chanson d'avril, de l'Amour et son train, joué au Théâtre-Français ; il m'impressionnait fort, quoique assez bénin d'apparence, étant secrétaire de Sainte-Beuve. Emmanuel des Essarts venait là amené par son père, écrivain distingué, bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Emmanuel des Essarts était alors un tout jeune homme, débutant à peine, et portant encore, autant qu'il m'en souvient, la palme verte des normaliens à sa boutonnière. Il occupe maintenant la chaire de littérature à la Faculté de Clermont, ce qui ne l'empêche pas, bon an mal an, de publier un ou deux volumes où sont de beaux vers. Charmant professeur, comme vous voyez, avec un brin de myrte à la toque. — Puis des dames, des dames poètes comme Mme Aiiaïs Ségalas et, de temps en temps, une jeune Muse nouvellement découverte, à l'œil plein d'azur, aux boucles d'or fin, dans l'attitude un peu démodée des Delphine Gay et des Elisa Mercœur. Ainsi apparut un beau jour la blonde Jenny Sabatier, de son vrai nom Tirecuir, ce qui est bien prosaïque pour une Muse. Moi aussi, on me demandait des vers comme aux

autres, mais il paraît que j'étais timide et que ma voix s'en ressentait. — «Plus haut! me disait toujours Mme Ancelot, plus haut, M. de La Rochejacquelein n'entend pas!» Ils étaient comme cela une demi- douzaine, d'une surdité de pots étrusques, n'entendant jamais, l'air attentif pourtant et la main gauche arrondie en cornet autour de l'oreille. Gustave Nadaud, lui, se faisait entendre. Trapu, le nez en l'air, la face large, épanouie, affectant une rusticité bonhomme qui avait son piquant dans ce milieu endormi, l'auteur des Deux gendarmes se mettait au piano, chantait fort, tapait dur, réveillait tout. Aussi quel succès! Nous en étions tous jaloux. — Quelquefois encore, une comédienne ambitieuse de se lancer venait réciter quelques vers. Encore une tradition de la maison : Rachel avait récité des stances dans le salon de Mme Ancelot ; un tableau placé près de la cheminée attestait le fait. On continuait donc à réciter des stances, seulement ce n'était plus Rachel. Ce tableau n'était pas le seul; on en découvrait dans tous les coins, tous de la main de Mme Ancelot, qui ne dédaignait pas de manier le pinceau à ses heures, et tous consacrés à son salon, destinés à perpétuer le souvenir de quelque grand événement de ce monde minuscule. Les curieux pourront en trouver les reproductions (faites, ô ironie! par E. Benassit, le plus cruellement sceptique des peintres) dans une manière d'autobiographie : Mon salon, par Mme Ancelot, chez Dentu. Chaque fidèle a là-dedans sa figurine, et je crois que la mienne s'y trouve, un peu dans le fond.

Ce personnel quelque peu hétérogène se réunissait ainsi chaque mardi rue Saint-Guillaume. On arrivait tard, et voici pourquoi : Rue du Cherche-Midi, à deux pas, planté là tout exprès comme une protestation permanente, existait un salon rival, le salon de Mme Mélanie Waldor. Les deux Muses avaient été autrefois liées ; Mme Ancelot avait même un peu lancé Mélanie. Puis un jour, Mélanie s'était dégagée, avait dressé autel contre autel : l'aventure de Mme du Deffand avec Mlle de Lespinasse. Mélanie Waldor écrivait ; on a connu d'elle des romans, des vers, une pièce : la Tirelire de Jeannette! Alfred de Musset, dans un jour de cruelle humeur, a fait sur elle des vers terribles et superbes, mélange pimenté d'Arétin et de Juvénal, qui porteront à défaut de mieux le nom de la Muse à la postérité, sur les ailes des publications clandestines. Qu'avait donc fait Mme Waldor à l'enfant terrible? Je me la rappelle bien, tout en velours, avec des cheveux noirs, des cheveux de corbeau centenaire qui s'obstine à ne pas blanchir,

déroulée sur son divan, défaillante et alanguie, avec des attitudes de cœur brisé. Mais l'œil s'allumait, la bouche devenait vipère aussitôt que l'on parlait d'Elle. Elle! c'est-à-dire l'autre, l'ennemie, la bonne vieille Mme Ancelot. C'était entre les deux une guerre à mort. Mme Wal- dor avait exprès choisi le même jour, et sur les onze heures, quand on voulait s'esquiver pour sauter en face, de froids regards vous clouaient à la porte. Il fallait rester, jouer de la langue, blasonner le père Ancelot, s'exercer à de petites anecdoctes scandaleuses. En face, on se rattrapait en racontant sur l'influence politique de Mme Waldor mille légendes mystérieuses.

Que de temps perdu, que d'heures gaspillées à ces petits riens venimeux ou niais, dans cette atmosphère de petits vers moisis et de petites calomnies sentant le rance, sur ces Parnasses en carton où aucune source ne court, où aucun oiseau ne chante, où le laurier poétique a la couleur du rond de cuir vert d'un chef de bureau! Et dire que je les ai gravis, moi aussi, ces Parnasses! Il faut tout voir dans sa jeunesse! Cela dura tant que dura mon habit.

Pauvre cher habit, quels étroits corridors n'a-t-il pas à cette époque frôlés de ses pans, quelles rampes d'escalier n'a-t-il pas fait reluire de ses manches? Je me souviens l'avoir promené encore dans le salon de Mme la comtesse Chodsko. La comtesse avait pour mari un bon vieux savant qu'on voyait peu et qui ne comptait guère. Elle avait dû être fort belle ; c'était maintenant une grande femme droite et sèche, à l'air dominateur et presque méchant. Murger, disait-on, très impressionné d'elle, l'avait peinte dans sa Madame Olympe. Murger, en effet, avait un moment entrepris un voyage dans le grand monde, et c'est ce grand monde-là que, naïvement, il avait découvert. Grand monde logé vraiment à l'étroit et un peu trop haut, rue de Tournon, au troisième, dans trois petites pièces froides et pauvres dont les fenêtres donnaient sur la cour. On y venait cependant et la société n'y était point vulgaire. — Je connus là, pour la première fois, Philarète Chasles, génie inquiet, plume nerveuse, de la race des Saint-Simon et des Michelet, dont les étonnants Mémoires, batailleurs, endiablés, faits d'attaques et de parades, et comme remplis, du premier chapitre au dernier, d'un bruit continu de fleurets engagés et d'épées froissées, paraissent aujourd'hui et passent presque inaperçus au milieu d'un Paris trop indifférent à tout ce qui n'est pas peinture ou politique. Foncièrement homme de lettres, mais toute sa vie tourmenté comme Balzac par des appétits

de large existence et de dandysme, il vécut bibliothécaire à la porte même de l'Académie qui, on ne sait pourquoi, ne voulut jamais de lui, et mourut du choléra à Venise.

J'y rencontrai aussi Pierre Véron, Philibert Audebrand, et un couple curieux, très curieux à la fois et très sympathique, que je vous demande la permission de vous montrer. Nous sommes dans le salon, asseyons- nous et regardons: la porte s'ouvre, entrent Philoxène Boyer et sa femme. Philoxène Boyer! encore un de ces fils étranges, terreur et châtiment des familles, productions de hasard qu'aucun atavisme n'explique, graines apportées on ne sait d'où, sur l'aile des vents, pardessus les mers, et qui un beau jour avec leur feuillage, exotiquement découpé, et leurs fleurs d'une violence de couleur bizarre, viennent s'épanouir en plein carré de choux, en plein potager bourgeois! Fils de Boyer, l'homme de France qui, en son temps, savait le plus de grec : né entre deux pages d'un lexique, n'ayant, tout enfant, connu en fait de promenade et de jardin que le docte jardin des racines grecques, nourri de grec, huilé de grec, Philoxène avec son nom grec semblait positivement destiné à se voir inscrit sur le marbre, à côté des Egger et des Estienne, dans le panthéon des hellénisants. Mais le père Boyer comptait sans Balzac. Philoxène, comme tous les écoliers d'alors, avait Balzac dans son pupitre; si bien qu'ayant hérité cent mille francs de sa mère, il n'eut rien de plus pressé que de venir à Paris manger les cent mille francs comme on les mange dans Balzac. Le projet fut mis à exécution de la façon la plus régulière: bouquets offerts, bouts de gants baisés, duchesses conquises, filles aux yeux d'or achetées, rien ne manque, le tout couronné par une orgie folle d'après celle de la Peau de chagrin. La peau de chagrin, c'est-à-dire les cent mille francs, avait duré six mois juste. Le fils de l'helléniste s'était prodigieusement amusé. La poche à sec et le cerveau plein de rimes, il déclara vouloir désormais exercer l'état de poète. Mais il était écrit que, jusqu'à sa mort, Philoxène serait une victime du livre. Balzac quitté, il rencontra Shakespeare; Balzac ne lui avait mangé que ses écus, Shakespeare lui mangea sa vie ! Un matin, peut-être à la suite d'un rêve, Philoxène se réveilla absolument épris de l'œuvre de Shakespeare. Et comme cet homme volontaire et frêle, d'humeur doucement violente, ne savait rien faire à demi, dès ce matin il se voua à Shakespeare corps et âme! Étudier Shakespeare, le savoir par cœur, depuis ses sonnets les plus obscurs jusqu'à ses pièces les plus contestées, n'était rien, et la chose ne prit

que quelques mois. Mais Philoxène prétendait mieux: voulant écrire un livre sur Shakespeare, un livre complet, définitif, monument en un mot digne du dieu, il conçut l'invraisemblable projet de lire auparavant, pour en extraire la quintessence, tout (mais là tout, sans excepter le moindre article ni le plus mince document), tout ce qui depuis deux cents ans jusqu'à nos jours aurait été publié sur Shakespeare. Amoncellement d'in-folio poudreux, suffisant pour bâtir une Babel : et la Babel, hélas! fut bientôt dans la tête de Philoxène. Je l'ai vu chez lui, ne s'appartenant plus, de tous côtés débordé par Shakespeare. Cinq mille, dix mille volumes sur Shakespeare, de tous formats, en toutes langues, montant jusqu'au plafond, obstruant les fenêtres, écrasant les tables, envahissant les fauteuils, entassés, croulants, dévorant l'air et la lumière, et au milieu, Philoxène, qui prenait des notes pendant que ses marmots braillaient. Car il s'était marié, sans trop savoir, et avait eu des enfants, entre deux lectures. Surexcité par son idée fixe, se parlant tout seul, le regard à l'horizon, perdu dans le rêve, il marchait à travers Paris comme un aveugle. Sa femme, douce créature, un peu attristée, le suivait partout, lui servait d'Antigone. On les rencontrait au café de la Régence, toujours ensemble. Elle lui faisait son absinthe, avec soin, une absinthe claire, à peine teintée d'opale verte, car l'enthousiaste poète n'avait pas besoin d'excitants. On la voyait encore au premier rang aux conférences que Philoxène faisait dans la salle du quai Mala- quais, toujours sur Shakespeare. Parfois le mot ne venait pas, — pénible spectacle! — l'orateur cherchait, se crispait en vain. Chacun sentait que dans cette tête encombrée, les idées, les phrases se bousculaient sans pouvoir sortir, comme une foule affolée devant une porte, dans un incendie. La femme, devinant le mot, soufflait doucement, maternellement. La phrase sortait, s'envolait; et c'étaient alors, au milieu de cette cruelle improvisation, de cette gesticulation frénétique, de vifs éclairs, des poussées éloquentes.Il y avait un vrai poète au fond de ce doux possédé. Philoxène a fini tristement, travaillant à d'obscurs travaux pour vivre et s'acheter des livres, rêvant toujours de sa grande étude sans pouvoir l'écrire jamais. Car il voulait tout lire sur Shakespeare; et chaque jour paraissaient en Allemagne, en Angleterre, des travaux qui le distançaient et le forçaient à remettre au lendemain sa première ligne. Il est mort laissant pour tout bagage deux petits actes écrits en collaboration avec Théodore de Banville, un Polichinelle inachevé, d'allure assez originale et retapé depuis par des faiseurs,.

et un volume de vers recueillis et publiés par les soins de ses amis. On avait obtenu un petit bureau de poste pour sa veuve. Après avoir longtemps pleuré son poète, la bonne et simple femme s'est, il y a deux ans, remariée. Devinez avec qui? Avec le facteur.

N'ai-je pas eu raison d'attirer votre attention sur Philoxène et sur sa femme? Pour moi, je ne saurais les oublier, et je les vois encore discrets et timides, à l'angle du petit salon; lui, agité de nerveux soubresauts, elle, serrant les genoux, étonnée; tandis que Pagans, nouvellement arrivé du pays des cédrats, chante ses chansons espagnoles ; que Mme la comtesse Chodsko sert un thé grêle et clair — vrai thé d'exilé! — à de superbes Polonaises, aux cheveux lourds, tordus par masses sur la nuque, ardents, couleur d'épis brûlés; et que le bon vieux père Chodsko, à minuit sonnant, avec la régularité d'un coucou, apparaît, un bougeoir à la main, sur la porte, promène sur la société un regard circulaire, baragouine d'un fort accent slave un: « Bonjour, moussiou» à des gens qu'on lui présente et qu'il ne connaît pas, puis disparaît, mécaniquement, dans les plis d'une portière.

Le désir de promener mon habit m'entraînait plus loin quelquefois, là-bas, à l'autre bout de Paris, de l'autre côté de la Seine. On suivait les quais très longtemps, respirant de fauves odeurs, écoutant les lions rugir à travers la grille du Jardin des Plantes ; on passait un pont, on contemplait à la lueur du gaz ou sous le clair de lune les frontons fantasques et le clocheton bizarrement ajouré des ruines de l'hôtel de Lavalette; puis on arrivait à l'Arsenal, au vieil Arsenal aujourd'hui bibliothèque, avec sa longue grille, son perron, sa porte du temps de Vauban, où sont sculptées des bombardes, à l'Arsenal rempli encore du souvenir de Charles Nodier. Nodier n'était plus là : le petit salon vert si célèbre d'où est parti le romantisme, qui a vu Musset, Hugo et George Sand pleurer aux aventures du chien de Brisquet, le petit salon vert, plus célèbre, et plus justement, que le salon bleu d'Arthénice, était occupé maintenant par M. Eugène Loudun. L'esprit de révolution, le libre esprit ne flottait plus dans ses rideaux. Après les champions romantiques, des ouvriers poètes, des rimeurs chrétiens s'étaient glissés dans ce huitième château du roi de Bohême. Des vieux romantiques, un seul restait, fidèle au poste sans faiblir, ferme et droit dans sa redingote comme un reître huguenot sous son armure.

C'était Amédée Pommier, un merveilleux artisan en mots et en rimes, l'ami des Dondey et des Pétrus Borel, l'auteur de l'Enfer,

de Crâneries et dettes de cœur, beaux livres aux titres flamboyants, régal des lettrés, effroi des académies, et pleins de vers bruyants et colorés comme une volière d'oiseaux des tropiques.

Amédée Pommier était pauvre et digne. Il vivait enfermé, gagnant sa vie à faire pour la librairie Hachette des traductions qu'il ne signait pas. Un détail curieux : c'est en collaboration avec Amédée Pommier que Balzac, toujours tourmenté de l'idée d'écrire une grande comédie classique, avait entrepris Orgon, cinq actes en vers, faisant suite à Tartufe.

Dans ce salon vert de l'Arsenal, je connus encore M. Henri de Bornier. Il disait souvent de petites pièces de vers fort spirituelles, une entre autres, dont le souvenir me reste et qui, à chaque couplet, se terminait par ce refrain : — «Eh! eh! je ne suis pas si bête!» Pas si bête, en effet, M. de Bornier, puisqu'il a fait la Fille de Roland, un grand succès au Théâtre-Français, et qui mènera son auteur à l'Académie. — Il y avait grand branle-bas à certains soirs, on apportait des paravents, on alignait chaises et fauteuils, et on combinait des charades. J'ai figuré là dans des charades, je l'avoue! et je me vois encore sur un marché turc, en Circassienne, revêtu de longs voiles blancs. J'avais Mme de Bornier pour compagne d'esclavage. M. de Bornier, en turban et en fustanelle, faisait une manière de sultan et nous achetait. Quant au marchand d'esclaves, c'était, ne vous en déplaise, ni plus ni moins que M. L..., sénateur, ancien ministre, fort en vue alors, et condamné depuis pour des inconséquences financières. La chute de l'Empire nous ménageait bien des surprises; et cette grande route parisienne a parfois de singuliers tournants!

MON TAMBOURINAIRE

J'étais chez moi, un matin, encore couché, on frappe.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un homme avec une grande caisse !

Je crois à quelque colis arrivé du chemin de fer ; mais, au lieu du facteur attendu, m'apparaît dans le jour jaune de novembre, un petit homme avec le chapeau rond et la veste courte des bergers provençaux. Des yeux très noirs, inquiets et doux, la tête à la fois naïve et obstinée, et, perdu à moitié sous d'épaisses moustaches, un accent parfumé d'ail, invraisemblablement méridional. L'homme me dit : « Ze suis Buisson ! » et me tend une lettre sur l'enveloppe de laquelle je reconnais tout de suite la belle petite écriture régulière et calme du poète Frédéric Mistral. Sa lettre était courte.

« Je t'envoie l'ami Buisson, il est tambourinaire et vient se montrer à Paris, pilote-le.»

Piloter un tambourinaire! Ces méridionaux ne doutent de rien. La lettre lue, je me retournai vers Buisson.

— Ainsi, vous êtes tambourinaire ?

— Oui, monsieur Daudet, le plus fort de tous, vous allez voir! Et il alla chercher ses instruments que, par discrétion, il avait laissés avant d'entrer, sur le palier, derrière la porte; une petite boîte carrée et plate, avec un grand cylindre voilé de serge verte, en tout pareil pour les dimensions et jla forme aux monumentaux tourniquets que les marchands de plaisir trimbalent à travers les rues. La petite boîte plate

contenait le galoubet, la naïve flûte rustique qui fait tu... tu... tandis que le tambourin fait pan... pan! Le cylindre voilé était le tambourin lui- même. Quel tambourin, mes amis! les larmes m'en vinrent aux yeux lorsque je le vis déballé: un authentique tambourin du siècle de Louis XIV, attendrissant et comique à la fois dans son énormité, grondant comme un vieillard pour peu qu'un bout de doigt l'effleure, en fin noyer agrémenté de légères sculptures, poli, aminci, léger, sonore, et comme assoupli sous la patine du temps. Sérieux comme un pape, Buisson accroche son tambourin au bras gauche, prend le galoubet entre trois doigts de sa main gauche (vous avez vu la pose et l'instrument dessinés dans quelque gravure du dix-huitième siècle ou sur un fond d'assiette de Vieux-Moustier), et, maniant de la main droite la petite baguette à bout d'ivoire, il agace le gros tambour qui de son timbre frissonnant, de son bourdonnement continu de cigale, marque le rythme et fait la basse sous le gazouillement aigu et vif du galoubet. Tu... tu! pan... pan! Paris était loin, l'hiver aussi. Tu... tu! pan... pan! Tu... tu!... Un clair soleil, de chauds parfums remplissaient ma chambre. Je me sentais transporté en Provence, là-bas, au bord de la mer bleue, à l'ombre des peupliers du Rhône; des aubades, des sérénades retentissaient sous les fenêtres, on chantait Noël, on dansait les Olivettes, et je voyais la farandole se dérouler sous les platanes feuillus des places villageoises, dans la poudre blanche des grandes routes, sur la lavande des collines brûlées, disparaissant pour reparaître, de plus en plus emportée et folle, tandis que le tambourinaire suit lentement, d'un pas égal, bien sûr que la danse ne laissera pas la musique en route, solennel et grave, et boitant un peu avec un mouvement du genou qui repousse à chaque pas l'instrument devant lui.

Tant de choses dans un air de tambourin! Oui, et bien d'autres encore que vous n'auriez peut-être pas vues, mais que moi, certes, je voyais. L'imagination provençale est ainsi faite; elle est d'amadou, s'enflamme vite, même à sept heures du matin, et Mistral avait eu raison de compter sur mon enthousiasme. Buisson, lui aussi, s'exaltait. Il me racontait ses luttes, ses efforts, et comme quoi il avait arrêté à moitié pente galoubet et tambourin roulant vers l'abîme.

Des barbares, paraît-il, voulaient perfectionner le galoubet, lui ajouter deux trous... un galoubet à cinq trous, quel sacrilège! Lui s'en tenait religieusement au galoubet à trois trous, au galoubet des ancêtres, sans craindre personne néanmoins pour l'onctueux des liés, la vivacité

des variations et des trilles. «Cé m'est vénu, disait-il d'un air modeste et vaguement inspiré, avec cet accent particulier qui rendrait comique la plus touchante des oraisons funèbres, cé m'est vénu dé nuit, une fois que z'étais assis sous un olivier en écoutant çanter un rossignou... et ze me pensais : Comment, Buisson, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire?» Un petit peu bête, la phrase! Mais, ce jour-là, elle me parut charmante.

Un bon méridional ne jouit pleinement de son émotion que s'il la fait partager à d'autres. J'admirais Buisson : il fallait qu'on l'admirât. Me voilà donc lancé à travers Paris, promenant mon tambourinaire, le présentant comme un phénomène, recrutant des amis, organisant une soirée chez moi. Buisson joua, raconta ses luttes, dit encore :

«Cé m'est vénu...» Décidément il affectionnait cette phrase, et mes amis firent semblant de s'en retourner émerveillés.

Ceci n'était que le premier pas. J'avais une pièce en répétition au théâtre de l'Ambigu, une pièce provençale ! Je parlai de Buisson, de son tambourin, de son galoubet, à Hostein, alors directeur, vous devinez avec quelle éloquence! Huit jours durant je le chauffai. A la fin il me dit :

— Si nous mettions votre tambourinaire dans la pièce ? Il manque un clou, ça pourrait peut-être servir à accrocher le succès.

Je suis sûr que le Provençal n'en dormit point. Le lendemain, nous montions tous trois en fiacre, lui, le tambourin et moi; et à midi pour le quart, comme s'expriment les bulletins de répétitions, nous débarquions, au milieu d'un groupe de flâneurs, ameutés par l'étrangeté de l'engin, devant la petite porte honteuse et basse qui, dans les théâtres les plus luxueux, sert d'entrée peu triomphale aux auteurs, aux artistes et aux employés de la maison.

« Bon Dieu, qu'il fait noir! » soupirait le Provençal, tandis que nous suivions le long couloir humide et venteux comme le sont tous les couloirs de théâtres. «Bon Dieu, qu'il fait froid et qu'il fait noir!» Le tambourin semblait du même avis et se cognait à tous les coudes du couloir, à toutes les marches de l'escalier en tire-bouchon, avec des vibrations, des grondements formidables. Enfin, clopin-clopant, nous arrivons sur la scène. On était en répétition. Horrible à voir, le théâtre ainsi, dans le secret de sa basse toilette, sans l'agitation, sans la vie, sans le fard et l'illumination du soir : des gens affairés, marchant d'un bruit

mou et parlant bas, ombres tristes au bord du Styx, ou mineurs au fond d'une mine. Une odeur de moisi et de gaz en fuite. Hommes et choses, gens qui vont et viennent, et décors fantastiquement mêlés, tout couleur de cendre à la lumière avare et rare de lampions et de becs de gaz voilés comme des lampes Davy; et pour rendre l'ombre plus lourde, l'impression de souterrain plus exacte, de temps en temps, là-haut, au deuxième, troisième étage, dans la salle noire, une porte de loge qui s'ouvre, et comme l'orifice éloigné d'un puits, laisse tomber un peu de jour extérieur. Ce spectacle, nouveau pour lui, démonta un peu mon compatriote. Mais le gaillard se remit vite, et se laissa placer courageusement, tout seul dans l'ombre, au fin fond de la scène, sur un tonneau qu'on lui avait préparé. Avec son tambourin, cela faisait deux tonneaux l'un sur l'autre. Vainement je protestai, vainement je dis : {( En Provence, les tambourinaires jouent en marchant, et votre tonneau n'est pas possible » ; Hostein m'assura que mon tambourinaire était un ménétrier, et que le ménétrier ne se concevait pas autrement que sur un tonneau au théâtre. Va pour le tonneau! Buisson, d'ailleurs, toujours plein de confiance, grimpé déjà et se piétant pour trouver le bon équilibre, me disait : «Ça fait rien!» Nous le laissons donc la flûte au bec, la baguette en main, derrière une forêt vierge de décors, de portants, de poulies et de cordages, et nous nous installons, directeur, auteurs et acteurs, sur le devant de la scène, le plus loin possible, pour juger de l'effet.

— Cé m'est vénu, soupirait Buisson dans l'ombre, cé m'est vénu dé nuit, sous un olivier, une fois que z'écoutais çanter le rossignou...

— C'est bon! c'est bon! joue-nous quelque chose, m'écriai-je, agacé déjà par sa phrase.

— Tu... tu... Pan... pan...

— Chut! il commence.

— Nous allons juger de l'effet !

Quel effet, grand Dieu, produisit sur le sceptique auditoire cette rustique musiquette, chevrotante et grêle comme un bruit d'insecte, qui bourdonnait là-bas dans un coin! je voyais les acteurs narquois, toujours réjouis par état de l'insuccès d'un camarade, plisser ironiquement leurs lèvres glabres; le pompier, sous son bec de gaz, se tordait de rire; le souffleur lui-même, tiré de son ordinaire somnolence par l'étrangeté de l'événement, se soulevait sur les deux mains, passait la tête hors de sa boîte, et avait l'air ainsi d'une tortue gigantesque.

Cependant Buisson, ayant fini de jouer, reprenait sa phrase, qu'apparemment il trouvait jolie :

— ... Comment, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire!

— Qu'est-ce qu'il nous chante, votre homme, avec son histoire de trous ? disait Hostein.

Alors j'essayai d'expliquer le fin de la chose, l'importance des trois trous au lieu de cinq, l'originalité qu'il y avait à jouer tout seul des deux instruments. « Le fait est qu'à deux, observa Marie Laurent, ce serait plus commode».

J'essayai, pour appuyer mon raisonnement, d'esquisser un pas de farandole sur les planches. Rien n'y fit, et je commençai à me rendre compte vaguement de la vérité cruelle, que pour faire partager aux autres ce que le tambourin et ses vieux airs naïfs évoquaient en moi d'impressions, de souvenirs poétiques, il aurait fallu que le musicien apportât en même temps dans Paris un haut de colline, un pan de ciel bleu, un peu de l'atmosphère provençale. «Allons, les enfants, enchaînons, enchaînons!» Et, sans plus s'occuper du tambourinaire, la répétition continua. Buisson ne bougeait point et demeurait à son poste, certain de son succès, croyant de bonne foi faire déjà partie de la pièce, Après le premier acte, un remords me prit de le laisser là-bas sur ce tonneau, où sa silhouette se détachait vaguement.

— Allons, Buisson, descends vite!

— Est-ce qu'on va signer ?

Le malheureux croyait à un effet formidable, et me montrait un papier timbré, un traité préparé d'avance avec une prudence toute paysanne.

— Non, pas aujourd'hui... on t'écrira... mais prends garde, sapristi ! ton tambourin se heurte partout et fait un vacarme!...

J'avais honte du tambourin maintenant, je craignais que quelqu'un ne l'entendît, et quelle joie, quel soulagement, quand je l'eus remis en fiacre ! je n'osai pas revenir au théâtre de huit jours.

Quelque temps après, Buisson revint me voir.

.......... Eh bé, ce traité ?...

— Ce traité?... Ah oui!... ce traité... Eh bien, Hostein hésite, il ne comprend pas...

— C'est un imbécile!

Au ton amer et dur dont le doux musicien prononça ces mots,

je me rendis compte de toute l'étendue de mon crime. Grisé par mon enthousiasme, mes éloges, envolé, détraqué, perdu, le tambourinaire provençal se prenait sérieusement pour un grand homme, et comptait — ne le lui avais-je pas dit, hélas ! — que Paris lui réservait des triomphes ? Allez donc arrêter un tambourin roulant ainsi à grand fracas, à travers les rochers et les fourrés d'épines, sur la pente de l'illusion! Je n'essayai point, c'eût été folie et peine perdue.

Buisson, d'ailleurs, avait maintenant d'autres admirateurs, et des plus illustres : Félicien David, et Théophile Gautier, à qui Mistral avait écrit en même temps qu'à moi. Ames de poètes et de rêveurs facilement séduites, promptes à s'abstraire, l'auteur du voyage en Orient et le musicien du pays des roses n'avaient pas eu de peine à faire, par l'imagination, un paysage autour des mélodies rustiques du tambourin.

L'un, tandis que rossignolait le galoubet, croyait revoir les grèves de sa Durance natale et les terrasses croulantes de ses coteaux de Cadenet; l'autre laissait son rêve aller plus loin, et trouvait dans le battement monotone et sourd du tambourin je ne sais quel ressouvenir plein de saveur des nuits à la Corne-d'Or et des derboukas arabes.

Tous deux s'étaient pris d'un vif et subit caprice pour le talent réel, quoique dépaysé, de Buisson. Ce furent, pendant quinze jours, des réclames insensées ; tous les journaux parlaient du tambourin, les illustrés publiaient son image, fièrement campé, l'œil vainqueur, le fifre léger entre les doigts, le tambourin en bandoulière. Buisson, ivre de gloire, achetait les journaux par douzaines, et les envoyait dans son pays.

De temps en temps, il venait me voir et me racontait ses triomphes : un punch dans un atelier d'artistes, des soirées dans le monde, au faubourg Saint-Germain (il en avait plein la bouche, de son faubourg de Séïnt-Germéïn/) où le gaillard rendait rêveuses les douairières coiffées à l'oiseau, en répétant effrontément sa fameuse phrase : « Cé m'est vénu dé nuit, sous un olivier, en écoutant çanter lerossignou... » En attendant, comme il s'agissait de ne pas se rouiller, et de conserver, malgré les mille distractions de la vie d'artiste, le moelleux du doigté et la pureté de l'embouchure, notre Provençal ingénu imagina de répéter ses aubades et ses farandoles, le soir, en plein Paris, au cinquième de l'hôtel garni qu'il occupait au quartier Bréda. — Tu... tu! — Pan... pan! — Tout le quartier s'émeut de ces grondements insolites. On s'ameute, on porte plainte, Buisson n'en continue que

de plus belle, répandant à tour de bras et l'harmonie et l'insomnie, et la concierge, de guerre lasse, lui refuse un soir sa clef.

Buisson, se drapant dans sa dignité d'artiste, plaida en justice de paix et gagna. La loi française, dure aux musiciens, et qui exile tout le long de l'an les cors de chasse dans les caves, ne leur permettant qu'au mardi-gras — un jour sur trois cent soixante-cinq — de faire résonner leurs fanfares de cuivre à l'air libre, la loi française, paraît- il, n'avait pas prévu le tambourin.

A partir de cette victoire, Buisson ne douta plus de rien. Un dimanche matin, je reçois une carte: il devait, l'après-midi, se faire entendre à la salle du Châtelet, dans un grand concert. Le devoir, l'amitié commandaient: j'allai donc l'entendre, non sans me sentir comme attristé par quelques secrets pressentiments.

Salle superbe, comble du parterre aux cintres ; décidément nos réclames avaient porté. Tout à coup la toile se lève, émotion générale, grand silence. Moi, je pousse un cri de stupeur. Au milieu de l'immense scène, faite pour que six cents figurants puissent y manœuvrer à l'aise, Buisson, avec son tambourin, un habit étriqué et des gants qui le faisaient ressembler à ces insectes à pattes jaunes que Granville, dans ses fantaisies, dessine s'acharnant sur de fantastiques instruments, Buisson tout seul se présentait. Je le voyais, à la lorgnette, agiter ses longs bras, faire voltiger ses élytres; il jouait, évidemment, le malheureux, tapait à tour de bras, soufflait de toutes ses forces; mais, dans la salle, aucun bruit perceptible n'arrivait. C'était trop loin, tout était mangé par la scène. Tel un grillon de boulanger chanterait sa sérénade au beau milieu du Champ de Mars! Et pas moyen de faire compter les trous à cette distance, pas moyen de dire: «Cé m'est vénu....» ni de parler de l'oiseau du bon Dieu!

J'étais rouge de honte; je voyais autour de moi des gens ahuris, j'entendais murmurer: «Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ? » Les portes des loges claquaient, la salle se vidait peu à peu; cependant, comme c'était un public poli, on ne siffla point, et on laissa le tambourinaire achever son air dans la solitude.

Je l'attendais à la sortie pour le consoler. Ah bien ouiche ! Il croyait avoir obtenu un succès énorme, il était plus radieux que jamais. «Z 'attends Colonne pour signer», fit-il en me montrant un gros papier maculé de timbres. Cette fois, par exemple, je n'y pus tenir; je pris à

deux mains mon courage, et dis brutalement, tout d'une haleine, ce que je pensais :

—' Buisson, nous nous sommes tous trompés en voulant faire comprendre à Paris la grâce de ton gros tambour et la mélodie de ton fifre. Je me suis trompé; Gautier, David se sont trompés, et, par ricochet, tu te trompes. Non, tu n'es pas un rossignol...

— Cé m'est vénu... interrompit Buisson.

— Oui! ça t'est venu, je le sais, mais tu n'es pas un rossignol. Le rossignol, lui, chante partout, ses chansons sont de tous les pays, et dans tous les pays ses chansons se font comprendre. Toi, tu n'es qu'une pauvre cigale, — dont le refrain monotone et sec va bien aux pâles oliviers, aux pins pleurant la résine en larmes d'or, au vif azur, au grand soleil, aux coteaux pierreux de Provence, — mais une cigale ridicule, lamentable, sous ce ciel gris, dans le vent et la pluie, avec ses longues ailes mouillées. Retourne donc là-bas, rapporte là-bas ton tambourin, joue des aubades, des sérénades, fais danser les belles filles en farandoles, conduis en marche triomphale les vainqueurs aux jeux de taureaux : là-bas, tu es un poète, un artiste; ici, tu serais un saltimbanque incompris.

Il ne répondit rien ; mais, dans son regard visionnaire, dans son

œil de doux têtu, je pus lire : «Toi, tu es un jaloux!»

A quelques jours de là, mon homme, fier comme Artaban, vint m'annoncer que Colonne — encore un imbécile, comme Hostein! — n'avait pas voulu signer ; mais qu'il se présentait une autre affaire, merveilleuse, celle-là : un engagement dans un café-concert, à cent vingt francs par soirée, signé d'avance. En effet, il avait le papier. Ah ! le bon papier!... J'ai appris la vérité depuis.

Je ne sais quel directeur en déroute, entraîné, aveuglé, dans le courant bourbeux de la faillite, avait imaginé de s'accrocher à cette cassante branche de saule qui s'appelait la musiquette de Buisson. Sûr de ne pas payer, il signa tout ce qu'on voulut. Mais le Provençal ne prévoyait pas de si loin: il avait un papier timbré, et ce papier timbré suffisait à sa joie. De plus, comme c'était un café-concert, il avait fallu un costume. «Ils m'ont mis en troubadour de l'ancien temps,» me disait-il avec un gracieux sourire,» mais, comme je suis très bien fait, ça ne me va pas mal, vous verrez ! » Je vis en effet.

Dans un de ces cafés chantants des alentours de la porte Saint-

Denis, si fort en vogue aux dernières années de l'Empire, — avec le clinquant de son ornementation baroque moitié chinoise, moitié persane, dont les peinturlures et les ors étaient rendus plus cruels à l'œil par l'exagération des becs de gaz et des girandoles, ses loges d'avant- scène grillées et fermées où venaient se cacher certains soirs, pour applaudir les tours de reins et les coups de gueule de quelque excentrique diva, des duchesses et des ambassadrices, sa mer de têtes et de bocks nivelée, comme les flots en temps de brouillard, par la fumée des pipes et la vapeur des haleines, ses garçons qui courent, ses consommateurs qui crient, son chef d'orchestre, cravaté de blanc, impassible et digne, soulevant ou calmant d'un geste à la Neptune la tempête de cinquante cuivres ; — entre une romance d'un sentimentalisme bête, bêlée par une assez jolie fille aux yeux de mouton, et une églogue au poivre de Cayenne, cyniquement hurlée par une sorte de Thérésa aux bras rouges, sur la scène où bâillaient, assises en rond, attendant leur tour de chanter, une demi-douzaine de dames en blanc, décolletées et minaudières, apparut soudain un personnage que de ma vie je n'oublierai. C'était Buisson, le galoubet aux doigts, le. tambourin sur le genou gauche, en costume de troubadour, ainsi qu'il me l'avait promis. Mais quel troubadour! un justaucorps (figurez-vous ça!) mi-partie vert-pomme et bleu, une cuisse rouge, l'autre jaune, le tout collant à faire frémir; toque à créneaux; souliers relevés à la poulaine ; et avec cela des moustaches, ces belles moustaches trop longues et trop noires, auxquelles il n'avait pu se décider à renoncer, retombant sur le menton comme une cascade de cirage!

Séduit vraisemblablement par le goût exquis de ce costume, le public accueillit le musicien d'un long murmure approbateur et mon troubadour souriait d'aise, était heureux, voyant devant lui, cet auditoire sympathique et sentant dans son dos le regard de flamme des belles dames assises en rond qui l'admiraient. Par exemple, ce fut autre chose quand la musique commença. Les tutu, les panpan ne pouvaient séduire ces oreilles blasées, comme un gosier l'est par l'alcool, et brûlées au vitriol du répertoire de l'endroit. Et puis on n'était pas, comme au Châtelet, en compagnie distinguée et discrète : «Assez!... Assez!... Qu'on l'enlève!... — As-tu fini, lapin savant ?...)) Vainement Buisson essaya d'ouvrir la bouche et de dire : «Ce m'est vénu...» les banquettes se soulevèrent, il fallut baisser le rideau, et le troubadour vert, bleu, rouge et jaune, disparut dans la tempête des sifflets, comme

un pauvre ara déplumé et tourbillonnant, qu'emporte un coup de vent sous les tropiques.

Buisson, le croiriez-vous, s'entêta. Une illusion pousse vite et est longue à déraciner dans une cervelle provençale. Quinze soirs de suite il revint, toujours sifflé, jamais payé, jusqu'au moment où, sur les portes travaillées à jour du concert, un clerc d'huissier vint afficher la déclaration de faillite.

Alors commença la dégringolade. De boui-boui en boui-boui, de beuglant en beuglant, toujours croyant à des triomphes, toujours poursuivant sa chimère d'engagement sur papier timbré, le tambourinaire roula jusqu'aux guinguettes de banlieue, où l'on joue au cachet, accompagné d'un piano édenté pour tout orchestre, à la plus grande joie d'un public de canotiers éreintés et gris et de calicots en villégiature du dimanche.

Un soir — l'hiver finissait à peine et le printemps n'était pas venu — je traversais les Champs-Elysées. Un concert en plein vent, plus pressé que les autres, avait suspendu ses lanternes dans les arbres encore sans feuilles. Il bruinait un peu, c'était triste. J'entendis un Tu... Tu !... Pan... pan!... Encore lui! Je l'aperçus à travers la claire-voie, tambourinant un air de Provence devant une demi-douzaine d'auditeurs venus sans doute avec des billets de faveur et s'abritant sous des parapluies. Je n'osai pas entrer; c'était ma faute, après tout, cela! C'était la faute de mon imprudent enthousiasme. Pauvre Buisson! Pauvre cigale mouillée ! ! !

PREMIÈRE PIECE

Oh! qu'il y a longtemps de cela. J'étais loin, bien loin de Paris, en pleine joie, en pleine lumière, tout au bout de l'Algérie, dans la vallée du Chéliff, un beau jour de février 1862. Une plaine de trente lieues que borde à droite et à gauche une double ligne de montagnes, transparentes dans le brouillard d'or et violettes comme l'améthyste. Des lenstiques, des palmiers nains, des torrents à sec dont le lit caillouteux est encombré de lauriers roses ; de loin en loin un caravansérail, un village arabe, sur la hauteur quelque marabout, peint à la chaux, éblouissant, pareil à un gros dé coiffé d'une moitié d'orange; et çà et là, dans l'étendue blanche de soleil, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux, et que l'on prendrait, n'était le bleu profond et immaculé du ciel, pour les ombres portées de grands nuages en marche. Nous avions chassé toute la matinée ; puis, la chaleur de l'après- midi se trouvant trop forte, mon ami le bachaga Boualem avait fait dresser la tente. Un des pans relevés portait sur des piquets et formait marquise; tout l'horizon entrait par là. Devant, les chevaux entravés baissaient la tête, immobiles ; les grands lévriers dormaient couchés en rond ; à plat ventre dans le sable, au milieu de ses petits pots, notre cafetier préparait le moka sur un maigre feu de ramilles sèches dont la fumée mince montait droit ; et nous roulions de grosses cigarettes sans rien nous dire, Boualem-Ben-Cherifa, ses amis Si-Sliman, Sid'Omar, l'aga des Ataf et moi, étendus sur des divans, dans l'ombre

de la tente blanche que le soleil extérieur faisait blonde, découpant en transparence sur la toile le croissant symbolique et l'empreinte de la main sanglante, ornements obligés de toutes les demeures arabes.

Une après-midi délicieuse et qui aurait dû ne jamais finir! Une de ces heures d'or qui se détachent encore après vingt-quatre ans, lumineuses comme au premier jour, sur le fond grisaille de la vie. Et voyez combien illogique et perverse est notre triste nature humaine. Aujourd'hui encore, je ne saurais songer à cette sieste sous la tente, sans- regret et sans nostalgie, mais, là-bas, il faut bien que je l'avoue, là- bas je regrettais Paris.

Oui ! je regrettais Paris, que ma santé fort compromise par cinq ans- de noviciat littéraire m'avait obligé de quitter brusquement, je regrettais Paris pour les choses aimées que j'y laissais pour ses brumes et pour son gaz, pour ses journaux, ses livres nouveaux, pour les discussions au café, le soir, ou sous le péristyle des théâtres, pour cette belle fièvre d'art et ce perpétuel enthousiasme, qui ne m'apparaissaient alors que par leurs côtés sincères; je le regrettais surtout pour ma pièce, — ma première pièce! — dont la réception au théâtre de l'Odéon m'avait été annoncée le jour même de mon départ. Certes, le paysage que je contemplais était beau, et son cadre d'une singulière poésie ; mais j'aurais échangé volontiers l'Algérie et l'Atlas, Boualem et ses amis,, le bleu du ciel, le blanc des marabouts et le rose des lauriers-roses r contre la grise colonnade de l'Odéon, et le petit couloir de l'entrée des artistes, et le cabinet de Constant, le concierge homme de goût, tout tapissé d'autographes de comédiens et de portraits de comédiennes en costumes. Eh, quoi ! j'étais là subitement en Algérie, à mener l'existence d'un grand seigneur des temps héroïques, quand j'aurais pu passer triomphant, avec l'allure hypocritement modeste de l'auteur nouveau qu'on va jouer, dans ces corridors rébarbatifs qui m'avaient vu tremblant et timide! Je m'acoquinais à la société des chefs arabes, pittoresques sans doute, mais de conversation insuffisante, quand le souffleur, les machinistes et le directeur, et le régisseur, et toute la tribu innombrable des comédiennes trop plâtrées et des comédiens à menton bleu s'occupaient de mon œuvre! Je respirais l'arome pénétrant et frais des bois d'orangers baisés par la brise, quand il ne tenait qu'à moi de délecter mes narines à l'odeur de moisi et de renfermé, particulièrement suave, qu'exhalent les murs de théâtres ! Et la cérémonie de la. lecture aux acteurs, la carafe et le verre d'eau, le manuscrit brillant

sous la lampe? Et les répétitions, au foyer d'abord, autour de la haute cheminée, puis sur la scène, la scène aux profondeurs insondables, mystérieuse, tout encombrée de charpentes et de décors en face de la salle vide, sonore comme un caveau et glaciale à voir, avec son grand lustre voilé, et ses loges, et ses avant-scènes, ses fauteuils recouverts de housses en lustrine grise ? Après, ce serait la première représentation, la façade du théâtre versant sur la place l'éclat joyeux de ses cordons de gaz, les voitures qui arrivent, la foule au contrôle, l'attente anxieuse dans un café, en face, tout seul avec un fidèle ami, et le grand coup d'émotion frappant sur le cœur comme sur un timbre, à l'heure où les silhouettes en habit noir, très animées, se détachant sur la glace sans tain du foyer, annoncent que la toile tombe, et qu'au milieu des applaudissements ou des huées le nom de l'auteur vient d'être proclamé. — «Allons ! dit l'ami, du courage; il faut maintenant voir comment les choses se sont passées, remercier les acteurs, serrer la main aux camarades qui attendent impatiemment au café Tabourey, dans la petite salle...) — Et voilà le rêve que je faisais tout éveillé, sous la tente, dans l'assoupissante chaleur d'un beau mois d'hiver africain, tandis qu'au lointain, parmi les feux obliques du soleil descendu, un puits — blanc tout à l'heure — se colorait en rose et qu'on entendait pour seul bruit, dans le grand silence de la plaine, le tintement d'une clochette et les appels mélancoliques des bergers.

Rien d'ailleurs ne venait troubler ma rêverie. Mes hôtes savaient bien, à eux quatre, vingt mots de français; moi, à peine dix mots d'arabe. Le compagnon qui m'avait amené et qui me servait ordinairement d'interprète (un Espagnol, marchand de grains, dont j'avais fait la connaissance à Milianah) n'était pas là, s'obstinant à poursuivre la chasse ; de sorte que nous fumions nos grosses cigarettes en silence., tout en buvant des gorgées de noir café maure dans les miscroscopiques petites tasses que supporte un coquetier en migrant d'argent.

Tout à coup, un grand brouhaha : les chiens aboient, les serviteurs courent, un long diable de spahi en burnous rouge arrête son cheval, net des quatre pieds, devant la tente : — « Sidi Daoudi? »

C'était une dépêche venue de Paris, et qui me suivait ainsi à la piste de douar en douar, depuis Milanah. Elle contenait ces simples mots : — «Pièce jouée hier, grand succès, RoussciJ. et Tisserant magnifiques.))

Je la lus et la relus, cette bienheureuse dépêche, vingt fois, cent fois,

comme on fait d'une lettre d'amour. Songez! ma première pièce... Voyant mes mains trembler d'émotion, et le bonheur luire dans mes yeux, les agas me souriaient et se parlaient entre eux en arabe. Le plus savant fit même appel à toute sa science pour me dire : «France... nouvelles... famille? ...» Eh! non, ce n'étaient pas des nouvelles de ma famille qui me faisaient battre ainsi le cœur délicieusement. Et ne pouvant m'habituer à cette idée de n'avoir personne à qui faire part de ma joie, je me mis en tête d'expliquer, avec les quatre mots d'arabe que je savais et les vingt mots de français que je les supposais savoir, ce qu'est un théâtre, et l'importance d'une première représentation parisienne, à l'aga des Ataf, à Sid'Omar, à Si-Sliman, à Boualem Ben- Cherifa. Travail ardu, comme bien l'on pense! Je cherchais des comparaisons, je multipliais les gestes, je brandissais la pelure bleue de la dépêche en disant : Karagueuz ! Karagueuz ! comme si mon attendrissant petit acte, fait pour toucher les cœurs et tirer les larmes vertueuses, avait eu quelque rapport avec les effroyables atellanes où se complaît le monstrueux polichinelle turc ; comme si l'on pouvait sans blasphème comparer le classique Odéon aux repaires clandestins de la haute ville maure, dans lesquels, chaque soir, malgré les défenses de la police, les bons musulmans vont se délecter au spectacle des lubriques prouesses de leur héros favori!

Ce sont là mirages du pays d'Afrique. A Paris, la désillusion m'attendait. Car je retournai à Paris, j'y retournai tout de suite, et plus tôt que la prudence et la Faculté n'auraient voulu. Mais que m'importaient la brume et la neige que j'allais chercher, que m'importait le tiède azur que je laissais là-bas, en arrière ? Voir ma pièce, il n'y avait plus que cela... Embarqué! débarqué! je brûle Marseille, et me voilà en wagon, grelottant avec ivresse. J'arrivai à Paris, le soir, vers les six heures, il faisait nuit. Je ne dînai pas : « Cocher, à l'Odéon!» 0 jeunesse!

Le rideau allait se lever quand je m'établis dans ma stalle. La salle avait un air étrange; c'était le mardi-gras, on dansait toute la nuit à Bullier, et pas mal d'étudiants et d'étudiantes étaient venus passer deux heures au théâtre en costume de bal masqué. Il y avait des chi- cards, des folies, des polichinelles, des pierrettes et des pierrots. — « Dur, très dur, pensais-je dans mon coin, de faire pleurer des polichinelles !» Ils pleurèrent pourtant, ils pleurèrent si fort, que les paillettes de leurs bosses où la lumière s'accrochait semblaient autant de larmes brillantes. J'avais à ma droite une folie dont l'émotion à toute

minute faisait frémir le bonnet à grelots, et à ma gauche une pierrette, grosse dondon au cœur sensible, comique à voir dans son attendrissement, avec deux grosses sources qui jaillissaient de ses gros yeux et dégringolaient en double sillon dans la farine de ses joues. Décidément, la dépêche ne m'avait pas menti : mon petit acte obtenait un succès énorme. Pendant ce temps-là, moi, l'auteur, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. La pièce que ces braves gens applaudissaient, je la trouvais infâme, odieuse. 0 misère! c'était là ce que j'avais rêvé, ce gros homme qui, pour paraître paterne et vertueux, s'était fait la tête de Béranger! J'étais injuste, bien entendu : Tisserant et Rousseil, tous deux artistes de grande valeur, jouaient aussi bien qu'on peut jouer, et leur talent n'était pas pour peu de chose dans mon succès. Mais la désillusion était trop forte, la différence trop grande entre ce que j'avais cru écrire et ce qui se montrait maintenant, avec toutes ses rides visibles, tous ses trous éclairés au jour sans pitié de la rampe; et je souffrais réellement de voir mon idéal ainsi empaillé. Malgré l'émotion, malgré les bravos, je me sentais pris d'un indicible sentiment de honte et de gêne. Des bouffées chaudes, d'ardentes rougeurs me passaient sur les joues. Il me semblait que tout ce public de carnaval se raillait de mo\ devait me connaître. Suant, souffrant, perdant la tête, je doublais les gestes des acteurs. J'aurais voulu les faire marcher plus vite, parler plus vite, brûler phrases et planches pour que mon supplice fût plus vite fini. Quel soulagement, la toile tombée, et que je m'enfuis vite, rasant les murs, le collet relevé, honteux et furtif comme un voleur!

HENRI ROCHEFORT

Vers 1859, je fis connaissance d'un bon garçon, petit employé aux bureaux de l'Hôtel de Ville. Il s'appelait Henri Rochefort, mais ce nom, alors, ne disait rien. Rochefort vivait d'une vie modeste et très rangée, habitant avec ses parents la vieille rue des Deux-Boules, à portée de son travail, dans ce grouillant quartier Saint-Denis,tout envahi par le commerce et l'article Paris, avec ses maisons à boutiques, du haut en bas bariolées d'enseignes, les échantillons étalés, les cadres accrochés au coin des portes : Plumes et fleurs, bijoux en faux, fafiots et paillons, perles soufflées; des métiers à tous les étages, un bruit continu de travail tombant des fenêtres dans la rue ; des camions qu'on charge, des paquets qu'on ficelle, des commis courant plume sur l'oreille; une ouvrière en sarrau qui passe, gardant des rognures d'or dans les cheveux; et, de loin en loin, quelque riche hôtel transformé en magasins de dépôt, dont le blason et les sculptures reportent votre pensée à deux siècles et font rêver de valets enrichis, de financiers cousus d'or, du comte de Horn, du régent, de Law, du Mississipi, du Système, de l'époque enfin où, dans ces rues aujourd'hui commerçantes et bourgeoises, montaient et descendaient d'heure en heure les plus invraisemblables fortunes, au flux de fièvre et d'or sortant avec une impassibilité de marée de cette étroite fente puante, toute voisine, qui s'appelle encore la rue Quincampoix! Mon ami Rochefort était un peu comme sa rue et faisait bon marché de son passé. On le savait noble, fils d'un comte ;

il semblait ignorer cela, se laissant appeler Rochefort tout court et cette simplicité américaine ne laissait pas de m'impressionner, moi tout frais débarqué de notre vaniteux Midi légitimiste.

M. de Rochefort le père appartenait à cette génération des hommes jeunes en 1830 dont la révolution de juillet était venue barrer l'avenir et interrompre la carrière. Génération particulièrement aimable et spirituelle, conservant comme un parfum d'ancien régime dans l'atmosphère du règne de Louis-Philippe, boudant la royauté nouvelle sans bouder la France cependant, attachée à la branche aînée, mais sachant trop bien que toute restauration était impossible avant longtemps pour que son loyalisme sceptique et désintéressé affichât jamais la sombre humeur du fanatique ou du sectaire. Tandis que les uns s'amusaient à bombarder les Tuileries à coups de bouchons de champagne, ou protestaient contre la platitude des mœurs bourgeoises en descendant à grand fracas, parmi les cris des masques et le vacarme des. grelots, le pavé légendaire de la Courtille , d'autres, moins écervelés, ou plus pauvres, essayaient de se créer par le travail des ressources, qu'ils ne pouvaient plus espérer de la bonne grâce d'une royauté. Ainsi fit M. de Lauzanne, que nous avons vu passer naguère encore. souriant et vert, toujours portant beau malgré son grand âge, toujours; gentilhomme malgré son métier de vaudevilliste et le surnom de père Lauzanne que la familiarité affectueuse de ses confrères lui avait donné ; ainsi dut faire le père de Rochefort, très lancé en son temps parmi la bruyante jeunesse royaliste et ami particulier de l'ex-garde du corps Choca. Courant volontiers les coulisses, Rochefort, le père, comme Lauzanne, une fois la mauvaise saison venue, se rappela le chemin du théâtre et y retourna, mais pour en vivre. Tout amateur renferme en soi un auteur, et la pente est facile entre applaudir des pièces et essayer d'en écrire. M. de Rochefort-Luçay écrivit donc des pièces et se fit vaudevilliste.

Ces détails n'étaient pas inutiles, parce qu'ils peuvent servir à nous. donner une idée de ce que fut l'enfance de Rochefort. Enfance curieuse,. caractéristique, bien parisienne, tout entière écoulée entre le lycée et ce monde des théâtres, plus patriarcal qu'on ne pense, ces cafés d'auteurs et d'acteurs où son père l'amenait le dimanche, et où l'on entend, au lieu des brindisi orgiaques rêvés par les provinciaux, le bruit sec des dés jetés sur la table du jacquet ou des dominos qu'on remue. Rochefort fut donc le collégien, fils d'artiste ou d'homme de lettres,.

dont nous avons tous connu le type, initié dès l'enfance aux secrets de coulisses, appelant les acteurs célèbres par leur nom, au courant des pièces nouvelles, donnant en cachette des billets de spectacle à son pion et acquérant ainsi le privilège d'élucubrer impunément au fond du pupitre, entre un lézard apprivoisé et une pipe, un tas de chefs- d'œuvre dramatiques ou autres qu'on va porter, les jours de sortie, le képi sur l'œil et le cœur battant à faire sauteries boutons de la tunique, dans les boîtes de journaux jamais ouvertes et chez les narquois portiers de théâtre. La destinée de ces collégiens-là est toute réglée : à vingt ans, ils entrent dans une administration quelconque, ministère ou bureaux de la ville, et continuent à faire de la littérature souterraine au fond d'un pupitre, en se cachant de leurs chefs comme ils se cachaient de leurs professeurs. Rochefort n'avait pas échappé au sort commun. Après avoir tâté de la haute littérature et envoyé infructueusement à tous les concours poétiques de France je ne sais combien de sonnets et d'odes, il usait, lorsque je le connus, les plumes et le papier de la municipalité parisienne à écrire de petits comptes rendus de théâtre pour le Charivari, qui renouvelait sa rédaction et essayait de s'infuser un sang plus jeune.

Bien que je ne pusse deviner ce que serait un jour Rochefort, sa physionomie d'abord m'intéressa. Ce n'était évidemment pas celle de quelqu'un fait pour s'accommoder longtemps de cette existence d'employé, réglée par le va-et-vient des heures de bureau comme au tic-tac exaspérant d'un coucou de la Forêt-Noire. Vous connaissez cette tête étrange, telle alors qu'elle est restée depuis, ces cheveux en flamme de punch sur un front trop vaste, à la fois boîte à migraine et réservoir d'enthousiasme, ces yeux noirs et creux luisant dans l'ombre, ce nez sec et droit, cette bouche amère, enfin toute cette face allongée par une barbiche en pointe de toupie et qui fait songer invinciblement à un don Quichotte sceptique ou à un Méphistophélès qui serait doux. Très maigre, il portait un diable d'habit noir trop serré et avait l'habitude de tenir toujours les deux mains fourrées dans les poches de son pantalon. Déplorable habitude qui le faisait paraître plus maigre encore qu'il n'était, accentuant terriblement l'anguleux des coudes et l'étroi- tesse des épaules. Il était généreux et bon camarade, capable des plus grands dévouements et, sous une apparence de froideur, nerveux et facilement irritable. Il eut un jour, à la suite de je ne sais plus quel article, une affaire avec le directeur du journal le Gaulois. Le Gaulois

d'alors (car le titre d'un journal en France a plus d'incarnations que Bouddha et passe dans plus de mains que la fiancée du roi de Garbe), le Gaulois d'alors était une de ces éphémères feuilles de choux comme il en pousse entre les pavés aux alentours des cafés de théâtres et des brasseries littéraires. Son directeur, petit homme court, joyeux, spirituel, rose et rond, s'appelait Delvaille, autant que je me rappelle, et signait Delbrecht trouvant sans doute ce nom plus joli. Delvaille ou Delbrecht, comme il vous plaira, avait provoqué Rochefort. Roche- fort aurait souhaité le pistolet, non qu'il fût un tireur bien terrible, seulement il avait quelquefois gagné des macarons dans les foires ; quant à l'épée, ni de près ni de loin il ne se souvenait d'en avoir jamais vu. Delvaille, en sa qualité d'offensé, avait le choix des armes et prit l'épée. — «C'est bon, dit Rochefort, je me battrai à l'épée.» On fit la répétition du duel dans la chambre de Pierre Véron. Rochefort consentait bien à être tué, mais il ne voulait pas paraître ridicule. Véron avait donc fait venir un grand diable de sergent-major aux zouaves, coupé en deux depuis à Solferino, et fort expert en fait de saluts, d'attitudes :et de belles manières à la mode dans les salles d'armes de casernes : — «Après vous... — Je n'en ferai rien. — Par obéissance. — Faites, monsieur.» Au bout de dix minutes d'escrime, Rochefort en eût remontré, pour la grâce, au plus moustachu la Ramée. Les deux champions se rencontrèrent le lendemain, entre Paris et Versailles, dans ces délicieux bois de Chaville que nous connaissions bien, y allant souvent le dimanche, pour des passe-temps moins guerriers. Il tombait ce jour-là une petite pluie fine et froide qui faisait des bulles sur l'étang et voilait d'un léger brouillard le cirque vert des collines, la pente d'un champ labouré et les rouges éboulements d'une sablonnière. Les combattants mirent chemise bas, malgré la pluie, et, sans la gravité de la circonstance, on eût été tenté de rire en voyant face à face ce petit homme, gras et blanc, sous un gilet de flanelle liséré de bleu à l'entournure des manches, tombant en garde correctement comme sur la planche, et Rochefort, long, sec, jaune, macabre et cuirassé d'os au point de faire douter qu'il y eût sur lui place pour une piqûre d'épée. Malheureusement, il avait dans la nuit oublié toutes les belles leçons du sergent-major, tenait son arme comme un cierge, poussait comme un sourd, se découvrait. Dès la première passe, il reçut un coup droit qui glissa sur le plat des côtes. L'épée avait piqué, mais si peu ! Ce fut sa première affaire.

Je n'étonnerai personne en disant que, dès cette époque, Rochefort avait de l'esprit; mais c'était une sorte d'esprit en dedans, d'essence particulière, consistant surtout en mots coupants longtemps ruminés, en associations d'idées stupéfiantes d'imprévu, en cocasseries monumentales, en plaisanteries froides et féroces, qu'il lâchait, les dents serrées, avec la voix de Cham, dans le rire silencieux de Bas-de-Cuir. Par malheur, cet esprit restait gelé, inutile. C'étaient là choses bonnes à dire, pour rire un peu entre copains; mais les écrire, les imprimer, se ruer à travers la littérature en aussi furieuses cabrioles, voilà ce qui paraissait impossible. Rochefort s'ignorait; ce fut un hasard, un accident, comme presque toujours, qui vint le révéler à lui-même. Il avait pour ami, pour inséparable compagnon, un assez singulier fantoche dont le nom évoquera certainement un sourire chez ceux de mon âge qui se rappelleront l'avoir connu. On l'appelait Léon Rossignol. Vrai type du fils de septuagénaire; on peut dire qu'il était né vieux. Long et pâle comme une salade qui file dans une cave, à dix-huit ans il prisait avec frénésie, toussait, crachait et s'appuyait d'un air digne sur des cannes de bon papa. Pétri d'éléments difficilement conciliables, ou plutôt ayant en lui quelque chose de détraqué, ce brave garçon, chose étonnante! avait horreur des coups et l'amour des querelles. Insolent et poltron comme Panurge, il était homme à provoquer sans motif un carabinier dans la rue, sauf — si le carabinier prenait mal la plaisanterie — à se précipiter sur les genoux et à demander grâce avec des exagérations d'humilité telles que l'insulté ne savait vraiment plus s'il fallait rire ou se fâcher. Un grand enfant en somme, faible et maladif, que Rochefort aimait pour son bagout canaille, spirituellement faubourien, et qu'il sauva plus d'une fois des conséquences qu'auraient pu avoir pour son dos certaines farces par trop hasardées. Rossignol, comme Rochefort, était employé à l'Hôtel de Ville. Il y perchait au dernier étage, sous les combles, dans un bureau perdu au bout d'un labyrinthe d'escaliers étroits et de corridors, et là, préposé au matériel, il distribuait gravement, selon les demandes, le papier, les plumes, les crayons, les grattoirs, les coupe-papiers, les presse- papiers, les carrés de gomme, les fioles de sandaraque, les encres bleues, les encres rouges, les sables dorés, les calendriers à images, que sais-je encore, les mille fournitures inutiles dont aiment à s'entourer les plumitifs désœuvrés des grandes administrations, et qui sont comme les fleurs de la bureaucratie. Rossignol, naturellement, avait, lui aussi,

des ambitions littéraires. Mettre son nom sur quelque chose d'imprimé était son rêve, et nous nous amusions, Pierre Véron, Rochefort et moi, à lui brocher des bouts d'articles, à lui improviser des quatrains, qu'il portait bien vite, tout glorieux, au Tintamarre. Singuliers effets de l'irresponsabilité : Rochefort, empêtré dans l'imitation et la convention quand il écrivait pour lui-même, devenait original et personnel dès qu'il écrivait sous la signature de Rossignol. Il était libre alors, il ne sentait pas l'œil irrité de l'Institut suivant sur le papier les contorsions peu académiques de sa pensée et de son style. Et c'était plaisir de voir s'égayer ce libre esprit, très froid, très nerveux, étonnant d'audace et de familiarité, avec une façon bien à lui de sentir les choses de la vie parisienne et d'en prendre texte pour toute sorte de bouffonneries patiemment et cruellement combinées, au milieu desquelles la phrase garde le sérieux d'un clown entre deux grimaces, se contentant de cligner de l'œil une fois l'alinéa fini.

«Mais c'est charmant, neuf, original, cela vous ressemble, pourquoi n'écririez-vous pas ainsi pour votre compte ? — Vous avez peut-être raison, il faudra que j'essaie. » La manière de Rochefort était trouvée, l'Empire n'avait plus qu'à bien se tenir.

On a dit que c'était de l'Arnal écrit et que Rochefort n'avait fait que mettre en alinéas les dialogues de Duvert et Lauzanne. Nous ne nions pas l'influence. Évidemment des manières de voir et des façons de dire, certains procédés — tournés en formule — de dialoguer la phrase et de faire cabrioler la pensée, qui, pendant les interminables parties de dominos du boulevard du Temple, avaient fait impression dans sa cervelle de collégien, ne lui ont pas été inutiles plus tard. Mais ce sont là des imitations inconscientes auxquelles personne n'échappe. Il n'est pas défendu, en littérature, de ramasser une arme rouillée ; l'important est de savoir aiguiser la lame et d'en reforger la poignée à la mesure de sa main.

Rochefort débuta dans le Nain jaune, que rédigeait Aurélien Scholl. Qui ne connaît Scholl ? Pour peu que vous ayez, ces derniers trente ans, tâté du boulevard parisien ou visité ses annexes, vous avez certainement remarqué, soit devant le pavillon de Tortoni, soit sous les tilleuls de Bade et les palmiers de Monte-Carlo, cette physionomie éminemment parisienne et boulevardière. Par l'accent toujours gai, le ton net et clair, l'éclat brillant et coupant du style, Scholl — au milieu de Paris envahi par le patois des parlementaires et le niais cailletage

des reporters — est demeuré un des derniers, on pourrait presque dire le dernier petit journaliste. Le petit journaliste, dans le sens donné à ce mot, est un journaliste qui se croit obligé d'être en même temps un écrivain; le grand journaliste s'en dispense. Comme tant d'autres, en ces derniers temps si troublés, Scholl, peu à peu, sans penser à mal, s'est engagé dans la mêlée politique. Il est en pleine bataille maintenant, et c'est plaisir de voir ce petit-fils de Rivarol, devenu républicain, diriger contre les ennemis de la République les flèches d'or frottées d'un peu de curare à la pointe, empruntées à l'arsenal réactionnaire des Actes des apôtres. Mais, à l'époque du Nain jaune, la politique chômait, et Scholl, pas plus que Rochefort d'ailleurs, ne songeait guère à la République. Il se contentait d'être un des sceptiques les plus aimables et des railleurs les plus spirituels de Paris. Très amoureux du paroistre, en sa qualité de Bordelais, il soutenait, — ce qui par ce temps de sainte bohème ne laissait pas que d'avoir un petit fumet de paradoxe, — il soutenait que l'homme de lettres a le devoir de payer son bottier, et qu'on peut être spirituel avec des gants frais et du linge propre. Conséquent avec ses principes, il avait tout des élégants d'alors, même le monocle incrusté dans l'œil, qu'il garde encore ; il déjeunait chez Bignon et donnait aux Parisiens le spectacle vraiment nouveau d'un simple chroniqueur partageant quotidiennement l'œuf à la coque et la côtelette avec le duc de Grammont-Caderousse, le roi de la gomme du moment. Le Nain jaune fut la seule concurrence sérieuse qu'ait jamais rencontrée Villemessant. Admirablement servi par ses relations mondaines, Scholl était arrivé en quelques mois à faire de son journal le moniteur de la haute vie et des clubs, l'arbitre des élégances parisiennes; mais, au bout d'un an, il se dégoûta, il valait mieux que ce métier; il était trop écrivain, trop journaliste pour rester longtemps directeur.

Au Nain jaune, le succès de Rochefort fut rapide ; au Figaro, qui se hâta de l'enrôler, il fut plus éclatant encore. Les Parisiens, toujours frondeurs et depuis longtemps déshabitués d'indépendance, prenaient goût à ces pamphlets, qui se mettaient à tutoyer tout haut, d'un ton de gouaillerie railleuse, toute sorte de choses officielles et solennelles que jusqu'alors les plus hardis osaient à peine railler tout bas. Rochefort est lancé, il a des duels — plus heureux que celui au bord de l'étang de Chaville; il joue gros jeu, vit largement, remplit Paris du bruit de son nom, et reste malgré tout, malgré l'enivrement des succès d'un soir ou d'une heure, le Rochefort que j'avais connu à l'Hôtel de Ville, toujours

serviable et bon, toujours modeste, toujours inquiet du prochain article, craignant toujours d'avoir vidé son sac, épuisé la veine et de ne pouvoir continuer.

Villemessant, volontiers despotique avec ses rédacteurs, avait pour celui-ci une sorte d'admiration craintive. Ce masque railleur et froid, ce tempérament volontaire et fantasque l'étonnaient. Le fait est que ce Rochefort avait d'étranges entêtements et de singuliers caprices. J'ai raconté ailleurs l'effet de son article sur le théâtre de M. de Saint-Rémy, et avec quelle familiarité gamine il régla son compte à ce malheureux volume présidentiel et ducal que tous les Dangeau, tous les Jules Lecomte de la chronique enguirlandaient des plus flatteuses périodes. Paris s'égaya de l'audace, Morny fut touché et en appela. Avec une candeur d'auteur vexé, bien faite pour étonner, de la part d'un homme d'esprit, il envoya ses œuvres dramatiques à Jouvin, comptant que Jouvin aurait plus de goût que Rochefort et ferait, dans le Figaro, un article réparatoire.

Jouvin accepta le volume, ne fit pas l'article, et l'infortuné duc dut garder sur le cœur la prose amère que lui avait fait avaler Rochefort. Alors il se passa une chose extravagante, invraisemblable au premier abord, et malgré tout profondément humaine. Morny, ce Morny adulé, tout-puissant, se prit subitement, pour l'homme qui n'avait pas craint de le railler, d'une sorte d'affection craintive et rancunière. Il aurait voulu le voir, le connaître, s'expliquer avec lui, comme deux amis, dans un coin. On s'ingéniait dans l'entourage pour prouver que Rochefort ne possédait ni esprit ni style, et que son jugement n'était d'aucun poids. Des flatteurs (un vice-empereur en a toujours!) allaient sur les quais, collectionnant de petits vaudevilles, péchés de jeunesse de Rochefort, les analysaient, les épluchaient et soutenaient par mille raisons probantes que ceux de M. de Saint-Rémy valaient mieux. On inventait à Rochefort des crimes imaginaires. Un Prudhomme fanatique arriva un jour tout courant, rouge d'indignation, les yeux hors de la tête : «Vous savez, Rochefort, ce fameux Rochefort qui fait tant le rigide, eh bien! savez-vous ce qu'on a découvert sur lui? Il a été boursier de l'empire!» Fallait-il avoir l'âme noire, ayant été à huit ans boursier de l'Empire, pour trouver mauvaises, à trente, les pièces de monsieur le duc ! Un peu plus et l'on aurait demandé compte à Rochefort des opinions politiques de sa nourrice ! Vains efforts, révélations inutiles. Morny, pareil à un amoureux qu'on dédaigne, ne s'enfonçait

que davantage dans l'idée fixe de se faire aimer de Rochefort. Le caprice tournait en toquade, toquade d'autant plus obsédante que Rochefort, averti de la chose, mettait une sorte de coquetterie comique à ne pas vouloir connaître le duc. Je vois encore, à la première représentation de la Belle Hélène, Morny arrêtant Villemessant dans le couloir. «Cette fois, par exemple, vous allez me présenter Rochefort! — Monsieur le duc!... Oui, monsieur le duc!... Nous causions précisément il n'y a pas une seconde...» Et Villemessant courait après Rochefort, mais Rochefort avait disparu. Alors l'idée vint d'inventer une combinaison, de machiner une sorte de complot pour mettre le duc et Rochefort en présence. On savait celui-ci grand bibelotier (n'a-t-il pas publié les Petits Mystères de l'Hôtel des Ventes?) et zélé amateur de tableaux. Le duc possédait une curieuse galerie. On amènerait Rochefort visiter la galerie, le duc se trouverait là comme par hasard, et la présentation serait faite. Jour est pris, un ami se charge d'entraîner Rochefort, le duc attend dans sa galerie; il attend une heure, deux heures, en tête à tête avec ses Rembrandt et ses Hobbema, et, cette fois encore, le monstre désiré ne vient pas.

Tant que vécut le duc (par un simple effet du hasard, sans doute, car je ne pense pas que cette amitié à distance et si peu payée de retour soit allée jusqu'à protéger l'ingrat pamphlétaire contre les foudres de la justice), tant que vécut le duc, Rochefort ne fut que relativement traqué. Mais, Morny disparu, les persécutions commencèrent. Aiguillonné, Rochefort redoubla d'insolence et d'audace. Les amendes tombèrent dru comme grêle, la prison succéda aux amendes. Bientôt la censure s'en mêla. La censure, avec son palais de dégustateur à principes, trouva que tout ce qu'écrivait Rochefort avait un arrière-goût politique. Le Figaro fut menacé dans son existence, et Rochefort dut quitter le journal. Là-dessus, il fonde la Lanterne, démasque ses sabords et hisse hardiment le pavillon de corsaire. Ce fut encore Villemessant, Villemessant le conservateur, le Villemessant des gourdins réunis, qui nolisa ce brûlot. La censure et Villemessant rendirent en cette circonstance un singulier service à la conservation et à l'Empire. On sait l'histoire de la Lanterne, son succès foudroyant, le petit papier couleur de feu dans toutes les mains, les trottoirs, les fiacres, les wagons tout brillants d'étincelles rouges, le gouvernement affolé, l'esclandre, le procès, la suppression et — résultat prévu et inévitable — Rochefort député de Paris.

Rochefort, là encore, resta le même; il porta sur les bancs de la Chambre, à la tribune, la familiarité insultante de ses pamphlets, et jusqu'au bout il se refusa à traiter l'Empire en adversaire sérieux. Vous rappelez-vous le scandale ? Un orateur du gouvernement, parlant de haut, avec le dédain qu'un parlementaire formaliste et gourmé peut avoir pour un simple journaliste, avait à son occasion prononcé le mot de ridicule. Pâle, les dents serrées, Rochefort se lève de son banc et, cinglant au visage le souverain par-dessus la tête de ses ministres : « J'ai pu être ridicule quelquefois, mais on ne m'a jamais rencontré en costume d'arracheur de dents, avec un aigle sur l'épaule et un morceau de lard dans mon chapeau!» M. Schneider présidait ce jour-là. Je me rappelle l'effarement de sa bonne et grosse figure. Et me figurant à sa place la fine tête à moustaches, ironique et froide, du duc de Morny, je me disais : « Quel dommage qu'il ne soit point là, il aurait enfin réalisé son caprice et fait la connaissance de Rochefort.))

Depuis, je n'ai plus entrevu Rochefort que deux fois : la première,, à l'enterrement de Victor Noir, porté dans un fiacre, évanoui, épuisé par une lutte de deux heures soutenue à côté de Delescluze contre une. foule affolée, deux cent mille hommes désarmés qui, avec des enfants,, des femmes, voulaient à toute force ramener le cadavre à Paris où le canon les attendait, marcher à une tuerie certaine. Puis, une autre fois, encore, pendant la guerre, dans le tohu-bohu de la bataille de Buzenval)- dans le piétinement des bataillons, les coups sourds du canon des forts,, le roulement des voitures d'ambulance, au milieu de la fièvre, de la- fumée, des évêques paradant à cheval dans un costume de mascarade, de braves bourgeois qui allaient se faire tuer, pleins de confiance au plan Trochu, au milieu de l'héroïque, au milieu du grotesque, au milieu de ce drame inoubliable, pétri, comme ceux de Shakespeare, de sublime et de comique, qui s'appelle le siège de Paris. C'était sur la route du mont Valérien : du froid, de la boue, les arbres dépouillés frissonnant tristement sur le ciel brumeux. Mon ami passait en voiture, toujours. pâle et vert derrière la vitre, toujours, comme au temps lointain de l'Hôtel de Ville, boutonné dans un étroit habit noir. Je lui criai à travers. l'orage : ((Bonjour, Rochefort!» Je ne l'ai plus revu depuis (1).

(1) Ce portrait de Rochefort a paru en Russie, dans le Nouveau-Temps, en 1879.

IIENRY MONNIER

Je me vois dans ma mansarde de jeunesse, en hiver, avec du givre aux vitres et une cheminée à la prussienne sans feu. Assis devant une petite table en bois blanc, je travaille, j'aligne des vers, les jambes enveloppées d'une couverture de voyage. Quelqu'un frappe.— « Entrez ! » et dans l'ouverture de la porte se dresse une assez fantasque apparition. Figurez-vous un ventre, un faux-col, une face de bourgeois rougeaud et rasé, et un nez romain chaussé de lunettes. Cérémonieusement, le personnage salue et me dit : «Je suis Henry Monnier.»

Henry Monnier, une gloire alors ! A la fois comédien, écrivain, dessinateur; on se le montrait passant dans les rues, et M. de Balzac, le grand observateur, l'estimait fort pour ses qualités d'observation. Observation singulière, il faut le dire, et qui ne ressemble pas à l'observation de tout le monde. Bien des écrivains, en effet, se sont acquis rentes et renom à railler les travers ou les infirmités des autres. Monnier, lui, n'est pas allé bien loin chercher son modèle : il s'est planté devant son miroir, s'est écouté penser et parler, et, se trouvant énormément ridicule, il a conçu cette cruelle incarnation, cette prodigieuse satire du bourgeois français qui s'appelle Joseph Prudhomme. Car Monnier. c'est Joseph Purdhomme, et Joseph Prudhomme c'est Monnier. Tout leur est commun, de la guêtre blanche à la cravate à trente-six tours. Même jabot de dindon qui se gonfle, même air de solennité bouffonne, même regard dominateur et rond dans le cercle d'or des lunettes,

mêmes invraisemblables apophtegmes prononcés d'une voix de vieux vautour enchifrené. — «Si je pouvais seulement sortir de ma peau une heure ou deux, dit Fantasio à son ami Spark, si je pouvais être ce monsieur qui passe ! » Monnier, qui n'avait que de lointains rapports avec Fantasio, n'a jamais désiré être le monsieur qui passe; possédant à un plus haut degré que personne la singulière faculté du dédoublement, il sortait de sa peau quelquefois pour s'amuser de lui-même et rire de sa propre tournure; mais il réintégrait bien vite la chère peau, la précieuse enveloppe, et cet impitoyable ironiste, ce cruel railleur, cet Attila de la sottise bourgeoise, se retrouvait, dans la vie privée, le plus naïvement sot des bourgeois.

Entre autres préoccupations, dignes vraiment de J osephPrudhomme, Henry Monnier était possédé d'une idée fixe, commune d'ailleurs à tous les magistrats de province qui rimaillent des impromptus, et à tous les anciens colonels qui emploient les loisirs de leur retraite à traduire Horace : il voulait enfourcher Pégase, chausser les brodequins de Thalie, se baisser, au risque de faire craquer ses bretelles, pour recueillir dans le creux de sa main un peu du flot pur d'Hippocrène ; il rêvait laurier vert, succès académiques, pièce jouée au Théâtre-Français. Déjà — quelqu'un s'en souvient-il encore? — il avait fait représenter sur la scène de l'Odéon une pièce en trois actes et en vers, s'il vous plaît ! comme disent les affiches : Peintres et Bourgeois, avec la collaboration d'un jeune homme, commis voyageur, je crois, et fort expert dans l'art de tourner les rimes. L'Odéon, c'est bien ; mais les Français, la maison de Molière! Et pendant vingt ans, Henry Monnier rôda autour de l'illustre maison, au café de la Régence, au café Minerve, partout où allaient les sociétaires, toujours digne et bien tenu, rasé de près comme un père noble, avec l'air capable et content de soi d'un raisonneur de comédie.

Le brave homme avait lu mes vers, il comptait sur moi pour l'aider à réaliser son rêve, et c'est pour me proposer de travailler ensemble qu'il venait de gravir, en s'essoufflant un peu, les marches nombreuses et raides de mon logis de la rue de Tournon. Vous pensez si je me trouvai flatté, et si j'acceptai l'offre avec joie!

Dès le lendemain, j'étais chez lui; il habitait rue Ventadour, dans une vieille maison de bourgeoise apparence, un petit appartement d'aspect très caractéristique qui sentait à la fois l'acteur économe, minutieux et rangé, et le vieux garçon à marier. Tout y luisait, meubles

et carreau. Au pied de chaque siège, de petits tapis ronds avec une bordure de drap rouge soigneusement découpée en dents de loups. Quatre crachoirs : un dans chaque coin. Sur la cheminée étaient deux soucoupes contenant chacune quelques pincées de tabac très sec. Monnier y puisait, mais n'en offrait pas.

Cet intérieur, d'abord, me produisit une impression d'avarice. J'ai appris depuis que ces dehors parcimonieux cachaient au fond une vie très dure. Monnier était sans fortune; de temps en temps seulement une représentation, un bout d'article, la vente de quelques croquis venaient augmenter, et pas de beaucoup, ses minces revenus. Aussi avait-il peu à peu pris l'habitude de dîner tous les jours en ville. On l'invitait volontiers. Lui payait son écot en racontant, -en jouant plutôt — car sa charge n'avait rien d'improvisé — des histoires salées au dessert. C'était quelque dialogue bien scandaleux, avec imitation des deux voix; ou bien son héros favori, Monsieur Prudhomme, promenant son ventre et son imperturbable solennité au travers des aventures les plus scabreuses. Tout cela sans rire, le bourgeois qu'avait en lui Henry Monnier se révoltait secrètement contre ce rôle de bouffon. Et puis, des exigences despotiques : un somme d'un quart d'heure, par exemple, après le repas, en si haut lieu que ce fût; et des jalousies, des bouderies, des colères de vieux perroquet à qui l'on vole son os de côtelette, si par hasard il arrivait que quelqu'un autre que lui prît la parole à table et risquât de l'éclipser. On voulut à un moment lui faire obtenir une pension : c'eût été pour lui la fortune; mais en cette circonstance ses joyeusetés d'après-dîner portèrent malheur au pauvre homme. Malassis en avait publié le recueil en Belgique, un exemplaire passa la frontière, la pudeur ministérielle s'en déclara offensée, et du coup la pension promise s'envola. Ne pas confondre avec les Bas-fonds de Paris, qui pourraient sembler par comparaison des récits faits pour les jeunes filles, bien que, cependant, la publication n'en ait été autorisée que par tolérance spéciale, à un nombre d'exemplaires assez restreint et à un prix assez élevé pour que le volume ne puisse en aucun cas exercer ses ravages au delà des frontières excommuniées du monde des bibliophiles.

Tel est l'homme double — homo duplex — qui me faisait l'honneur de vouloir associer sa littérature à la mienne. Fantaisiste comme je l'étais à vingt ans, avec le bouffon j'aurais encore pu m'entendre ; mais, par malheur, c'était le bourgeois Prudhomme, et le bourgeois

Prudhomme seul, qui prétendait collaborer avec moi. Après quelques séances, je ne revins plus. Henry Monnier sans doute ne me regretta guère, et de mon premier rêve de gloire il ne me reste que le souvenir de ce comique vieillard, au milieu de son intérieur propret et pauvre, fumant à petits coups de petites pipes, assis dans le fauteuil de cuir où on l'a trouvé mort un matin, il y a quinze ans !

LA FIN D'UN PITRE ET DE LA BOHEME DE MURGER

Sur mes dix-huit ans, je connus un personnage assez singulier, qui m'apparaît à distance comme la vivante incarnation d'un monde à part, au langage spécial, aux mœurs étranges, monde aujourd'hui disparu et presque oublié, mais qui tint grande place un moment dans le Paris de l'Empire. Je veux parler de cette bande tzigane, irréguliers de l'art, révoltés de la philosophie et des lettres, fantaisistes de toutes les fantaisies, insolemment campée en face du Louvre et de l'Institut, et que Henri Murger, non sans embellir, sans en poétiser quelque peu le souvenir, a célébrée sous le nom de Bohème. Nous appellerons Desroches ce personnage. Je l'avais rencontré dans un bal du quartier Latin, avec des amis, un soir d'été. Rentré chez moi très tard, — ma petite chambre de la rue de Tournon, —je dormais à poings serrés le lendemain matin, quand aux pieds de mon lit se dressa un monsieur en habit noir, habit étriqué, de ce noir étrange que savent seuls se procurer les policiers et les croque-morts.

— Je viens de la part de M. Desroches.

— M. Desroches? Quel M. Desroches? fis-je en me frottant les yeux, car mes souvenirs, ce matin-là, s'obstinaient à se réveiller beaucoup plus tard que ma personne.

— M. Desroches du figaro ; vous avez passé hier la soirée ensemble ; il est au poste, et se réclame de vous.

— M. Desroches... oui... parfaitement... il se réclame... eh bien, qu'on le lâche!

— Pardon, ce serait trente sous!

— Trente sous!... Pourquoi?

— C'est l'usage...

Je donnai les trente sous. L'habit noir s'en alla, et je demeurai assis sur mon lit, rêvant à moitié et ne comprenant pas bien par suite de quelles aventures bizarres je me trouvais amené, — nouveau frère de la Merci, — à racheter, moyennant un franc cinquante, un rédacteur du Figaro des griffes non des Turcs, mais de la police.

Mes réflexions ne furent pas longues. Cinq minutes après, Desroches, délivré de ses fers, entrait en souriant dans ma chambre :

— Mille excuses, mon cher confrère, tout ceci est la faute des Raisins muscats... oui! les Raisins muscats, mon premier article, paru hier au Figaro. Sacrés Raisins muscats! vous comprenez,j'avais touché l'argent... mon premier argent... ça m'a monté à la tête... Nous avons roulé tout le quartier en vous quittant... par exemple, à la fin, mes souvenirs se troublent... j'ai pourtant la sensation vague d'un coup de pied reçu quelque part... Puis, je me suis trouvé au poste... une nuit charmante!... on m'avait d'abord fourré dans le fond, vous savez... le trou noir : ça puait!... mais j'ai fait rire ces messieurs... ils ont bien voulu me prendre avec eux dans le corps de garde... nous avons causé, joué aux cartes... il a fallu que je leur lise les Raisins muscats, un succès !... Étonnant, le goût des sergents de ville...

Jugez de ma stupéfaction et de l'effet produit sur ma naïve et provinciale jeunesse par la révélation de ces extravagantes mœurs littéraires ! Et le confrère qui me racontait ainsi ses aventures était un petit homme tout rond, brossé, rasé, affectant des façons polies, et dont les guêtres blanches, la redingote de coupe bourgeoise faisaient le plus parfait contraste avec des gestes endiablés et les grimaces de sa figure de pitre. Il m'étonnait, m'effrayait, s'en rendait compte, et prenait plaisir évidemment à exagérer en mon honneur le cynisme de ses paradoxes.

— Vous me plaisez, dit-il en me quittant; venez donc me voir dimanche prochain dans l'après-midi... j'habite un coin ravissant, près du château des Brouillards, sur les buttes, du côté qui regarde Saint-Ouen, vous savez bien, la vigne de Gérard de Nerval!... Je vous présenterai à ma femme; elle en vaut la peine... Justement, j'ai reçu une barrique de vin nouveau ; nous boirons à la tasse, comme chez les gros marchands de Bercy, et nous dormirons dans la cave... Et puis,

un ami à moi, un dominicain défroqué d'avant-hier, doit venir me lire un drame en cinq actes. Vous l'entendrez : sujet superbe ; on s'y viole tout le temps... voilà qui est entendu. La vigne de Gérard de Nerval, n'oubliez pas l'adresse !

Tout se vérifia de ce que Desroches m'avait promis. Nous bûmes à même le vin nouveau, et, le soir, le soi-disant dominicain nous lut son drame. Dominicain ou non, c'était un grand et superbe Breton, à larges épaules taillées pour le froc, avec quelque chose du prédicateur dans l'arrondissement de la voix et des gestes. Il s'est fait depuis un nom dans les lettres. Son drame ne m'étonna point. Il est vrai de dire que, après une après-midi passée à la vigne de Gérard de Nerval, dans ce que Desroches appelait son intérieur, l'étonnement n'était point facile.

Avant de gravir les buttes, j'avais voulu relire les pages exquises que Gérard, l'amoureux de Sylvie dans ses Promenades et Souvenirs, consacre à la description de cette pente septentrionale de Montmartre, coin de campagne enclos dans Paris, et d'autant plus précieux et cher : «... 11 nous reste un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées... Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses... on rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris qui tombe dans une carrière. Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de dix mille francs... j'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère! une petite villa dans le goût de Pompéi, avec un impluvium et une cella...»

C'est dans ce rêve grec d'un poète qu'habitait mon ami Desroches. C'est là, antithèse effroyable! que, par un clair été bleu, sous un berceau de sureaux en fleurs où bourdonnaient des vols d'abeilles, il me présenta un monstre androgyne en costume de charretier : blouse bleue, cotte de velours, bonnet rayé de rouge sur l'oreille, le fouet en travers des épaules :

— M. Alphonse Daudet... Mme Desroches!

Car ce monstre était réellement sa femme, sa légitime femme, toujours dans ce costume, qui lui plaisait, et qui, certes, allait on ne peut mieux à sa figure, à sa voix mâle. Fumant, crachant, jurant, ayant

de l'homme tous les vices, elle menait à grands coups de fouet la maisonnée, son époux d'abord, fort dompté, et puis deux maigres filles, ses filles! à tournure étrange et garçonnière, dont les treize et quinze ans mûris trop tôt et montés en graine promettaient tout ce que les quarante de madame leur mère tenaient. Ça valait la peine, en effet, comme il l'avait dit, de connaître cet intérieur-là...

Desroches était pourtant le fils d'un riche et régulier marchand parisien, fabricant de bijoux, je crois. Son père l'avait maudit plusieurs fois et lui servait une petite rente. L'exemple n'est pas rare, en France, de ces enragés, sortes de fléaux de Dieu, apparaissant tout à coup dans les familles, pour troubler la quiétude, remettre en circulation les pièces d'or accumulées, punir enfin la bourgeoisie dans ce qu'elle peut avoir de trop égoïstement bourgeois. Et j'en ai connu plus d'un de ces canards couvés par des poules, qui, aussitôt éclos, courent à la mare. La mare, c'est l'art, ce sont les lettres, le métier ouvert à tous sans patente ni diplôme. Desroches, au sortir du collège, avait donc pataugé dans l'art, dans tous les arts. Il avait commencé par la peinture, et le passage dans les ateliers de ce cynique à froid, régulier, boutonné, gardant, au milieu des plus échevelées fantaisies, le stigmate indélébile, la marque bourgeoise d'origine, était demeuré légendaire. La peinture n'ayant pas voulu de lui, Desroches s'était rué sur la littérature. Il venait de faire les Raisins muscats, — inspirés peut-être par sa vigne, — les Raisins muscats, cent lignes, un article! Vainement, depuis, essaya-t-il d'en faire un autre; jamais il ne put retrouver la veine, et atteignit quarante ans, ayant pour œuvres complètes les Raisins muscats!

La conversation, les fusées de l'ami Desroches m'amusaient; seulement, son intérieur ne me plaisait guère. Je ne retournai plus à Montmartre, mais je passais l'eau quelquefois, le soir, pour aller le voir rue des Martyrs, à la brasserie. La brasserie des Martyrs, si calme maintenant, et où les merciers de la rue font leur partie de dames, représentait alors une puissance en littérature. La brasserie rendait des arrêts, on était célèbre par la brasserie; et, dans le grand silence de l'Empire, Paris se retournait au bruit que faisaient là, tous les soirs, quatre-vingts ou cent bons garçons, en fumant des pipes, en vidant des chopes. On les appelait bohèmes, et ils ne s'en fâchaient point. Le Figaro, celui d'alors, non politique et paraissant une fois par semaine seulement, était le plus souvent leur tribune.

Il fallait voir la brasserie, — nous disions la Brasserie tout court, comme les Romains disaient la Ville en parlant de Rome, — il fallait voir la brasserie, le soir, sur les onze heures, dans le brouhaha de toutes les voix, dans la fumée de toutes les pipes !

Murger y trônait, à la table du milieu ; Murger, l'Homère de ce inonde découvert par lui, et que sa fantaisie a quelque peu coloré en rose. Décoré, désormais célèbre, publiant ses romans à la Revue des Deux-Mondes, il n'en revenait pas moins à la brasserie, pour s'y retremper, disait-il, et aussi pour recevoir les hommages des braves gens qu'il avaient peints. On me le montra : une tête grasse et triste, les yeux rougis, la barbe rare, indices du médiocre sang parisien. Il habitait Marlotte, près de la forêt de Fontainebleau ; toujours un fusil sur l'épaule, feignant de chasser, mais courant après la santé plus qu'après les perdrix ou les lièvres. Son séjour dans le village avait attiré là toute une. colonie parisienne, hommes et femmes, fleurs de bitume et de brasserie, d'un singulier effet sous les grands chênes ; Marlotte s'en ressent encore. Dix ans après la mort de Murger, — mort, comme on sait, à l'hôpital Dubois, — je me trouvais là avec quelques amis, chez la mère Antony, cabaret célèbre! Un vieux paysan buvait près -de nous, un paysan à la Balzac, terreux et tanné. Une vieille vint le chercher, en guenilles, coiffée d'un madras rouge. Elle l'appela mangetout, ivrogne; lui, voulut la faire trinquer.

— Votre femme n'est pas douce! dit quelqu'un lorsqu'elle fut partie.

— Ce n'est pas ma femme, c'est ma maîtresse! répondit le vieux paysan.

Il aurait fallu entendre de quel ton! Évidemment, le bonhomme connaissait Murger et ses amis, et menait la vie de bohème à sa manière.

Rentrons à la brasserie. A mesure que mes yeux s'habituaient au picotement de la fumée, je voyais à droite et à gauche, de tous les coins, dans le brouillard, émerger des têtes fameuses.

Chaque grand homme avait sa table, qui devenait le noyau, le centre de tout un clan d'admirateurs.

Pierre Dupont, vieux à quarante-cinq ans, gras et voûté, et son bel œil de bœuf de labour visible à peine sous des paupières alourdies, essayait, coudes sur table, de chanter quelques-unes de ces chansons politiques ou rustiques au rythme d'or, toutes frémissantes des beaux rêves de 48, toutes résonnantes des mille bruits de métiers de la Croix-

Rousse, tout embaumées des mille parfums des vallées lyonnaises. La voix n'y était plus; brûlée par l'alcool, elle ressemblait à un râle.

«Il te faut les champs, mon pauvre Pierre!» lui disait Gustave Mathieu, le chantre des Bons vins, du Coq Gaulois et des Hirondelles. De bonne souche de bourgeois nivernais, celui-ci avait navigué dans sa jeunesse, et gardait de ses voyages le goût très vif de l'air pur et des vastes horizons. Il trouvait cela autour de sa petite maison de Bois- le-Roi, et ne venait guère à la brasserie que pour la traverser, cambré, souriant, l'air d'un Henri IV, et, en toute saison, un bouquet de fleurs des champs à la boutonnière.

Dupont est mort à Lyon, dans la noire cité industrielle, assez misérablement. Sain et sec comme un cep de vigne, Mathieu lui a longtemps survécu. Il y a seulement quelques années, après une courte maladie, ses amis l'ont conduit au petit cimetière de Bois-le-Roi, cimetière qu'une simple haie sépare des champs, vrai cimetière de poète où l'on dort sous les roses, à l'ombre des chênes.

Le premier soir où je vis Gustave Mathieu, un grand diable roux et maigre, aux airs fendeurs de capitan, était assis près de lui, imitant sa voix, copiant ses gestes ; Fernand Desnoyers, un original qui fit Bras-Noir, pantomime en vers! De l'autre côté de la table, quelqu'un discutait avec Dupont ; c'était Reyer, crispé, rageur, qui notait les airs trouvés sans art par le poète, Reyer, l'auteur futur de la Statue, de Sigurd et de tant d'autres belles œuvres.

Que de souvenirs évoque en moi ce seul nom, la Brasserie ; que de physionomies pour la première fois aperçues là, au reflet des chopes, dans la fumée !

Citons au hasard dans le grand nombre des disparus, parmi les rares qui survivent. Voici Monselet, prosateur délicat, fin poète; souriant, frisé, grassouillet, M. de Cupidon ressemble à un abbé galant, d'ancien régime; on cherche à son dos le petit manteau, envolé comme une paire d'ailes. Champfleury, alors chef d'école, père du réalisme, et confondant dans le même furieux amour la musique de Wagner, les vieilles faïences et la pantomime. La faïence, à la fin, l'a emporté : Champfleury, au comble de ses vœux, est aujourd'hui conservateur du musée céramique de Sèvres.

Voici Castagnary, en gilet à grands revers, à la Robespierre, taillé dans le velours d'un vieux fauteuil. Maître clerc chez un avoué, il s'est échappé de l'étude, pour venir réciter les Châtiments de Victor

Hugo dans toute leur saveur de fruit défendu. On l'entoure, on l'acclame ; mais le voilà parti, cherchant Courbet, il lui faut Courbet, il a besoin de causer avec Courbet pour sa «Philosophie de l'art au Salon de 1857 », Sans renoncer à l'art, et tout en continuant à écrire d'une plume allègre plus d'une page remarquable sur nos Salons annuels, le finaud Sain- tongeois, toujours souriant d'un sourire narquois derrière ses moustaches tombantes, s'est laissé peu à peu glisser dans la politique. Conseiller municipal, puis directeur du Siècle, au conseil d'État aujourd'hui, il ne déclame plus de vers et ne porte plus de gilet rouge.

Voici Charles Baudelaire, un grand poète tourmenté en art par le besoin de l'inexploré, en philosophie par la terreur de l'inconnu. Victor Hugo a dit de lui qu'il a inventé un frisson nouveau. Et personne, en effet, n'a fait parler comme lui l'âme des choses ; personne n'a rapporté de plus loin ces fleurs du mal, éclatantes et bizarres comme des fleurs tropicales qui poussent gonflées de poison, dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine. Patient et délicat artiste, très préoccupé de la phrase et du mot, par une cruelle ironie du sort, Baudelaire est mort aphasique, gardant intacte son intelligence, ainsi que l'exprimait douloureusement la plainte de son œil noir, mais ne trouvant plus pour traduire ses pensées que le même juron confus, mécaniquement répété. Correct et froid, d'un esprit coupant comme l'acier anglais, d'une politesse paradoxale, à la brasserie il étonnait les habitués en buvant des liqueurs d'Outre-Manche en compagnie de Constantin Guys le dessinateur ou de l'éditeur Malassis.

Un éditeur comme on n'en fait guère, celui-là : spirituel et curieusement lettré, il mangeait royalement une belle fortune de province à imprimer les gens qui lui plaisaient. Mort aussi, mort en souriant, peu fortuné, mais sans une plainte. Et je ne songe pas sans émotion à cette tête narquoise et pâle, allongée par les deux pointes d'une barbe rousse, un Méphistophélès du temps des Valois.

Alphonse Duchesne et Delvau m'apparaissent aussi dans un coin de la brasserie, deux encore! Singulier destin que celui de cette génération si tôt fauchée, où l'on ne dépasse pas quarante ans ! Delvau, Parisien curieux de Paris, l'admirant dans ses fleurs, l'aimant dans ses verrues, fils de Mercier et de Rétif de la Bretonne, dont les petits livres très soignés, pleins de menus faits et d'observations pittoresques, sont devenus le régal des gourmets et la joie des bibliophiles. Alphonse Duchesne, alors tout échauffé de sa grande querelle avec Francisque

Sarcey qui, plantant le drapeau des Normaliens en face du drapeau des Bohèmes, venait de débuter en littérature par un article batailleur : les Mélancoliques de brasserie.

C'est à la brasserie qu'Alphonse Duchesne et Delvau écrivaient ces «Lettres de Junius» qu'un commissionnaire mystérieux remettait au Figaro toutes les semaines, et qui bouleversèrent Paris. Villemessant ne jurait plus que par ce mystérieux Junius. C'était évidemment un grand personnage. Tout l'indiquait : l'allure des lettres, leur ton cassant et gentilhomme, un parfum de noblesse et de vieux faubourg. Aussi quelle fureur, le jour où le masque tomba, et quand on apprit que ces pages aristocratiques étaient écrites au jour le jour, par deux bohèmes besogneux, sur une table de cabaret! Pauvre Delvau! pauvre Duchesne! Villemessant ne leur a jamais pardonné.

J'en passe, car il faudrait tout un volume pour décrire la brasserie table par table. Voici la table des penseurs : ils ne disent rien, ceux-là, ils n'écrivent pas, ils pensent. On les admire de confiance, on les dit profonds comme des puits, et le fait est qu'on peut le croire, à les voir engloutir des bocks. Crânes dénudés, barbes en cascade, un parfum de gros tabac, de soupe aux choux et de philosophie.

Plus loin, des vareuses, des bérets, des cris d'animaux, des charges, des calembours; ce sont des artistes, des sculpteurs, des peintres. Au milieu d'eux, une tête fine et douce, Alexandre Leclerc, dont les Prussiens ont détruit les fresques fantasques qui couvraient les murs du cabaret du Moulin-de-Pierre, à Châtilllon.

Celui-là, on le trouva pendu, un jour; pendu assis et tirant sur la corde, au milieu d'un fouillis de tombes, tout en haut du Père-Lachaise, à l'endroit d'où Balzac montre Paris immense à Rastignac. Dans mes souvenirs de la brasserie, Alexandre Leclerc est toujours joyeux, il chante des chansons picardes; et ces airs de pays, ces couplets rustiques répandent autour de sa table, dans l'air saturé de tabac, je ne sais quelle poésie pénétrante de blés et de plaines.

Et les femmes que j'oubliais, car il y a là des femmes, d'anciens modèles, de belles personnes un peu fanées. Têtes singulières et noms étranges, sobriquets qui sentent le mauvais lieu, particules prétentieuses : Titine de Barancy et Louise Coup-de-Couteau. Types irréguliers, singulièrement affinés, ayant passé de main en main, et de chacune de leurs mille liaisons ayant gardé comme un frottis d'érudition artistique. Elles ont des opinions sur tout, se déclarant, selon

l'amoureux du jour, réalistes ou fantaisistes, catholiques ou athées. C'est attendrissant et ridicule.

Quelques nouvelles, toutes jeunes, admises par le redoutable aréopage; la plupart vieillies sur place et ayant conquis par ancienneté une sorte d'autorité incontestée. Et puis les veuves, les anciennes d'auteurs ou d'artistes connus, en train de faire l'éducation de quelque débutant arrivé la veille de sa province. Tout cela roulant, fumant des cigarettes qui poussent leur petite spirale bleue dans le brouillard gris des pipes et des haleines.

Les bocks roulent, les garçons courent, les discussions s'échauffent ; ce sont des cris, des bras levés, des crinières qu'on secoue, et au milieu, criant pour deux, gesticulant pour quatre, debout sur une table, ayant l'air de nager parmi un océan de têtes, Desroches, qui conduit et domine de sa voix de pitre le grand vacarme de la foire. Il est bien ainsi, l'air inspiré, la chemise ouverte, la cravate débridée, flottante, un vrai bâtard du neveu de Rameau !

Il vient là tous les soirs s'étourdir, se griser de paroles et de bière, nouer des collaborations, raconter des projets de livres, se mentir à lui-même et oublier que la maison est devenue odieuse, le travail assis impossible, et qu'il ne serait même plus capable de recommencer les Raisins muscats. Sans doute il y avait à la brasserie de nobles esprits, des préoccupations sérieuses ; et parfois un beau vers, un paradoxe éloquent, rafraîchissait l'atmosphère comme un courant d'air pur dissipant la fumée des pipes. Mais pour quelques hommes de talent, que de Desroches ! Pour quelques instants de belle fièvre, que d'heures maussades et perdues !

Puis quelle tristesse le lendemain, quels réveils amers dans le découragement de la nausée, quel dégoût d'une telle vie sans la force d'en changer! Voyez Desroches ; il ne rit plus, sa grimace se détend, il vient de penser aux enfants qui grandissent, à la femme qui vieillit et de plus en plus s'encanaille, au fouet, au bonnet, à la blouse, au costume de charretier, original jadis, un soir de bal, quand on le mit pour la première fois, maintenant nauséabond.

Quand ces idées noires le prenaient, Desroches disparaissait, s'en allait en province, traînant après lui son étrange famille.

Marchand de montres, comédien à Odessa, recors à Bruxelles, compère d'un escamoteur, quels étranges métiers n'a-t-il pas faits ? Puis il revenait fatigué bien vite, dégoûté, même de cela.

Un jour, au bois de Boulogne, il voulut se pendre, mais des gardiens le décrochèrent. On le blagua à la brasserie, il parlait lui-même de son aventure avec un petit rire faux. Quelque temps après, décidé à en finir, il se précipita dans une des épouvantables carrières, abîmes de calcaire et de glaise comme il y en a autour des fortifications de Paris. Il passa la nuit là, les côtes broyées, les poignets et les cuisses brisées. Il vivait encore quand on l'en retira.

«Allons, bon! dit-il, on va m'appeler l'homme qui se rate toujours.» Ce furent ses dernières paroles. Il eut soixante jours d'agonie, puis mourut. Je ne l'oublierai jamais.

L'ILE DES MOINEAUX

RENCONTRE SUR LA SEINE

A cette époque, je n'avais pas encore de rhumatismes, et, six mois de l'année, je travaillais dans mon bateau. C'était à dix lieues en amont de Paris, sur un joli coin de Seine, une Seine de province, champêtre et neuve, envahie de roseaux, d'iris, de nénufars, charriant de ces paquets d'herbages, de racines où les bergeronnettes fatiguées de voler s'abandonnent au fil de l'eau. Sur les pentes de chaque rive, des blés, des carrés de vigne; çà et là quelques îles vertes, l'île des Paveurs, l'île des Moineaux, toute petite, vrai bouquet de ronces et de branches folles, dont j'avais fait mon escale de prédilection. Je poussais ma yole entre les roseaux, et lorsque avait cessé le bruissement soyeux des longues cannes, mon mur bien refermé sur moi, un petit port aux eaux claires, arrondi dans l'ombre d'un vieux saule, me servait de cabinet de travail, avec deux avirons en croix pour pupitre. J'aimais cette odeur de rivière, ce frôlement des insectes dans les roseaux, le murmure des longues feuilles qui frissonnent, toute cette agitation mystérieuse, infinie, que le silence de l'homme éveille dans la nature. Ce qu'il fait d'heureux, ce silence ! ce qu'il rassure d'êtres ! Mon île était plus peuplée que Paris. J'entendais des furetages sous l'herbe, des poursuites

d'oiseaux, des ébrouements de plumes mouillées. On ne se gênait pas avec moi, on me prenait pour un vieux saule. Les demoiselles noires me filaient sous le nez, les chevesnes m'éclaboussaient de leurs bonds lumineux; jusque sous l'aviron des hirondelles venaient boire.

Un jour, en pénétrant dans mon île, je trouve ma solitude envahie par une barbe blonde et un chapeau de paille. Je ne vois que cela d'abord, une barbe blonde sous un chapeau de paille. L'intrus ne pêche pas ; il est allongé dans son bateau, ses avirons croisés comme les miens. Il travaille, lui aussi, il travaille chez moi!... A première vue, nous eûmes l'un et l'autre la même grimace. Pourtant on se salua. Il fallait bien: l'ombre du saule était courte et nos deux bateaux se touchaient. Comme il ne paraissait pas disposé à s'en aller, je m'installai sans rien dire ; mais ce chapeau à barbe si près de moi dérangeait mon travail. Je le gênais probablement aussi. L'inaction nous fit parler. Ma yole s'appelait l'Arlésienne, et le nom de Georges Bizet nous mit tout de suite en rapport.

— Vous connaissez Bizet!... Par hasard, seriez-vous artiste? La barbe sourit et répondit modestement :

— Monsieur, je suis dans la musique.

En général, les gens de lettres ont la musique en horreur. On connaît l'opinion de Gautier sur « le plus désagréable de tous les bruits»; Leconte de Lisle, Banville, la partagent. Dès qu'on ouvre un piano, Goncourt fronce le nez. Zola se souvient vaguement d'avoir joué quelque chose dans sa jeunesse ; il ne sait plus bien ce que c'était. Le bon Flaubert, lui, se prétendait grand musicien ; mais c'était pour plaire à Tourguéneff qui, dans le fond, n'a jamais aimé que la musique qu'on faisait chez les Viardot. Moi, je les aime toutes, en toqué, la savante, la naïve, celle de Beethoven, Glück et Chopin, Massenet et Saint-Saëns, la bamboula, le Faust de Gounod et celui de Berlioz, les chants populaires, les orgues ambulants, le tambourin, même les cloches. Musique qui danse et musique qui rêve, toutes me parlent, me donnent une sensation. La mélopée wagnérienne me prend, me roule, m'hypnotise comme la mer, et les coups d'archet en zigzag des Tziganes m'ont empêché de voir l'Exposition. Chaque fois que ces damnés violons m'accrochaient au passage, impossible d'aller plus loin. Il fallait rester là jusqu'au soir devant un verre de vin de Hongrie, la gorge serrée, les yeux fous, tout le corps secoué au battement nerveux du tympanon.

Ce musicien tombant dans mon île m'acheva. Il s'appelait Léon

Pillaut. De l'esprit, des idées, une jolie cervelle; nous nous convînmes tout de suite. Revenus à peu près des mêmes choses, nos paradoxes faisaient cause commune. Dès ce jour, mon île fut à lui autant qu'à moi; et comme son bateau, une norvégienne sans quille, roulait affreusement, il prit l'habitude de venir causer musique sur le mien. Son livre : Instruments et musiciens, qui l'a fait nommer professeur au Conservatoire, lui fredonnait déjà dans la tête, et il me le racontait. Nous l'avons vécu ensemble, ce livre.

Je retrouve l'intimité de nos bavardages entre ses lignes comme je voyais papilloter la Seine entre mes roseaux. Pillaut me disait sur son art des choses absolument neuves. Musicien de talent, élevé à la campagne, son oreille affinée a retenu et noté toutes les sonorités de la nature; il entend comme un paysagiste voit. Pour lui, chaque bruit d'ailes a son frisson particulier. Les bourdonnements confus d'insectes, le cliquetis des feuilles d'automne, le « rigolage» des ruisseaux sur les cailloux, le vent, la pluie, le lointain des voix, des trains en marche, des roues criant aux ornières, toute cette vie champêtre, vous la trouverez dans son livre. Et bien d'autres choses encore, des critiques ingénieuses, une aimable érudition de fantaisiste, la biographie poétique de l'orchestre et de tous ses instruments, depuis la viole d'amour jusqu'aux trompettes Sax, racontée pour la première fois. Nous causions de cela sous notre saule, ou dans quelque auberge du bord de l'eau, en buvant du vin blanc boueux de l'année, en écrasant un hareng au coin d'une assiette ébréchée, au milieu des carriers et des gens de marine ; nous en causions en tirant l'aviron, en courant la Seine et l'imprévu des petites rivières confluentes.

Oh! nos promenades sur l'Orge, jolie, moirée, toute noire d'ombre, embroussaillée de lianes odorantes comme un ruisseau d'Océanie! On allait devant soi, sans savoir. Par moment on passait entre des pelouses mondaines où traînait la queue d'un paon blanc, des robes claires faisant bouquet. Un tableau de Nittis. Au fond, le château, tout pimpant de sa flore de keepsake, plongeait sous les hauts ombrages opulents, brodés de roulades sonores, d'un gazouillis d'oiseaux de riches. Plus loin, nous retrouvions les fleurs sauvages de notre île, les ramures folles, les saules grisonnants et tordus, ou bien quelque vieux moulin, haut comme un château fort, avec sa passerelle verdie, ses grands murs irrégulièrement percés et sur le toit chargé de pigeons, de pintades, un frisson continu d'ailes que la grosse mécanique

semblait mettre en mouvement... Et le retour au fil de l'eau, en chantant de vieux airs de nature! Des cris de paon sonnaient sur les pelouses vides; au milieu d'un pré, on voyait la petite voiture du berger qui ramassait au loin ses bêtes pour le parcage. Nous dérangions le martin- pêcheur, l'oiseau bleu des petites rivières ; on se courbait à l'entrée de l'Orge, pour passer sous l'arche basse du pont, et tout à coup la Seine, apparue dans les brumes du crépuscule, nous donnait l'impression de la pleine mer.

Parmi tant de charmants vagabondages, un surtout m'est resté, un déjeuner d'automne dans une auberge du bord de l'eau. Je revois ce matin frileux, la Seine lourde, triste, la campagne belle de silence, les fonds rouillés d'un petit brouillard pénétrant qui nous faisait relever le collet de nos paletots. L'auberge était un peu au-dessus de l'écluse du Coudray, un ancien relais de coche où les messieurs de Corbeil viennent faire la fête le dimanche, mais qui, dans la mauvaise saison, n'est fréquentée que par les gens de l'écluse, les équipes des chalands et des remorqueurs. En ce moment, le pot-au-feu fumait pour le passage de la chaîne. Dieu! la bonne bouffée de chaud, dès en entrant. «Et avec le bœuf, messieurs?... Ça vous irait-il, une tanche à la casserole?) Elle était exquise, cette tanche servie sur un gros plat de terre, dans un petit salon dont le papier avait un bon air de goguette bourgeoise. Le repas fini, la pipe allumée, on se mit à parler de Mozart. C'était bien une causerie d'automne. Dehors, sur la terrasse de l'auberge, je voyais, à travers les tonnelles défeuillées, une balançoire peinte en vert, un jeu de tonneau, les disques d'un tir à l'arbalète, tout cela grelottant au vent froid de la Seine, dans la tristesse attendrissante des lieux de plaisir abandonnés. «Tiens!... une épinette!» dit mon compagnon soulevant la housse poudreuse d'une longue table chargée d'assiettes. Il tâte l'instrument, en tire quelques notes fêlées, chevrotantes, et, jusqu'au jour tombant, nous nous sommes délicieusement grisés avec du Mozart...

TOURGUÉNEFF

C'était il y a dix ou douze ans chez Gustave Flaubert, rue Murillo. Des petites pièces coquettes, habillées d'algérienne, ouvertes sur le- parc Monceau, le jardin aristocratique et correct qui tendait aux fenêtres des stores de verdure. On se réunissait là chaque dimanche, cinq ou six, toujours les mêmes, dans une exquise intimité. Huis clos pour les comparses et les fâcheux.

Un dimanche que je venais à l'ordinaire retrouver le vieux Maître et les amis, Flaubert m'empoigne dès la porte :

— Vous ne connaissez pas Tourguéneff ? Il est là.

Et sans attendre ma réponse, il me pousse dans le salon. Du divan où il s'allongeait, un grand vieux à barbe de neige se dressa en me voyant entrer, déroulant sur le tas des coussins les anneaux de son corps de boa aux yeux étonnés, énormes.

Nous autres Français, nous vivons dans une ignorance extraordinaire de toute littérature étrangère. Notre esprit est aussi casanier que nos membres, et, par horreur des voyages, nous ne lisons pas plus que nous ne colonisons, dès qu'on nous dépayse. Par hasard, je savais à fond l'œuvre de Tourguéneff. J'avais lu avec une grande émotion les Mémoires d'un Seigneur russe, et ce livre, rencontré, m'avait conduit à l'intimité des autres. Nous étions liés sans nous connaître, par l'amour des blés, des sous-bois, de la nature, une compréhension jumelle de son enveloppement.

En général, les descriptifs n'ont que des yeux et se contentent de peindre. Tourguéneff a l'odorat et l'ouïe. Tous ses sens ont des portes ouvertes les uns sur les autres. Il est plein d'odeurs de campagne, de bruits d'eaux, de limpidités de ciel, et se laisse bercer, sans parti pris d'école, par l'orchestre de ses sensations.

Cette musique-là n'arrive pas à toutes les oreilles. Les citadins, assourdis dès l'enfance par le mugissement des grandes villes, ne la percevront jamais; ils n'entendront pas les voix qui parlent dans le faux silence des bois, quand la nature se croit seule, et que l'homme, qui se tait, s'est fait oublier. Vous souvenez-vous d'une chute d'avirons au fond d'un canot, que vous avez entendue quelque part sur un lac de Fenimore Cooper? La barque est à des lieues, on ne la voit point; mais les bois sont agrandis par ce bruit lointain vibrant sur l'eau dormante, et nous avons senti le frisson de la solitude.

Ce sont les steppes de Russie qui ont épanoui les sens et le cœur de Tourguéneff. On devient bon à écouter la nature, et ceux qui l'aiment ne se désintéressent pas des hommes. De là cette douceur apitoyée, triste comme un chant de moujik, qui sanglote au fond des livres du romancier slave. C'est le soupir humain dont parle la chanson créole, cette soupape qui empêche le monde d'étouffer: «Si pas té gagné, soupi n'en mouné, mouné t'a touffé. » Et ce soupir, sans cesse répété, fait des Mémoires d'un Seigneur russe comme une autre Case de l'oncle Tom, moins la déclamation et les cris.

Je savais tout cela quand je rencontrai Tourguéneff. Depuis longtemps il trônait dans mon Olympe, sur une chaise d'ivoire, au rang de mes dieux. Mais, loin de soupçonner sa présence à Paris, je ne m'étais jamais demandé s'il était mort ou vivant. On devine donc mon éton- nement quand je me trouvai tout d'un coup en face -de lui dans un salon parisien, au troisième étage sur le parc Monceau.

Je lui contai gaiement la chose et lui exprimai mon admiration. Je lui dis que je l'avais lu dans les bois de Sénart. Là j'avais retrouvé son âme, et les doux souvenirs du paysage et de ses livres étaient si bien mêlés pour moi, que telle de ses nouvelles m'était restée dans la pensée sous la couleur d'un petit champ de bruyère rose, déjà fane par l'automne.

Tourguéneff n'en revenait pas.

— Comment, vous m'avez lu ?

Et il me donna des détails sur le peu de vente de ses livres, l'obscurité de son nom en France. Hetzel l'imprimait comme par -charité.

Sa popularité n'avait pas passé la frontière. Il souffrait de vivre inconnu d'un pays qui lui était cher, confessait ses déboires un peu tristement, mais sans rancœur. Au contraire, nos désastres de 1870 l'avaient attaché davantage à la France. Il ne pouvait plus la quitter. Avant la guerre, il passait ses étés à Bade, maintenant il n'irait plus là-bas, se contenterait de Bougival et des bords de la Seine.

Justement, ce dimanche-là, il n'y avait personne chez Flaubert. ■et notre tête-à-tête se prolongea. Je questionnai l'écrivain sur sa méthode de travail et m'étonnai qu'il ne fît pas lui-même ses traductions, car il parlait un français très pur, avec un soupçon de lenteur, à cause de la subtilité de son esprit.

Il m'avoua que l'Académie et son dictionnaire le gelaient. Il le feuilletait dans le tremblement, ce formidable dictionnaire, comme un code où seraient formulés la loi des mots et les châtiments des hardiesses. Il sortait de ses recherches la conscience bourrelée de scrupules littéraires qui tuaient sa veine, et le dégoûtaient d'oser. Je me souviens que dans une nouvelle qu'il écrivait alors, il n'avait pas cru pouvoir risquer « ses yeux pâles » par peur des Quarante et de leur définition de l'épithète.

Ce n'était pas la première fois que je me heurtais à ces inquiétudes ; je les avais déjà trouvées chez mon ami Mistral, fasciné lui aussi par la coupole de l'Institut, le monument macaronique qui décore en médaillon circulaire la couverture des éditions Didot.

A ce sujet, je dis à Tourguéneff ce que j'avais sur le cœur, que la langue française n'est pas une langue morte, à écrire avec un dictionnaires d'expressions définitives classées comme dans un Gradus. Pour moi, je la sentais frémissante de vie et houleuse, un beau fleuve roulant à pleins bords. Le fleuve ramasse bien des scories en route, on y jette tout; mais, laissez couler, il fera son tri lui-même.

Là-dessus, comme la journée s'avançait, Tourguéneff dit qu'il allait chercher «ces dames » au concert Pasdeloup, et je descendis avec lui. J'étais enchanté d'apprendre qu'il aimait la musique. En France, les gens de lettres l'ont généralement en horreur, la peinture a tout envahi. Théophile Gautier, Saint-Victor, Hugo, Banville, Goncourt, Zola, Leconte de l'Isle, tous musicophobes. A ma connaissance, je suis le premier qui ai confessé tout haut mon ignorance des couleurs et ma passion des notes ; cela tient sans doute à mon tempérament méridional et à ma myopie, un sens s'est développé au détriment de l'autre.

Chez Tourguéneff, le goût musical était une éducation parisienne. Il l'avait pris dans le milieu où il vivait.

Ce milieu, c'était une intimité de trente ans avec Mme Viardot, Viardot la grande chanteuse, Viardot-Garcia, la sœur de la Malibran. Isolé et garçon, Tourguéneff habitait depuis des années dans l'hôtel de la famille, 50, rue de Douai. « Ces dames» dont il m'avait parlé chez Flaubert étaient Mme Viardot et ses filles qu'il aimait comme ses propres enfants. C'est dans cette demeure hospitalière que je vins le visiter.

L'hôtel était meublé avec un luxe raffiné, un grand souci d'art et de sensations confortables. En traversant le rez-de-chaussée, j'aperçus, dans une ouverture de porte, une galerie de tableaux. Des voix fraîches, des voix de jeunes filles perçaient les tentures. Elles alternaient avec le contralto passionné d 'Orphée qui remplissait l'escalier, montait avec moi.

En haut, au troisième, un petit appartement calfeutré, capitonné, encombré comme un boudoir. Tourguéneff avait emprunté à ses amis leurs goûts d'art : la musique à la femme, la peinture au mari.

Il était couché sur un sofa.

Je m'assis près de lui. Et tout de suite on reprit la conversation de l'autre jour.

Il avait été frappé de mes observations et promit d'apporter au prochain dimanche de Flaubert une nouvelle que l'on traduirait sous ses yeux. Puis il me parla d'un livre qu'il voulait faire, les Terres vierges, une sombre peinture des couches nouvelles qui grouillent dans les profondeurs de la Russie, l'histoire de ces pauvres « simplifiés» qu'un malentendu navrant pousse dans les bras du peuple. Le peuple ne les comprend pas, les raille et les repousse. Et tandis qu'il me parlait, je songeais qu'en effet la Russie est bien une terre vierge, une terre molle encore, où le moindre pas marque sa trace, une terre où tout est neuf, à faire, à explorer. Chez nous, au contraire, il n'y a plus une allée déserte, un sentier que la foule n'ait piétiné ; et, pour ne parler que du roman, l'ombre de Balzac est au bout de toutes ses avenues.

A partir de cette entrevue nos rapports devinrent fréquents. Entre tous les moments passés ensemble, j'ai le souvenir d'une après- midi de printemps, d'un dimanche de la rue Murillo, qui m'est resté dans l'esprit, unique, lumineux. On parlait de Goethe, et Tourguéneff nous avait dit : «Vous ne le connaissez pas.» Le dimanche suivant, il

nous apporta Prométhée et le Satyre, ce conte voltairien, révolté, impie, élargi en poème dramatique. Le parc Monceau nous envoyait ses cris d'enfants, son clair soleil, la fraîcheur de ses verdures arrosées, et nous quatre, Goncourt, Zola, Flaubert et moi, émus de cette improvisation grandiose, nous écoutions le génie traduit par le génie. Cet homme qui tremblait la plume à la main avait, debout, toutes les audaces du poète, ce n'était pas la traduction menteuse qui fige et qui pétrifie, Gœthe vivait et nous parlait.

Souvent aussi Tourguéneff venait me trouver au fond du Marais, dans le vieil hôtel Henri II que j'habitais alors. Il s'amusait du spectacle .étrange de cette cour d'honneur, de cette royale demeure à pignons, à moucharabies, encombrée par les petites industries du négoce parisien, fabricants de toupies, d'eau de seltz et de dragées. Un jour qu'il entrait, colossal, au bras de Flaubert, mon petit garçon me dit tout bas : « C'est -donc des géants ! » Oh ! oui, géants, bons géants, larges cerveaux, grands cœurs en proportion de l'encolure. Il y avait un lien, une affinité de naïve bonté entre ces deux natures géniales. C'était George Sand qui les avait mariés. Flaubert, hâbleur, frondeur, Don Quichotte, avec sa voix de trompette aux gardes, la puissante ironie de son observation, ses allures de Normand de la conquête, était bien la moitié virile de ce mariage d'âmes ; mais qui donc dans cet autre colosse aux sourcils d'étoupe, aux méplats immenses, aurait deviné la femme, cette femme à délicatesses aiguës que Tourguéneff a peinte dans ses livres, cette Russe nerveuse, alanguie, passionnée, endormie comme une Orientale, tragique comme une force en révolte ? Tant il est vrai que dans le brouhaha de la grande fabrique humaine les âmes se trompent souvent d'enveloppes, âmes d'hommes dans des corps femmelins, âmes de femmes dans des carcasses de cyclopes.

C'est à cette époque qu'on eut l'idée d'une réunion mensuelle où les amis se rencontreraient autour d'une bonne table ; cela s'appela «le dîner Flaubert», ou «le dîner des auteurs sifflés». Flaubert en était pour l'échec de son Candidat, Zola avec Bouton de Rose, Goncourt avec Henriette Maréchal, moi pour mon Arlésienne. Girardin voulut se glisser dans notre bande ; ce n'était pas un littérateur, on l'élimina. Quant à Tourguéneff, il nous donna sa parole qu'il avait été sifflé en Russie, et, comme c'était très loin, on n'y alla pas voir.

Rien de délicieux comme ces dîners d'amis, où l'on cause sans gêne, l'esprit éveillé, les coudes sur la nappe. En gens d'expérience, nous

étions tous gourmands. Par exemple, autant de gourmandises que de tempéraments, de recettes que de provinces. Il fallait à Flaubert des. beurres de Normandie et des canards rouennais à l'étounade ; Edmond de Goncourt, raffiné, exotique, réclamait des confitures de gingembre ; Zola, les oursins et les coquillages ; Tourguéneff dégustait son caviar.. Ahl nous n'étions pas faciles à nourrir, et les restaurants de Paris doivent se souvenir de nous. On en changeait souvent. Tantôt c'était chez Adolphe et Pelé, derrière l'Opéra, tantôt place de l'Opéra-Comique ;. puis chez Voisin, dont la cave apaisait toutes les exigences, réconciliait. les appétits.

On s'attablait à sept heures, à deux heures on n'avait pas fini- Flaubert et Zola dînaient en manches de chemise, Tourguéneff s'allongeait sur le divan; on mettait les garçons à la porte, — précaution bien inutile, car le « gueuloir » de Flaubert s'entendait du haut en bas de la maison, — et l'on causait littérature. Nous avions toujours un de nos livres qui venait de paraître. C'étaient la Tentation de Saint Antoine- et les Trois Contes de Flaubert, la Fille Élisa de Concourt, l' Abbé Mouret de Zola; Tourguéneff apportait les Reliques vivantes et les Terres Vierges, moi Fromont, Jack. On se parlait à cœur ouvert, sans flatterie,, sans complicité d'admiration mutuelle.

J'ai là sous les yeux une lettre de Tourguéneff d'une grande écriture étrangère ancienne, une écriture de manuscrit, que je transcris tout- entière, car elle donne bien le ton de sincérité de nos rapports :

«Lundi, 24 mai 77.

« Mon cher ami,

«Si je ne vous ai parlé jusqu'à présent de votre livre, c'est que je- voulais le faire longuement et ne pas me contenter de quelques phrases banales. Je remets tout cela à notre entrevue, qui aura lieu bientôt, je l'espère, car voilà Flaubert qui revient un de ces jours, et nos dîners, recommenceront.

« Je me borne à dire une chose : le Nabab est le livre le plus remarquable et le plus inégal que vous ayez fait. Si Fromont et Risler est représenté par une ligne droite — le Nabab doit être figuré ainsi : et les sommets des zigzags ne peuvent être atteints. que par un talent de premier ordre.

« Je vous demande pardon de m'expliquer si géométriquement. «J'ai eu une très longue et très violente attaque de goutte. Je ne suis sorti pour la première fois qu'hier — et j'ai les jambes et les genoux d'un homme de quatre-vingt-dix ans. Je crains bien d'être devenu ce que les Anglais nomment un confirmed invalid.

«Mille amitiés à Mme Daudet; je vous serre cordialement la main..

«Votre Ivan Tourguéneff.

Quand on en avait fini avec les livres et les préoccupations du jour, la causerie s'élargissait, on revenait aux thèses, aux idées toujours présentes, on parlait de l'amour et de la mort.

Le Russe, sur son divan, se taisait.

— Et vous, Tourguéneff?

— Oh I moi, la mort, je n'y pense pas. Chez nous, personne ne se la figure bien, cela reste lointain, enveloppé... le brouillard slave...

Ce mot-là en disait long sur la nature de sa race et son propre génie. Le brouillard slave flotte sur toute son œuvre, l'estompe, la fait trembler, et sa conversation, elle aussi, en était comme noyée. Ce qu'il nous, disait commençait toujours péniblement, indécis; puis tout à coup le nuage se dissipait, traversé d'un trait de lumière, d'un mot décisif. Il nous décrivait sa Russie; non pas la Russie de la Bérésina, historique et convenue, mais une Russie d'été, de blés, de fleurs couvées. sous les giboulées, la Petite Russie, pleine d'éclosions d'herbes, de rumeurs d'abeilles. Aussi, comme il faut bien loger quelque part, encadrer d'un paysage connu les histoires exotiques qu'on nous conte, la vie russe m'est apparue à travers ses récits comme une existence châtelaine, dans un domaine algérien entouré de gourbis.

Tourguéneff nous parlait du paysan russe, de son alcoolisme profond,, de son engourdissement de conscience, de son ignorance de la liberté. Ou bien c'était quelque page plus fraîche, un coin d'idylle, le souvenir d'une petite meunière rencontrée en terre de chasse dont il était resté quelque temps amoureux.

— Que veux-tu que je te donne? lui demandait-il toujours.

Et la belle fille, en rougissant :

— Tu m'apporteras un savon de la ville, pour que je me parfume les mains, et que tu les embrasses comme tu fais aux dames.

Après l'amour et la mort, on causait des maladies, de l'esclavage du corps traîné comme un boulet. Tristes aveux d'hommes qui ont passé la quarantaine ! Pour moi, que les rhumatismes ne rongeaient pas encore, je me moquais de mes amis, de ce pauvre Tourguéneff, que la goutte torturait, et qui venait clopin-clopant à nos dîners. Depuis, j'en ai rabattu.

Hélas ! la mort dont on parlait toujours arriva. Elle nous prit Flaubert. Il était l'âme, le lien. Lui disparu, la vie changea, et l'on ne se rencontra plus que de loin en loin, personne ne se sentant le courage de reprendre les réunions interrompues par le deuil.

Après des mois, Tourguéneff essaya de nous réunir. La place de Flaubert devait rester marquée à notre table, mais sa grosse voix et son grand rire nous manquaient trop, ce n'était plus les dîners d'autrefois. Depuis j'ai retrouvé le romancier russe à une soirée chez Mme Adam. Il avait amené le grand-duc Constantin qui, traversant Paris, désirait voir quelques célébrités du jour, un musée Tussaud attablé et vivant. Tourguéneff était triste et malade. Cruelle goutte! Elle le couchait à plat pour des semaines, et il demandait aux amis de le visiter.

Il y a deux mois que je l'ai vu pour la dernière fois. Toujours la maison pleine de fleurs, toujours les voix claires au bas des marches, toujours l'ami là-haut sur son divan : mais combien affaibli et changé! Une angine de poitrine le tenait et il souffrait encore d'une horrible blessure, l'extraction d'un kyste. N'ayant pas été chloroformé, il me conta l'opération avec une parfaite lucidité de souvenir. D'abord ç'avait été la sensation circulaire d'un fruit qu'on pèle, puis la douleur aiguë du tranchant dans le vif. Et il ajouta :

— J'analysais ma souffrance, pour vous la conter à un de nos dîners, pensant que cela vous intéresserait.

Comme il pouvait encore un peu marcher, il descendit l'escalier, pour me conduire à la porte. En bas, on entra dans la galerie de tableaux et il me montra des œuvres de ses peintres nationaux: une halte de Cosaques, une houle de blés, des paysages de la Russie chaude, celle qu'il a décrite.

Le vieux Viardot était là un peu souffrant. A côté Garcia chantait, et Tourguéneff, enveloppé des arts qu'il aimait, souriait en me disant adieu.

Un mois plus tard j'ai appris que Viardot était mort et Tourguéneff agonisant. Je ne puis croire à cette agonie. Il doit y avoir pour les

NOTE SUR TOURGUÉNEFF, FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE DES "PETITS CAHIERS".

belles et souveraines intelligences, tant qu'elles n'ont pas tout dit, un sursis de vie. Le temps et la douceur de Bougival nous rendront Tourguéneff, mais ce sera fini pour lui de ces réunions intimes où il était si heureux de venir.

Ah! Le dîner de Flaubert. Nous l'avons recommencé l'autre jour : nous n'étions plus que trois (1).

Pendant que je corrige l'épreuve de cet article paru il y a quelques années, on m'apporte un livre de « souvenirs» où Tourguéneff, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout; comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en racontent de belles sur mon compte!... De quels amis parle Tourguéneff, et comment restaient-ils mes amis puisqu'ils me connaissaient si bien ? Lui-même, le bon Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi ? Je le vois dans ma maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu, que la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque : EIRÔNEIA (2).

(1) Écrit en 1880 pour le Century Magazine de New-York.

(2) Voir à l'appendice.

APPENDICE

APPENDICE

Les paroles attribuées à Ivan Tourguéneff ont-elles été prononcées? Il est permis d'en douter.

Il faut savoir, en effet, qu'il ne s'agit pas d'authentiques Mémoires de Tourguéneff, mais d'un recueil de Souvenirs sur Tourguéneff (1), dans lequel le célèbre écrivain russe est mis en scène et parle à la guise du signataire.

La protestation qui accompagne la lettre suivante adressée à M. Alphonse Daudet, iout en faisant justice du procédé, précise le motif ( ?) de basse vengeance qui aurait

,incité l'auteur à mettre dans la bouche de Tourguéneff des propos inventés de toute pièce et qualifiés de « racontars de portière» par M. Halperine-Kaminski (2).

(i) Isaac Pavlovsky. Souvenirs sur Tourguéneff. Paris. A. Savine, 1887.

(2) Ivan Tourguéneff d'après sa correspondance avec ses anis français. Fasquelle, 1901, page 17. — Revenant sur cet incident, page 192, au sujet du post-scriptum ajouté par Daudet à son article concernant Tourguéneff, M. Halperine-Kaminski s'exprime ainsi :

« Ce post-scriptum souleva au moment de sa publication (en 1888) de longs commentaires, «une vive discussion, non seulement dans la presse française et russe, mais dans tous les pays «où Tourguéneff et Daudet comptent de nombreux amis et admirateurs. Les Russes étaient « étonnés de ce que l'auteur du Nabab ait pu ajouter foi à de soi-disant révélations d'un inconnu « qui cherchait une notoriété peu enviable en calomniant le grand écrivain russe. Cette calomnie " était d'autant plus odieuse qu'elle était l'œuvre d'un des nombreux protégés de Tourguéneff «et qu'elle se produisait au moment où le calomnié ne pouvait plus la démasquer

« Quelle raison aurait donc pu avoir Tourguéneff pour jouer ce rôle hypocrite?»

26 Janvier 1887.

26, rue Cambon.

MONSIEUR DAUDET,

J'ai adressé cette révélation à l'Intransigeant, à la Justice et au Figaro et ce soir je la donne encore au Soleil. Il y a aussi deux protestations de la part d'un groupe de russes qui seront adressées ce soir à Y Intransigeant et à la Justice. Une a été également remise dans les mains de M. Paul Alexis au Cri dit Peuple, mais je ne sais pas pourquoi n'a pas encore vu le jour.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon estime la plus profonde.

P. GRIGORIEFF.

21 Janvier 1887.

26, rue Cambon.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

A propos de l'incident regrettable Daudet-Tourguéneff j'ai à faire une révélation tant à M. Daudet en particulier qu'au public en général.

C'est pour moi un devoir de conscience.

Vers le commencement de 1887 nous étions, M. de Sidoratsky, littérateur russe fort distingué, rédacteur en chef de la Pensée Libre, et moi, attablé dans un grand café quand M. Isaac Pavlovsky, israélite, correspondant de Novoé Vrfémia sous le pseudonyme Iakowlew y entra et s'assit à notre table en nous tendant la main.

Nous parlions littérature à ce moment et la conversation tomba sur l'école française moderne : Goncourt, Zola, Daudet, Maupassant et autres.

— A tous ces, messieurs, interrompit M. Pavlovsky, je préfère M. Rosny de beaucoup t (C'est d'ailleurs ce qu'il a dit plus tard dans sa correspondance no 4.128 de Novoé Vriémia.) Tous ces romanciers ont un défaut énorme de mépriser leurs héros ! C'est un de leurs principaux défauts et puis Zola pue la littérature...

Se rappelant l'allégation contenue dans la correspondance de M. Pavlovsky (1), je lui répondis :

— Est-ce que M. Rosny est un de vos compatriotes, par hasard, que vous le portez ainsi aux nues plus haut que les maîtres dont la réputation est établie? Et ne. serait-ce pas que vous avez quelque griei contre, ces derniers?

— Oh, non, dit-il, car si je voulais me venger... je m'y prendrais tout autrement... et d'une façon plus habile et portant à coup sûr. Vous verrez un jour I

— Quoi donc? l'interpellai-je.

— C'est bien simple : dans mes Souvenirs sur- Tourgwéne#. , je mets d-ans la bouche de celui-ci quelques mots qui feront éternellement souffrir ces messieurs ; car alors,

(1) Dans Novoé Vrjémia, a0 3692.. II, juin 1886 il dit. : «ce n'est pas. Druaaoat qui a fait la

«France Juive»; c'est le résultat d'un travail collectif de l'école moderne française; cet ouvrage est né dans le salWil de Daudet; celui-ci y a collaboré.»

je les attaque dans leurs sentiments les plus saints et les plus profonds... de pareilles blessures ne se cicatrisent, ne se guérissent jamais... surtout chez les artistes... et voilà !

— Mais Tourguéneff vous a-t-il jamais rien dit de pareil? répondis-je, car je fréquente moi-même Tourguéneff en ma qualité de poète russe et je ne lui avais jamais entendu dire que du bien de ces littérateurs français dont il s'honorait d'être l'ami.

— Oh, non, c'est une idée à moi ! dit Pavlovsky.

— Ce serait fort mal cela et votre invention ne tiendrait pas debout... on vous demanderait ce que vous aviez répliqué à Tourguéneff lorsqu'il était censé vous dire cela et que répondriez-vous alors?

— Oh, je ferai faire cet aveu par Tourguéneff non à moi-même, mais à une tierce personne... à un ami à moi...

Alors, outré :

— Que cela ne vous arrive jamais, m'écriai-je, entendez-vous, monsieur, car rappelez-vous le bien, je ne permettrai jamais que l'on calomnie les sentiments et que l'on salisse la mémoire de Tourguéneff qui m'a honoré du titre d'ami !

— Mais je plaisante, s'excusa M. Pavlovsky.

Depuis je ne me suis plus occupé de M. Pavlovsky et je ne l'ai plus revu. Absorbé par mes poésies russes et mes traductions françaises de Koralenko, j'étais depuis longtemps en dehors du mouvement littéraire de ces derniers temps et j'ignorai malheureusement l'apparition des Souvenirs sur Tourguéneff.

Je viens de lire dans le Figaro le post-scriptum navré dont Daudet a fait suivre l'article qu'il consacre à notre vénéré compatriote et la note jointe par la rédaction.

C'est ainsi que j'ai appris que M. Pavlovsky a mis à exécution son indigne projet.

Je m'empresse donc, monsieur, de rétablir la vérité, aussi bien pour faire disparaître l'ombre de mécontentement qui passe dans le cœur de M. Alphonse Daudet sur l'amitié de son feu ami, que pour réhabiliter la mémoire de notre « bon géant russe ».

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon estime la plus profonde.

P. GRIGORIEFF.

P.-S. — L'adresse de M. de Sidoratsky est : 50, rue Mozart, Paris.

TRENTE ANS DE PARIS

(PAGES RETROUVÉES)

LA

CHRONIQUE RIMÉE

LA CHRONIQUE RIMEE

La France n'étant pas guérie

de son ridicule engoûment

pour les faiseurs de causerie,

ma foi, tant pis! décidément j'entre dans cette confrérie,

avec un bon appointement. Muse de la niaiserie

et des riens dits élégamment

je t'invoque, c'est le moment. Voilà trop longtemps que je trime à courir après le succès

sans un duel et sans un procès, comme un simple écrivain français épris d'un mot, fou d'une rime. C'était bon quand je commençais ; aujourd'hui je vois que l'excès

de littérature est un crime ;

donc je vais aux salles d'escrime et j'apprends du Chamfort par cœur, désirant passer chroniqueur puisque la chronique fait prime.

A ce métier-là, Dieu merci !

on est vite riche. Je compte avoir, comme Jules Lecomte, (i) maison de campagne à Passy tout au plus dans six mois d'ici.

A mes dîners hebdomadaires tout Paris élégant viendra ;

certains jours, Thierry (2) m'enverra la fleur de ses sociétaires,

d'autres jours, j'aurai l'opéra. Scholl (3) fera des mots, on rira ; nous serons tous célibataires et Roqueplan (4) découpera.

Puis j'irai, comme Henri de Pène, (5) dans quelques salons très cossus,

où des laquais prennent la peine de vous ôter vos pardessus.

Là, si la danse m'indispose,

je m'assieds, je prends un bouillon et quelques notes au crayon sur la façon dont monsieur chose a su mener le cotillon.

J'aurai de belles redingotes,

un landau comme du Terrail; (6)

à Vincenne, en grand attirail j'irai promener des cocottes.

De plus, le cheval et le jeu me semblant très hygiéniques,

bien que m'y connaissant très peu j'espère, à force de chroniques sur « Etincelle » et sur « Duc Job » entrer d'emblée au Jockey-Chb.

{1) Critique influent de la fin de l'Empire,

(2) Administrateur du Théâtre français.

{3) Célèbre chroniqueur

(4) Administrateur de l'Opéra.

(5) Fondateur du journal le Gaulois.

(6) Ponson du Terrail, auteur de Rocambole.

Pourquoi serais-je plus modeste ? Dans Paris, à l'heure qu'il est,

on arrive à tout quand on plaît et je fais trop bien le couplet

pour qu'en six mois... Voyez le reste dans la fable du Pot au lait.

Tous nos députés sont aux anges d'être enfin de retour chez eux. Favre (1) prépare ses vendanges, Darimon met son bled en granges, en chantant des vers de Brizeux : Lubonis (2) mange des oranges et Keller du jambon aux œufs.

L'Académie en est jalouse.

Par les barreaux de sa prison,

rêvant d'air libre et de pelouse,

elle regarde à l'horizon.

— «Oh! comme ils sont heureux! dit-elle, «tous ces députés imposants,

« de n'en avoir que pour six ans 1... )

le fait est, la pauvre immortelle !

qu'un peu d'air lui ferait grand bien ;

et sa gloire n'y perdrait rien,

si, pour cause d'épidémie,

un bref Napoléonien

licenciait l'Académie.

A propos de cette momie/, / ; > vous a-t-on dit que son doyen! «

1

v

(1 ) Jules Favre.

\*(z) Député très connu à l'époque.

avait fait une Franciade ?

je tiens de Mme Waldor (1)

que c'est plus long que Y Iliade, mais je n'ai pu la lire encor;

bien que cette aimable dryade m'assure que ce soit très fort,

en conscience, il faut d'abord que j'achève la Henriade! ! !

La concorde est moins que jamais au camp des auteurs dramatiques; ce n'est plus avec les critiques qu'on se chamaille désormais ; nous sommes en guerre civile !

il faut voir quels regards affreux, quand ils se rencontrent en ville, ces messieurs se lancent entre eux.

Marc-Michel (2) ne sort plus sans arme ; D'Ennery, que Labiche alarme,

s'est mis, de peur d'un mauvais coup, la croix de sa mère à son cou. Siraudin (3) se tient sur ses gardes ; je l'ai vu passer aujourd'hui ayant de forts couplets sur lui. Dugué porte des hallebardes avec des casques à cimiers,

comme dans France de Simiers,

Paul Féval, (4) ancien militaire, enseigne à son ami Bourgeois le fameux coup de Lagardère,

(1) Mélanie Waldor, femme écrivain pensionnée par l'Empire.

(2) Auteur dramatique.

(3) Confiseur et vaudevilliste.

(4) Auteur du Bossu.

qui fit tant courir le bourgeois. Léon Laya, vaudevilliste, emprunte à Séjour (i) un poison. Augier fait garder sa maison par Giboyer, ce journaliste qui tire si bien le chausson.

Dimanche, après une séance où ces messieurs ont affecté de mettre toujours de côté le bien dire et la bienséance, j'apprends que la Société a fusillé son comité.

La Savoie est scandalisée,

je m'en moque ! Largesse et los à la croisade, — organisée contre le Savoyard Buloz ! (2)

c'est d'Aurevilly qui la mène;

Dieu le veult! — Le brave Normand, dans un nouvel engagement,

s'est signalé cette semaine.

Le pauvre Buloz, effrayé,

a prié Mars de le défendre contre l'homme au manteau rayé; Mars a juré de le pourfendre!

mais Barbey l'attend, radieux :

— ce Normand ne craint pas les dieux!

(1) Victor Séjour, auteur dramatique.

(2) Fondateur de la Revue des Deux Mondes.

L'autre jour, au bois de Boulogne, % on a distribué des prix

à ces pauvres chiens bien surpris ; c'était une rude besogne!

la plupart bâillaient sans vergogne, quelques-uns étaient attendris.

On leur a fait de la musique aussi longtemps qu'on a voulu;

de Quatrefages (i) leur a lu un pçtit traité de physique qui ne leur a pas trop déplu;

puis, leurs couronnes sur la tête,

ils sont rentrés chez leurs papas,

les accessits — la queue en bas,

les grands prix — la queue en trompette.

Un carlin, qui n'avait rien eu, voulait se noyer : — pauvre bête ! — mais les autres l'ont retenu.

Les temps sont durs, les livres rares; on trouve encore dans les gares des romans de Louis Enault pour la Flandre et pour le Hainaut; du Capendu pour la banlieue,

et du Ponson pour les gandins ; mais tous ces romans anodins,

à couverture rose ou bleue,

c'est du papier peint, — ce n'est pas du livre, pour les délicats.

Eux, ce qu'ils appellent le livre c'est ce qui pense et qui fait vivre;

(1) Naturaliste distingué.

c'est Madelon, c'est Tristia,

c'est un roman dont je suis ivre, nommé le Comte Kostia. (i)

15 mai. — Dernière dépêche.

la subvention Carvalho (2)

vient — dit-on — de tomber dans l'eau — Compliments à qui la repêche !

II

Etrange faveur que les vôtres, seigneur Public ! — Chaque matin

il vous faut un nouveau pantin, écuyer, dompteur ou catin,

que vous brisez comme les autres,

en vous disant : — « C'est le destin ! » Ah! vilain enfant que vous êtes,

quelle rage de nouveauté

vous fait casser vos amusettes

avec tant de facilité ?

Hier Crockett (3) tenait la corde, Il ne la tient plus aujourd'hui ; Saint-Victor (4) dit du mal de lui, et Paris sans miséricorde

pour cette gloire d'Albion,

a mis sur sa boîte à lion

« bon pour l'Alcazar de Lyon.» Un autre Crockett le remplace; celui-ci c'est un gentleman

qui voyage en première classe

(1) Roman de Victor Cherbuliez.

(2) Directeur de l'Opéra-Comique, puis, après l'Empire, du Vaudeville où il fit repré- sénter CArlésienne en 1872.

(3) Acrobate connu.

(4) Paul de Saint-Victor, critique.

sous le pseudonyme d'Hermann. (i) Tout passe, tout casse, tout lasse;

à l'heure où paraît cet écho Hermann est déjà rococo. L'homme du jour, c'est le turco.

Dans leur petite veste bleue brodée en jaune par devant,

il faut voir ces fils du levant courir Paris et la banlieue,

le pied leste et le nez au vent.

On les entoure, on leur fait fête : — «Bon turco, puissant marabout, « ce cigare est-il de ton goût ? » Les bons turcos acceptent tout avec une grâce parfaite;

quand ce sont des londrès surtout ils les fument par le gros bout en remerciant le prophète.

En somme, ils ont un grand succès, dont la chansonnette s'empare.

Le bourgeois les mène aux Français, la canaille — chez Brisebarre et, grâce à leur chaud coloris,

les demoiselles de Paris

toujours éprises de l'étrange,

leur apprennent au plus bas prix à dire «je t'aime » et « cher ange. »

Voilà la vogue! et puis, demain le turco passera la main

à... Bertron, candidat humain. (2)

(1) Prestidigitateur.

(2) Candidat fantaisiste d'extrême gauche.

Qui veut une grande nouvelle, quelque chose d'étourdissant ? Voyons! Jouvin, Villemessant, (i) Bourdin, creusez-vous la cervelle, Cherchez!... je vous le donne en cent.

C'est frais, c'est vierge, intéressant et j'en puis garantir la source.

— C'est une débâcle à la Bourse ?

— Non! — c'est la prise de Puebla ?

— Bien plus étonnant que cela.

— S'agit-il de la Prusse ? — holà! !

— Ou de Schneider ? (2) — et la morale ? — Ou de ce poème charmant?...

— Assez! ce n'est pas le moment de faire de la pastorale ;

nommons Havin ou Grandguillot,

nous lirons les vers de Veuillot après la crise électorale.

— Est-ce le livre de Renan ?

— On l'annonce depuis un an,

ma nouvelle est beaucoup plus fraîche. — Est-ce Weiss (3) quittant le Courrier, ou Mahias, ce jeune guerrier,

montant à son tour sur la brèche pour cueillir son petit laurier

comme Thiers et comme Berryer ? Est-ce une anecdote historique ?

un bon mot d'Halévy (Léon) ?

est-ce la paix en Amérique ?

la fermeture du Lyrique ?

(1) Fondateur du Figaro.

(2) Chanteuse d'opérette.

(3) Critique distingué.

la clôture de l'Odéon ?

— Ni ça, ni ça! voici la chose.

On vient d'élever dans Paris un monument de marbre rose à l'usage des beaux esprits.

La façade en est large et belle ; tout autour, des mâts pavoisés, plus hauts que la Sainte-Chapelle, sont coquettement disposés...

ce nouveau monument s'appelle : le théâtre des refusés.

Il est au centre de la ville et toute la ville y viendra.

A tour de rôle, on y jouera le gros drame, le vaudeville la comédie et l'opéra,

rien de Sardou, rien de Clairville.

Trois directeurs pour essayer : Beaumont, Duponchel et Royer, un régisseur : Lem. de Neuville.

Une pièce de Champfleury sera le morceau d'ouverture.

S'il faut en croire le jury,

c'est un drame très attendri et d'une puissante facture.

En dépit de la signature, Beaumont pleurait quand il l'a lu; et pourtant, — comme c'est nature! les Français n'en ont pas voulu.

Avec cette œuvre grandiose,

ce soir-là seront exposés au théâtre de marbre rose,

deux jolis tableautins en prose que Montigny m'a refusés.

Après quoi, gare le déluge!

jour et nuit, les pièces pleuvront ; et devant Paris, le grand juge, vingt chefs-d'œuvre défileront ayant tous un R sur le front.

Voilà ma chronique finie !

et pourtant je n'ai pas parlé de ce pauvre homme de génie qui pleure son ange envolé;

c'est qu'à des sujets de la sorte je n'ose toucher qu'en tremblant avec mes rimes de fer-blanc :

celle qui fut Elvire est morte!... (i)

III

Si tu veux que Paris s'occupe de notre chronique aujourd'hui, danse gentiment devant lui,

ma muse, et trousse un peu ta jupe. Mets toutes tes grâces à l'air,

ton pied mignon, ta fine taille,

ta dent blanche et ton rire clair ; Pars ! sois vive comme l'éclair, légère comme un brin de paille.

(1) Madame Charles, veuve du physicien.

C'est que les temps sont durs pour nous, ma chère, il faut bien nous le dire ; Paris n'est pas en train de rire,

il lit les journaux à trois sous,

et ma pauvre petite lyre

est dans les troisièmes dessous. Ni l'historiette immorale

sur la Z et sur son amant,

ni l'anecdote théâtrale,

ni le gros sel, ni le piment

n'ont de succès pour le moment ; c'est la chronique électorale qu'on veut lire exclusivement. Mais, n'importe! joyeuse muse, rions, chantons, faisons les fous, peut-être encore trouverons-nous des gens que ta chanson amuse...

Le capitaine Limayrac,

officier de petite taille,

venait de rentrer au bivouac

et buvait un verre de rack

pour se remettre un peu du trac qu'il avait eu dans la bataille, quand devant lui, parut soudain le capitaine Girardin.

Ces deux adversaires farouches se trouvant seuls pour un moment, loin des sots et des gobe-mouches, s'abordèrent effrontément

avec un sourire charmant.

GIRARDIN

Bonjour, Paulin.

LIMAYRAC

Bonjour, Emile.

GIRARDIN

J'ai peut-être été trop malin,

Vous ne m'en voulez pas, Paulin ?

LIMAYRAC

Non, vous n'avez été qu'habile,

je ne vous en veux pas, Emile.

(Avec un sourire modeste. )

Moi-même j'ai cogné plus dur

qu'un zouave sur un Kabyle,

et vous m'en voulez, j'en suis sûr ?

GIRARDIN

Moi, vous en vouloir?... pas si bête!... de quoi s'en voudrait-on d'abord ? chacun souffle dans sa trompette,

Le tout est s'y souffler très fort.

LIMAYRAC

Là-dessus nous sommes d'accord;

mais je n'aime pas qu'on se jette

ses écrits passés à la tête ;

nous l'avons fait, c'est un grand tort.

GIRARDIN, cyniquement,

Bah!... toute arme est bonne à la guerre, même l'arme la plus vulgaire.

LIMAYRAC

Moi, je trouve ça très vilain.

GIRARDIN (très familier).

Mais voyez donc le gros Paulin

qui fait sa petite maîtresse !

LIMAYRAC (très digne).

Et la dignité de la presse ?

GIRARDIN

Ulysse Pic en aura soin.

LIMAYRAC

Emile, vous allez trop loin.

GIRARDIN

C'est vrai ; nous n'avons pas besoin de faire des frais de salive

dont le public n'est pas témoin ;

(Il lui tend la main.) topez-là, j'ai la plume vive,

mais retenez, mon cher Paulin, qu'au fond je vous aime tout plein.

LIMAYRAC

J'ai le mot dur, le trait facile, mais au fond vous savez le cas que je fais de tous nos débats

(Il lui tend la main.)

Donc topez-là, mon cher Emile,

et surtout ne m'épargnez pas.

GIRARDIN

Vous pouvez y compter, ma belle, moi-même je compte sur vous... mais j'entends Rouy qui m'appelle, c'est l'heure d'en venir aux coups. Paulin ?

LIMAYRAC

Emile ?

GIRARDIN

Embrassons-nous.

(Ils s'embrassent.)

LIMAYRAC (à voix basse).

Et pour quand la fin de la guerre ?

GIRARDIN (même ton) .

Dam! mon ami, vous comprenez que cela ne tardera guère;

un de ces jours nos abonnés finiront par nous rire au nez.

LIMAYRAC

La chose me paraît certaine,

et dans ce cas... ?

GIRARDIN

Nous retournons à quelque ancienne turlutaine; pour moi, je vire mes canons contre la presse ultramontaine.

LIMAYRAC

Topez-là, brave capitaine,

je vois que nous nous comprenons.

L'autre soir, au Jardin-Mabille,

le Siècle, — ce gros sensuel, —

a, sous l'œil des sergents de ville, donné son dîner annuel.

Majestueux comme un prophète, solennel comme un échevin, monsieur le directeur Havin,

frais, luisant, la barbe bien faite, était le héros de la fête.

Je crois qu'on chercherait en vain quelqu'un qui porte mieux le vin que cet admirable écrivain.

Ce qu'il a bu, c'est incroyable!... par malheur, — et voilà le diable ! — il n'a pas aussi bien parlé :

Son discours était pitoyable,

Biéville s'en est régalé.

Au gloria, Labédollière,

le farceur et le boute-en-train, a chanté sur l'air des drin-drin une chanson très cavalière,

et quand revenait le refrain, sur la table avec sa cuillère, Plée imitait le tambourin.

Puis Jourdan a dit un quatrain qui n'a fait rire que Biéville. C'est au milieu de tout ce train que le personnel de Mabille — des cocottes, des cocodès,

et quelques bourgeois de Rodès égarés dans la grande ville — est entré comme un ouragan, juste après les vers de Jourdan.

Il a fallu quitter la table ;

c'est cruel quand on l'aime tant! d'Auriac n'était pas content ; Ravin disait : « c'est regrettable ! » Tixier disait : « c'est embêtant ! »

Aucun n'a résisté pourtant, ces drôlesses sont si gentilles !

le malheur veut qu'en s'écartant pour laisser la place aux quadrilles, le Siècle, un peu trop excité,

ne s'est pas assez écarté,

c'est tant pis pour sa dignité!...

A Mabille, les soirs d'été,

la chair de l'homme n'est pas forte ;

et je crois, le diable m'emporte!

qu'ils ont tous dansé le cancan,

mais on ne cite que Jourdan

qui se soit fait mettre à la porte.

A paru dans le Figaro des 17 Mai et 11 Juin 1833 sous la signature Jean FROISSART.

LE PETIT

CHAPERON ROUGE A PARIS

LE PETIT CHAPERON ROUGE A PARIS

MESSIEURS DU GRAND FORMAT

Il était une fois un petit Chaperon Rouge qui voulait aller à Paris. — Depuis les contes de Perrault, chacun sait que les chaperons rouges sont de singuliers petits êtres sans raison, ni cervelle, ni esprit de conduite, ni quoi que ce soit de sérieux ; qui aiment par-dessus tout les fleurs, les papillons, les chemins de traverse, et qui n'ont pas d'opinions politiques... — Et alors, comme j'avais l'honneur de vous le dire, ce petit Chaperon Rouge voulait aller à Paris. Pensez que sa famille fit tout au monde pour le détourner d'un projet pareil ; mais le drôle ne voulut rien entendre et, de guerre lasse, ses gens le laissèrent aller. Son père lui dit : « Soyez sérieux!» sa mère lui dit : « Ne sois pas malade!» Sur quoi, le petit Chaperon Rouge partit d'un pied léger, emportant pour tout bagage sa galette et son pot de beurre dans le fond d'un méchant panier.

Les premiers jours que le Chaperon Rouge passa dans Paris furent des jours de liesse et de bombance. Bon fils, bon prince et bon vivant, il sut en rien de temps s'entourer d'un tas de petits amis qui voulurent bien l'aider à croquer sa galette. Tant que la galette dura, tout alla pour le mieux ; mais quand cette coquine de galette fut à sa fin et le pot de beurre aussi, le Chaperon Rouge, n'ayant plus de quoi manger, se trouva dans un embarras fort grand. Quelques braves gens, auxquels il soumit son cas, lui conseillèrent d'entrer dans une administration;

mais les administrations, n'étant point faites pour des vagabonds pareils, lui rirent positivement au nez. Le Chaperon Rouge se fâcha, les appela « pimbêches» et chercha un autre moyen de se tirer d'affaire. Comme il en était là, le journaliste Gustave Claudin, superbement allongé dans une voiture découverte, passa près de lui, frais comme l'œil et le cigare aux dents. «Par ma foi! se dit le petit Chaperon Rouge, voilà le métier qui me convient; allons vite nous faire journaliste ;» et là-dessus, il alla bravement frapper à la porte des grands journaux de Paris.

Il entra d'abord dans une belle maison du quai Voltaire, monta trois marches au fond de la cour, et s'arrêtant devant une porte vitrée, fit d'un doigt dégagé : « Toc ! toc ! »

«— Qui va là?»

« - C'est moi, le petit Chaperon Rouge ; je viens voir M. Turgan et le prier de me prendre avec lui dans son journal.

«— M. Turgan est au bois.

«— Fort bien, ne le dérangez pas, dit le petit Chaperon Rouge, je reviendrai. Veuillez seulement l'avertir que je tiens à écrire dans son journal. »

Il revint le lendemain.

«— Toc! toc!

« — Qui va là ?

«- C'est moi, le petit Chaperon Rouge; je viens voir M. Turgan et le prier de...

« — M. Turgan est aux courses.

« - Fort bien, ne le dérangez pas, dit le petit Chaperon Rouge, je reviendrai ; surtout, n'oubliez pas de lui dire que je tiens beaucoup à écrire dans son journal. »

Le lendemain, il revint encore : —« Toc ! toc!» — Va te promener!

M. Turgan était aux eaux.

Le petit Chaperon Rouge ne perdit pas courage et revint plusieurs jours de suite, — toujours avec le même insuccès. M. Turgan fut tour à tour au bain, à la campagne, au jeu de paume, à la salle d'armes, à Chantilly, à Vincennes, à Enghien, AVEC DU MONDE, etc... A la fin, honteux d'avoir si longtemps fait le pied de grue dans la cour du Moniteur, — car on ne le recevait même pas dans l'antichambre, le petit

Chaperon Rouge envoya M. Turgan aux cinq cents diables et s'en alla tout net faire ses offres de service au Constitutionnel.

« - Toc! toc!» fit le petit Chaperon Rouge, en arrivant à l'hôtel de la rue de Valois.

Or, justement ce jour-là, le Constitutionnel était en train de s'expliquer avec ses actionnaires, et je vous prie de croire qu'il avait autre chose à faire que de répondre aux toc ! toc ! du Chaperon Rouge.

Voyant cela, le petit Chaperon Rouge tourna résolument la bobinette et entra sans plus de façon.

D'abord il trouva dans l'antichambre une douzaine de garçons de bureau faisant avec ferveur le coup de poing au nom de MM. d'Anchald, Saint-Priest et Chevalier. Chaperon Rouge se faufila entre leurs jambes, attrapa quelques bourrades et gagna comme il put les salons de la direction. Dans ces salons, encombrés de rédacteurs et d'actionnaires, c'était un tumulte, une mêlée, une bagarre de tous les diables; on se rossait un peu moins qu'à l'antichambre, mais on s'engueulait beaucoup plus.

Chaperon Rouge, en entrant, salua avec la plus grande politesse : «Bonjour, tout le monde, cria-t-il bien fort; je suis le petit Chaperon Rouge; je désirerais parler à M. le directeur.»

Un monsieur de fort bonne mine vint à lui, les bras ouverts : «— Qu'y a-t-il pour votre service? mon garçon.»

Le Chaperon-Rouge s'inclina jusqu'à terre : — «Monsieur le directeur, dit-il, je viens...» Mais un autre monsieur, de fort bonne mine aussi, le tira par la manche, et lui dit avec douceur : «—Si c'est au directeur que vous avez à faire, mon petit ami, tournez-vous de mon côté.»

Le Chaperon Rouge s'inclina plus bas que terre devant le nouveau venu et recommença son boniment : — « Monsieur le directeur, dit-il, je viens...» Ici, un troisième monsieur, d'aussi bonne mine que les deux premiers, l'interrompit fort en colère : — « Ça, monsieur le Chaperon Rouge, de qui vous moquez-vous ici ? Il n'y a de directeur que moi dans la maison, et je le ferai bien voir!»

Là-dessus, tous les autres directeurs qui étaient dans la salle de réclamer; on s'échauffe, on s'injurie, on se bouscule, on se bourre,

et le petit Chaperon Rouge s'esquiva prudemment, fort étonné de rencontrer tant de directeurs rue de Valois quand il en avait rencontré si peu au quai Voltaire.

Dans la rue, Chaperon Rouge, pour se consoler, fit une gambade et s'en alla flâner du côté de la rue Montmartre, où sont les bureaux de M. de Girardin.

Comme il approchait de cette délicieuse résidence, il trouva tout le quartier en révolution. ---.. « De quoi s'agit-il ? » demanda le petit Chaperon Rouge, qui était fort curieux.

On lui répondit qu'il s'agissait d'un rédacteur de La Presse que

M. de Girardin venait de flanquer par la fenêtre.

Il demanda alors comment se nommait ce rédacteur et quel crime il avait commis pour s'attirer un châtiment pareil. On lui répondit que ce rédacteur se nommait Mahias, qu'il n'avait rien commis du tout et que sa mort affligeait les honnêtes gens.

Le petit Chaperon Rouge, effrayé de ce qu'il venait d'entendre, avait presque envie de rebrousser chemin, mais il réfléchit que la place du pauvre Mahias était peut-être bonne à prendre, et cette pensée le retint. Pour lors, il allait franchir le seuil du terrible journal, quand, patatras! un grand bruit se fit sur sa tête, et une nouvelle victime de la brutalité d'Emile vint tomber à ses côtés et s'aplatir sur le trottoir.

«— Ah! mon Dieu!» fit le petit Chaperon Rouge. Et tremblant de tout son corps, il s'approcha du malheureux qu'on venait d'arranger de la sorte. » — Hélas ! monsieur, lui dit-il, voyant qu'il respirait encore, que puis-je faire pour vous ? »

L'infortuné rédacteur répondit d'une voix mourante : «— Je m'appelle Henri d'Audigier... Pareil accident m'est arrivé chez Dela- marre... Qu'on me mette dans l'omnibus de Passy; le conducteur me connaît et me ramènera chez nous.» Disant cela, il s'évanouit.

Le petit Chaperon Rouge était, ma foi! très embarrassé avec son d'Audigier sur les bras, mais une âme compatissante se trouva là fort à propos pour le tirer de peine. «— Confiez-moi M. d'Audigier,

dit cette âme compatissante en s'approchant ; je vais le faire transporter chez moi ; il trouvera là des soins affectueux, une maison bien tenue et de nombreux rédacteurs de journaux, tels que Villemot, Jacques Reynaud et d'autres, victimes comme lui des vivacités directoriales.» «— Eh! quoi, reprit le petit Chaperon Rouge scandalisé,ce Girar- din n'est donc pas le seul directeur qui traite ses rédacteurs aussi cavalièrement.

« — Parbleu! non, répondit l'âme compatissante, M. de Villemessant les traite fort légèrement aussi.

«— Ah! fort bien, dit le petit Chaperon Rouge... Villemessant!.. Je me souviendrai de ce nom, et j'aurai grand soin de n'avoir jamais affaire avec ce directeur.

«— Et vous ferez sagement, répondit l'âme compatissante. D'ailleurs, s'il vous arrivait jamais quelque accident, venez à la maison, vous serez reçu à bras ouverts. Je me nomme Léonce Dupont; c'est moi qui dirige la maison de santé de la rue Bergère, La Nation, si vous aimez mieux.» Et l'âme compatissante s'éloigna avec son d'Audigier.

«— Décidément, se dit le petit Chaperon Rouge, ce Girardin est un mauvais coucheur; je n'irai pas chez lui.» Sur quoi, il tourna le dos à la rue Montmartre et fit route vers la maison Nefftzer.

Il trouva là toute la rédaction du Temps en train de fumer des pipes de porcelaine peinte, devant une longue table chargée de moos et de Revues germaniques.

« - Bonjour, monsieur Nefftzer, bonjour, monsieur Schérer, dit le petit Chaperon Rouge, qui entra comme un coup de vent; j'ai grand désir de me faire journaliste, voulez-vous me prendre avec vous ?

« - Aimez-vous la bière ? » lui dit M. Nefftzer.

Le Chaperon Rouge ouvrit de grands yeux.

«— Ya! aimez-fous la pière?» dit à son tour M. Schérer.

Le petit Chaperon Rouge, ne sachant pas où ils en voulaient venir, répondit qu'à l'occasion il buvait volontiers un verre de bière anglaise.

«— De bière anglaise!» cria M. Nefftzer.

«— Te pière anclaice!» vociféra M. Schérer.

« — Pourtant, se hâta de dire le petit Chaperon Rouge, je trouve que la bière de Munich vaut cent fois mieux.

«- Voilà qui est bien, reprit M. Nefftzer un peu radouci; mais êtes-vous capable d'avaler sans prendre haleine six grandes chopes de bière de Munich ? Ceci, prenez-y garde, est le sine qua non de votre admission parmi nous.

«— J'essaierai!» répondit le petit Chaperon Rouge, qui avait toutes les audaces. Aussitôt, on apporta six grandes chopes pleines jusqu'aux bords et on les mit en bataille sur la table de rédaction. Le petit Chaperon Rouge, qui avait soif, but la première chope d'un seul trait.

M. Nefftzer parut satisfait.

La seconde, par exemple, passa plus difficilement.

M. Schérer fit la grimace.

A la troisième chope, le petit Chaperon Rouge demanda grâce et s'arrêta à moitié chemin.

«— Allez-vous-en!» lui dit M. Nefftzer.

«— Ya! allez-fous-en ! » lui dit M. Schérer.

Et le petit Chaperon Rouge s'en alla.

En sortant de cette brasserie, le petit Chaperon Rouge eut l'heureuse inspiration de se présenter aux bureaux du journal La France, et, jour de Dieu! l'accueil qu'il reçut par là le vengea bien des froideurs de la maison Nefftzer.

M. de La Guéronnière, qui ne l'avait jamais vu, l'accueillit cependant avec une grâce, une bonté, une chaleur de cœur vraiment incroyables. Il lui fit mille bonnes manières, lui donna de petites tapes sur la joue, l'appela : « Mon cher- ami,» et finalement mit tout le journal à sa disposition.

«— Ah! monsieur le vicomte, monsieur le vicomte!..» disait le petit Chaperon Rouge ; et il en était rouge de plaisir. Restait à fixer la position de ce nouveau rédacteur, et c'est ce qu'on allait faire, quand un haut personnage entra dans le salon du directeur. M. le vicomte courut au-devant de lui, pendant que le petit Chaperon Rouge, très discret de son naturel, se fourrait sous la table pour être moins gênant. Il ne sortit de là qu'au départ du haut personnage. Alors, seulement, il s'approcha de son directeur, et d'un petit air soumis le pria de lui indiquer son emploi dans le journal.

M. de La Guéronnière, qui avait complètement oublié le petit Chaperon Rouge, le regarda du haut en bas, lui demanda ce qu'il faisait dans son salon, et finalement lui tourna le dos en l'appelant : «Mon brave...»

J'ai négligé de vous dire que ce petit Chaperon Rouge était un grand philosophe. Il le prouva bien en cette circonstance.

«- Bah! se dit-il après un moment de stupeur, les gros bonnets ont la mémoire courte ! » Et il se remit bravement en route.

A la Gazette de France, le Chaperon Rouge trouva dans les bureaux un jeune homme habillé de noir qui corrigeait des épreuves en mangeant un petit pain de seigle.

« - Monsieur, lui dit-il, je suis un malheureux Chaperon Rouge qui n'ai ni galette, ni pot de beurre, ni rien de ce qu'il me faut. Faites- moi, je vous prie, une place dans votre journal ; le premier coin venu me sera bon.

«— Mon cher petit Chaperon Rouge, répondit en souriant le jeune homme au pain de seigle, je te plains de tout mon cœur, mais tu choisis bien mal ton endroit en venant t'adresser à nous. Nous sommes ici dedans quelques jeunes gens, munis d'un excellent appétit, et la pauvre Gazette a déjà beaucoup de peine à nourrir tant de monde. Pourquoi diable veux-tu que nous nous embarrassions d'une bouche de plus ?...

«— Voilà qui est bien raisonné!» dit le petit Chaperon Rouge. Et, sans ajouter un mot, il alla à l'Opinion nationale, qui loge, comme on sait, sous le même toit que la Gazette.

L'excellent M. Sauvestre, qui se trouvait là, lui fit fumer des cigares et l'engagea beaucoup à revenir après les événements de Pologne.

— «Hélas! je le vois bien, se dit avec douleur le petit Chaperon Rouge, je ne serai jamais journaliste!» Et pour tenter une dernière fois la fortune, il s'en fut cogner à la porte du Nord.

«— Toc! toc!» fit-il d'un doigt timide et déjà sans conviction. Aussitôt la porte s'ouvrit toute grande, si grande que le petit Chaperon

Rouge n'osait plus entrer ; — tant le malheur nous rend craintifs !

«— Je suis le petit Chaperon Rouge 1...» disait-il sans bouger de place. Alors une voix du ciel lui répondit : «Entrez, entrez, petit Chaperon Rouge!» et M. de Poggenpohl lui-même vint le prendre par la main.

En deux mots, le Chaperon Rouge expliqua l'objet de sa visite. «— Monsieur, lui dit le directeur avec une politesse exquise, Le Nord sera fier de vous compter au nombre de ses rédacteurs. Dès aujourd'hui vous faites partie de la maison.» Là-dessus on le présenta à l'administrateur, au gérant, au sous-gérant, au directeur littéraire, au sous-directeur, aux employés, aux protes, au concierge ; puis on lui fit visiter l'imprimerie, les bureaux de rédaction, les salons des direc-. teurs ; de là, on l'introduisit dans son cabinet de travail ; on lui donna une papeterie toute neuve, de beaux encriers en porcelaine, des grattoirs merveilleux et un garçon de bureau moscovite qui s'appelait « Yvan».

Or, tandis qu'on était en train de tout lui faire voir.

— Je voudrais bien voir le caissier, dit très ingénieusement le petit Chaperon Rouge.

A ces mots, le directeur le regarda d'un œil méchant : « — Monsieur, lui dit-il, dès aujourd'hui vous ne faites plus partie de la maison.»

Et le petit Chaperon Rouge se trouva encore une fois dans la rue.

Comme il se désolait beaucoup, un passant d'humeur joyeuse s'approcha et lui frappa sur l'épaule. — Pourquoi pleures-tu, mon fils ?

«— Je pleure, dit l'enfant, parce que j'ai mangé ma galette et que je n'ai pas les moyens d'en acheter d'autres... Ah! monsieur! (et il soupirait) les Chaperons Rouges sont bien malheureux par le temps qui court.

« - Ecoute! fit alors le passant, si tu veux, je vais te faire gagner autant de galettes que tu pourras en croquer.

« — Comment cela ? mon Dieu !

«— Oh! bien simplement. Tu n'auras qu'à te promener dans Paris de droite à gauche et selon ton caprice, à cueillir un joli mot par ci, une anecdote par là, fourrer tout cela dans ton panier et m'apporter

ton panier, dès que tu l'auras rempli. Chaque fois que tu viendras me trouver avec ta corbeille pleine, je te promets une belle galette toute chaude, — aussi vrai que je m'appelle Villemessant.

«— Villemessant! cria le Chaperon Rouge épouvanté, vous êtes ce Villemessant qui flanque ses rédacteurs par la fenêtre à la façon de Girardin... Serviteur! Gardez vos galettes.»

« Rassure-toi, mon fils, lui répondit en riant le directeur du Figaro, si tu tombes de mes fenêtres, tu ne tomberas pas de bien haut. Mes bureaux étaient au troisième étage, par pitié pour mes rédacteurs je viens de m'installer au rez-de-chaussée.

« — Par ma foi ! dit le petit Chaperon Rouge, voilà qui me réconcilie avec vous ; et, si vous me le permettez, je vais de ce pas me mettre en campagne. Quand mon panier sera plein je reviendrai vous voir, aussi vrai que je m'appelle le Chaperon Rouge.»

A paru dans le Figaro du 25 Octobre 1863, sous la signature JEAN FROISSART.

HISTOIRE D'UN CHIEN

QUI N'AVAIT JAMAIS VU PARIS

HISTOIRE D'UN CHIEN

QUI N'AVAIT JAMAIS VU PARIS

1

J'ai fait connaissance, il y a quelques mois, d'un chien de ferme, nommé Trapp, qui ne manquait pas d'un certain esprit d'observation et de quelque justesse d'idées. Nous nous rencontrâmes pour la première fois à la barrière de l'Etoile, un soir de printemps ; - j'allais faire un tour au bois ; — Trapp, de son côté, faisait son entrée à Paris ; — je marchais la tête basse, en comptant les pavés de la route, — une de mes distractions favorites ; — Trapp trottait fièrement, la queue troussée comme un panache, — les oreilles tendues comme une peau de tambour basque, — les yeux brillants comme des escarboucles.

Je n'ai point l'habitude de faire attention à tous les chiens que je rencontre, — lorsqu'ils ne prennent point garde à ma personne ; — mais Trapp m'intéressa tout de suite par son air intelligent et son allure provinciale. Il fit deux ou trois fois le tour de l'Arc de Triomphe, — admirant les sculptures de Rude, sur lesquelles la lune distribuait des rayons de la façon la plus intelligente du monde ; — hochant la tête, — avec des allures de critique influent, et poussant d'intervalle en intervalle des petits aboiements de réjouissance. — Son inspection terminée, — et sans se soucier davantage de la sentinelle, — il passa majestueusement sous le gigantesque portique, avec des façons de triomphateur carthaginois à vous faire mourir de rire. Je m'approchai

de lui — le chapeau à la main, et je cherchai à entrer en conversation avec une personne aussi intelligente. Trapp n'y fit pas la moindre difficulté, et, quelques minutes après, nous parcourions les boulevards — en causant comme deux vieux amis.

NOTA. — Il serait trop long de vous exposer ici le procédé que j'emploie pour causer avec les bêtes ; — contentez-vous de savoir que le procédé existe, — et que je suis obligé d'y avoir recours plus souvent que je ne le voudrais.

Trapp m'apprit, — en quelques aboiements, qu'il s'était échappé d'une ferme en Bourgogne, parce qu'il avait assez de la vie des champs et qu'il venait à Paris pour chercher fortune. Il possédait dans la capitale quelques amis, — à la tête de belles positions, — et qui pourraient lui venir en aide. — Il me nomma entre autres le chien de M. Alphonse Karr, — pour lequel il avait une lettre de recommandation. — Ici je me vis forcé de l'interrompre et de lui apprendre que le chien de M. Karr n'était plus à Paris. — A cette révélation, Trapp fit une affreuse grimace, mais, prenant résolument son parti, il s'essuya le mufle, et nous causâmes d'autre chose.

Trapp avait de l'esprit ; — et, quoiqu'il sentit beaucoup trop la province, je passai avec lui une délicieuse soirée. — A chaque instant il m'accablait de questions plus drôlatiques l'une que l'autre ; ce qui m'amusait beaucoup, c'est que Trapp, voyant les choses à son point de vue de chien, croyait que Paris tout entier avait été bâti, disposé, arrangé pour la plus grande commodité de la race canine.

Ainsi, mon ami s'arrêta deux ou trois fois dans les petites guérites du boulevard, et je ne pus lui persuader qu'elles n'étaient point destinées aux chiens de la capitale. — Comment voulez-vous, me disait-il, comment voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi ? Oui, je soutiens que ces guérites nous étaient primitivement réservées, mais que les hommes ont fini par prendre exemple sur nous, et qu'alors ils les ont accaparées.

Je n'osai rien lui répondre, — parce que j'étais à peu près de son avis ; — il me fit aussi quelques réflexions à la suite de la première, — pour me prouver que les hommes prenaient aux chiens plusieurs de leurs coutumes; j'allais lui rebiffer avec indignation, mais d'un geste de museau, Trapp me coupa la parole.

Il me montra sur la porte d'un café du boulevard, un monsieur fort bien, accroupi sur une tasse de café pleine jusqu'aux bords, — et lapant quelques gorgées, — tout à fait à la mode canine, — de

peur de tacher son pantalon blanc. Trapp me montra d'un autre côté un confrère à lui, qui buvait tranquillement dans un ruisseau.

— Comparez, me dit-il, — en remuant la queue, en signe d'allégresse.

Je comparai et je me tus.

Un peu plus loin, nous rencontrâmes devant le café Riche, une dizaine de panamas faisant cercle autour d'une belle dame à la royale envergure ; — ces messieurs se disputaient bruyamment le bras de la dame,— avec de gros éclats de rire,— et de petits mots glissés à l'oreille de la donzelle.— Enfin l'un d'eux l'emportay-,- c'était le plus laid, — et les autres se retirèrent en rechignant ;— le vainqueur et sa conquête disparurent bravement au milieu de la foule réunie autour d'eux.

Trapp cligna de l'œil en me regardant, et poussa un aboiement

— ricané à la Méphisto. Moi je rougis et baissai la tête.

Un moment après, il s'écria avec enthousiasme: — Décidément Paris est une grande et belle ville, Paris est la reine du monde, — et je ne la quitterai jamais plus de ma vie.

— Trapp, mon ami, lui répondis-je, ce que vous dites là est purement très beau, et c'est tout juste avec cette exclamation que Nadaud a fait une de ses plus jolies romances :

Paris, la ville enchanteresse,

Qui nous prend toutes, etc.

Mais pourriez-vous m'expliquer la cause de votre enthousiasme, mon ami Trapp ?

Trapp éternua trois fois, et me répondit : Figurez-vous bien, mon cher, que j'arrive d'un pays — où l'on m'accablait de coups à la moindre escapade, — où je vivais dans une basse-cour entre les poules et les dindons, — où je couchais sur du fumier — dans l'éternelle côte à côte de Maritornes et de valets de ferme — qui m'arrachaient tous les poils pour me caresser.

— Vous m'intéressez, Trapp, continuez, je vous prie.

— Ici, au contraire, regardez l'existence qui m'attend. — Voyez- vous là-bas ce beau monsieur avec des longues vrilles derrière ses bottes — et une badine à la main ; — il est en train de se rafraîchir à la porte d'un café ; regardez! il a trois chiens avec lui, étendus tous

trois sur de bonnes chaises à ses côtés ; — voyez comme il les caresse ! Tenez ! il leur donne du sucre dans le creux de sa main, un, deux, trois morceaux. — Dieu! que ces chiens-là ont du bonheur... — Tout en causant, Trapp considérait ce groupe d'un œil d'envie ; lorsqu'un des chiens, qui probablement avait assez de sucre comme cela, refusa le morceau que son maître lui tendait. Le maître insista ; — le chien s'entêta. — Une fois, deux fois, tu n'en veux pas ; et vli! et vlan! un coup de pied, un coup de cravache. —La pauvre bête s'en alla rouler avec sa chaise à l'extrémité du trottoir.

Je regardai Trapp ; — il ne sourcilla pas et se contenta de dire gravement : — Le chien était dans son tort ; — pourquoi refusait-il le sucre ? — Décidément, ce coquin de Trapp n'avait pas de principes. Mais une des choses qui l'émurent et le charmèrent surtout dans cette promenade, ce fut la rencontre d'une levrette trottinant à la suite d'une brédaline. A vrai dire, la levrette était ravissante ; — un minois chiffonné, quelque chose de crâne, de tapageur et de spirituel en diable.

— Mon Dieu ! la ravissante créature, grommelait le pauvre Trapp... Et il s'en alla rôder autour de la jeune personne.

Trapp était un beau chien — qui comptait de nombreux succès de ferme, — mais il était loin d'être élégant ; — sa barbe n'était point faite, — son poil très négligé — et couvert de boue et de poussière.

La levrette le regarda avec impertinence et lui répondit par un grognement dédaigneux qui signifiait : — Espèce de sagouin ! si t'allais laver tes pattes.

Elle tenait cette phrase de sa maîtresse. Trapp voulut insister, mais il reçut pour tout profit un coup d'ombrelle sur le museau, et il revint vers moi les larmes aux yeux :

— Oh! me dit-il avec expression, j'ai le cœur brisé!

Je le consolai de mon mieux : — Ecoutez, Trapp, — il vous faut chercher une position; — entrez chez un bon maître,—cela vous sera facile avec votre tournure et votre esprit. — Une fois établi, allez trouver votre levrette, et je vous réponds du succès : — les levrettes de Bréda ne résistent jamais à ces sortes de choses.

Trapp me regarda fixement, puis il aboya avec enthousiasme. — Dans quinze jours, ici, à la même place, me dit-il ensuite ;

— j'y serai, et je vous raconterai ce que j'aurai fait.

Ceci dit, il disparut comme un trait.

II

CHEZ UN HOMME DE LETTRES.

Quinze jours après la disparition de mon ami Trapp, je me rendis au rendez-vous qu'il m'avait fixé en fuyant, et je le trouvai devant le café Riche, nonchalamment assis sur son train de derrière, avec un maintien de grand seigneur au repos.

— Bonjour Trapp.

Il leva la tête, et frétilla de la queue en signe de joie :

-« Allons! me dis-je, il me reconnait; tant pis! c'est qu'il n'est pas heureux.» Je m'assis sur une des chaises alignées le long des boulevards; Trapp vint se placer entre mes jambes, souffla bruyamment, comme un banquier qui fume un trabucos, et commença le récit de ses aventures : « Depuis que nous nous sommes quittés, me dit-il d'un petit ton chagrin, j'ai déjà fait deux maîtres : un homme de lettres et un journaliste. L'homme de lettres m'a gardé douze jours, le journaliste trois ; — comme vous voyez la chose n'a pas été longue. Au surplus, je n'en suis pas fâché ; — j'en avais par-dessus le museau, et vous le comprendrez facilement. Figurez-vous mon cher...

— Trapp, mon ami, je vous permets de me tutoyer, si cela vous amuse...

— Figure-toi, mon cher, que, le soir de notre rencontre, je passais en courant dans la rue Le Peletier, quand je tombe dans les jambes d'un monsieur, qui, pour être plus vrai, tomba dans les miennes. C'était un grand gaillard, .barbu, large en épaules, haut en couleur, et faisant aller ses bras comme des ailes de moulin à eau. Il me plut, je ne sais pourquoi ; — je lui convins, comme de juste ; — il me caressa le dos, me donna deux ou trois petites tapes sur le mufle, et me fit signe de le suivre ; ainsi je fis, et nous arrivâmes dans une grande maison de la Chaussée d'Antin, — à un quatrième étage au-dessus de l'entresol. L'appartement se composait de deux pièces : — la première convenablement meublée, la seconde un vrai taudis. — Mon gaillard habitait la seconde. Je t'ai déjà dit qu'il était homme de lettres, — et je t'avouerai que, d'après ce que j'en ai vu, c'est un métier fort agréable. Mon maître se levait tous les matins vers dix ou onze heures ; et nous

allions déjeuner ensemble chez un certain Pavard, où se donnent rendez-vous les artistes et les gens de plume. Je devins en une matinée le Benjamin de la maison ; — j'avais mon couvert mis à toutes les tables. — M. Pavard m'avait en grande affection ; mais il tenait mon maître en méchante estime. Il nous faisait crédit cependant, et je vais te dire pourquoi :

— Parle vite, Trapp, parle vite.

— Mon maître était ce qu'on appelle un homme d'esprit ; entre nous, je ne sais trop comment, car il n'est jamais parvenu à me faire sourire. Son esprit consistait à couper aux mots la queue et les oreilles, à raconter de sang-froid les sottises les plus étranges, et à se moquerde tout le monde, et de lui le premier. — On venait de tous côtés chez Pavard pour l'entendre débiter ses sornettes, et le maître du lieu lui devait de nombreuses pratiques souvent renouvelées. Voilà comment nous avions crédit dans la maison. Mon maître avait environ trente- huit ans, il avait fait autrefois une petite comédie en vers, intitulée : «Quipayera les violons? — un des succès d'il y a quinze ans ; — mais depuis cette époque il n'avait plus rien produit, ce qui le désolait fort, mais ne le faisait pas travailler davantage. Tous les matins, avant de se coucher, il tirait de sa bibliothèque un exemplaire de son œuvre de jeunesse et se mettait à la lire d'un bout à l'autre avec des intonations charmantes. Malheureuse comédie ! J'ai fini par la savoir par cœur, et je me chargerais d'en aboyer toutes les tirades aussi bien que le premier acteur venu.

Nous étions invités quelquefois à déjeuner chez le fameux Dinocheau, un autre marchand de vin du quartier; mais mon maître ne s'y plaisait point, parce qu'il y trouvait des gaillards capables de lui répondre et de le rouler. J'ai vu là un certain chanoine nommé Monselet, qui fait quatorze repas par jour; — Armand Barthet, qui vient de traduire les odes d'Horace et les a dédiées à M. Dinocheau aîné; — un excellent homme qui répond au nom de Guichardet, et qui croit toujours qu'on l'appelle pour l'inviter à déjeuner. — J'y ai vu aussi presque tous les rédacteurs de la petite presse et quelques bons jeunes gens, — provinciaux comme moi, — amenés par le désir d'offrir quelque chose à des hommes d'esprit.

Après déjeuner, nous allions prendre le café à un certain divan — qui eut jadis une réputation littéraire, mais où l'on parle de tout autre chose que de littérature. — Mon maître refaisait des mots,

bâillait affreusement, et dormait sur un divan jusqu'à cinq heures, le moment de l'absinthe ou du madère — qu'on allait se faire offrir par une petite vieille quelconque rencontrée sur les boulevards. — Je te ferai remarquai, mon cher Piccolo, — que tous ces messieurs, — mon maître en tête, — parlaient une espèce de jargon incompréhensible dont on ne trouve la clef nulle part. — Sais-tu ce que signifie, par exemple : « Elle est trop forte, elle est trop bleue, celle-là?» — Comprends-tu qu'on appelle un ami : « Mon bonhomme ou ma petite vieille?» — Vois-tu quelque nécessité à entrelarder toutes les phrases de grands mots prétentieux comme « palingénésique ou sardanapalesque ? »

— Trapp, mon garçon, interrompis-je, ne causons pas politique, je t'en supplie, et continue ton récit.

Trapp continua : — « L'absinthe ingurgitée, nous songions au dîner. Dame ! c'était le plus difficile ; — mon maître n'avait pas toujours trois francs dans sa poche ou un ami sous la main ; — il nous est même arrivé de dîner avec vingt-cinq centimes, employés comme suit :

Un cigare, 25 c. ; — Cure-dent, oc.; — Faux frais, o c.

Ne trouves-tu pas que cette existence était par trop dénuée d'os à la moelle et d'agrément ? — Après dîner, nous retournions au divan, où l'on faisait un violent domino jusqu'à minuit. — A minuit, Massa me renvoyait à la case et s'en allait courir, je ne sais où, jusqu'au matin. Voilà quelle était notre vie. Malgré mes goûts aventureux, je la trouvais par trop incertaine et débraillée. — Ce qui me chagrinait le plus, — c'était de voir que tous les hommes de plume n'étaient point comme mon maître, et que, — sans sortir du monde littéraire, — j'aurais pu tomber chez des gens rangés et d'une conduite'exemplaire. Ainsi nous visitions quelquefois Henri Monnier et Jules Janin, — deux hommes qui se tutoient et qui se détestent, — et je revenais de ces visites — le cœur navré de me retrouver dans notre taudis. Jules Janin habite à Passy une adorable villa où il donne d'excellents dîners, — avec des causeries littéraires au dessert. — Quant à Henri Monnier, il perche dans un charmant petit local de la rue Ventadour, — où règne l'ordre le plus parfait et le plus scrupuleux. — Tout est propre, luisant, rangé : des armoires partout. Un véritable intérieur hollandais. Sur la porte, une plaque en cuivre flamboie comme un soleil : H. MONNIER. —Parlez- moi de ça, au moins ; — on n'a pas honte d'avouer de tels seigneurs. De ces maisons, — mon maître sortait, — le cœur rongé par l'envie; — et, pour se consoler, il arrachait les poils gris de sa barbe et s'en

allait en criant par-dessus les toits : — « Vive la jeunesse ! A bas les goîtreux et les rachitiques ! » C'était sa consolation aux jours d'angoisses pécuniaires.

Ne va pas cependant t'imaginer, — ô naïf Piccolo, — que tous les littérateurs laborieux et gagnant de l'argent soient pour cela rachitiques et goitreux. — J'ai visité, — dans son appartement de la rue de Tournon, — un certain monsieur Octave Feuillet, dont la cervelle est une vraie mine d'or, et qui mène, — en tête à tête avec une charmante jeune femme, — l'existence la plus paisiblement bourgeoise qui se puisse voir. — A côté de lui habite aussi monsieur de Saint-Germain, — un romancier plein de talent, — à ce qu'on m'a dit, — et qui n'en est pas moins un excellent père de famille. — Je te citerai encore M. Ernest Serret, M. Scribe, et tant d'autres honnêtes gens de plume,— qui vivent comme de paisibles rentiers.

Un beau matin, mon maître, criblé de dettes et acculé d'une terrible façon dans l'impasse du désespoir, — prit sa plume et son courage à deux mains et composa, en une journée et une nuit, une nouvelle intitulée : les Pistolets de Clairette ; — c'était charmant. Notre travail terminé, nous nous mîmes en quête de le placer quelque part, dans un terrain sûr et productif... Mon maître me pria de l'accompagner, et nous voilà en route. — Ah ! Piccolo ! que de courses, que de démarches, que de cauchemars! J'ai couru toutes les revues du grand et du petit format : la Revue des Deux-Mondes, dans la rue Saint-Benoît ; — la Revue contemporaine, dans la rue Mazarine ; — la Revue européenne, sur le quai Voltaire ; la Revue française, dans la rue du Pont-de-Lodi ; la Revue des races latines ; la Revue internationale, etc., etc. A la Revue des Deux-Mondes, — on ne me laissa pas entrer, — sous prétexte que l'on ne recevait pas les chiens ; — mais on ne reçut pas davantage le manuscrit de mon maître. — M. Mazade, que nous voyions au divan, — dit pis que pendre à M. Buloz de notre moralité et nous appela Bohémiens ; tout cela parce que nous sommes plus forts que lui aux dominos. — Et d'une.

A la Revue européenne, — on nous pria d'attendre que le directeur fût visible, — et l'on nous laissa pendant une heure et demie sans nous adresser la parole; mon maître était visiblement contrarié. — Je vis là, assis dans un coin — et muet comme un élève de l'abbé de l'Epée, — M. Théophile Gautier, en contemplation devant une grosse mouche qui tambourinait des ailes sur les vitres. Après une heure et demie

d'attente, le directeur, M. Lacaussade, nous reçut dans son cabinet; — il accueillit notre demande, fut plein d'attentions pour nous et nous engagea à repasser dans dix-huit mois, parce qu'on avait de la copie jusqu'à cette époque. — Et de deux!

A la Revue contemporaine, nous ne vîmes en entrant que la barbe blonde de l'éditeur, M. Sartorius ; — mais mon maître, — à l'aspect de cette barbe, — se retira précipitamment.

A la Revue française où nous avions de nombreux amis, on nous reçut à bras ouverts ; — on alluma un bishoff monstre, et mon maître oublia dans l'alcool l'objet de sa visite. Ces messieurs causèrent théologie, — et nous nous retirâmes enchantés. — Et de quatre !

Décidément, les Pistolets de Clairette risquaient de nous rester en portefeuille. — En attendant, les protêts pleuvaient comme la grêle ; — nous devions à tout le monde, et personne ne nous devait rien. — Heureusement, vers la même époque, nous rencontrâmes l'éditeur de la Librairie japonaise, qui nous proposa des romans à traduire. Mon maître, — aussi fort que moi dans cette belle langue, — accepta cette offre sans hésiter, — troqua, à la même librairie, les Pistolets de Clairette contre une grammaire japonaise et se mit à l'œuvre.

Tous les soirs il me débitait des choses étranges et incompréhensibles. — Vingt-quatre heures de plus et j'en serais mort. Mais je ne voulus pas mourir. Un beau matin je m'évadai secrètement, — par l'escalier de service, — résumant en deux mots mon opinion sur les hommes de lettres comme le mien :

Trop de japonais, pas assez de biftecks!

III

CHEZ UN JOURNALISTE

Son histoire achevée, Trapp sortit deux pans d'une belle langue rouge avec laquelle il s'essuya les babines, à la façon de plus d'un honnête homme de ma connaissance. Il semblait prendre beaucoup de plaisir à cet exercice.

— Trapp, lui dis-je à mon tour, votre récit est plein d'agrément:; mais vous avez oublié de me parler de vos amours. Et la petite levrette, hein! mauvais sujet?

Trapp rougit et poussa un grognement égrillard et de mauvaise compagnie que j'avais déjà entendu autre part, avec cela un sourire d'une inconcevable fatuité illumina sa belle physionomie de chien; mais, quoiqu'il eût envie de parler, il fut assez — j'allais dire galant homme — pour ne pas ouvrir la bouche sur ses succès. Comme vous voyez, c'était du dernier bon genre.

— Très bien, lui dis-je, très bien ! vous ne voulez pas compromettre personne, et vous avez raison ; mais laissez-moi vous faire observer que ce silence est bien plus scélérat qu'un récit circonstancié de vos aventures galantes. C'est égal, comme on autorise dans le monde cette façon d'être indiscret, brisons là, et racontez-moi la';'suite votre odyssée ?

Trapp continua :

— En quittant mon homme de lettres, je me demandai où je pourrais diriger mes pattes, lorsqu'ilZme revint à l'esprit qu'un ami de mon maître m'avait fait un soir des propositions pour entrer à son service, et du même pas je me rendis chez lui. Il habitait quelque part dans la rue du Faubourg-Montmartre une maison de bonne mine, et son appartement était meublé avec beaucoup de luxe, sinon de goût. J'aboyai trois fois pour me faire reconnaître, et mon homme vint m'ouvrir, en costume léger. Je le surprenais'au lit, en train de lire tous les journaux du matin et de préparer soigneusement l'article qu'il allait avoir l'air d'improviser au bureau de son journal... J'ai oublié de te dire qu'il était attaché à la rédaction du Serpenteau, une de vos grandes feuilles quotidiennes. Il accueillit avec empressement l'offre de mes services, et, tout en s'habillant pour se rendre à ses occupations du jour, il me donna quelques renseignements sur la profession de journaliste et les bénéfices qu'elle rapporte.

Ah! Piccolo de mon âme! quel adorable métier que celui-là et quelle puissance il vous donne! Il n'y a pas à dire, vois-tu, le journaliste est le roi de l'époque ; lui seul peut emboucher à sa guise le cornet à piston de la réclame, un instrument qui a la propriété de faire frétiller les montagnes et de bâtir des palais splendides, sans le secours de maçons et d'architectes, tout à fait dans le genre de la lyre d'Amphitryon...

— Prononcez Amphion... On voit bien que ton éducation a été faite par un homme de lettres, mon pauvre Trapp ; mais continue.

Trapp reprit, sans avoir l'air vexé :

— Mon nouveau maître me parla de son métier avec enthousiasme :

— Vois-tu Trapp, me disait-il, rien ne nous résiste, à nous autres ; nous avons les plus beaux porte-plumes de Paris, les plus beaux encriers de Paris, les plus belles femmes de Paris. Tout le monde nous flatte, nous cajole ; nous sommes les hommes du moment, les vrais fils de cette époque, que nous dominons de toute la tête ; personne ne nie notre omnipotence, personne n'essaye de lutter avec elle. Tiens, un exemple, Trapp :

Quasimodo était certes le plus vilain bossu, le plus horrible cagneux, le plus immonde bancal qui se pût voir ! Eh bien, malgré sa laideur et sa difformité, s'il eût été journaliste au lieu d'être sonneur de Notre- Dame, et qu'il eût dit à Esméralda : — Ma petite Sméralda, si tu veux m'épouser, je te ferai une réclame dans le Serpenteau ou toute autre feuille du moment ; je te proclamerai plus belle, plus légère, plus habile que Taglioni, Rosati, Ferraris, Emma Livry, etc... Entre nous, Trapp, crois-tu que la Esméralda eût hésité une minute ? Non, n'est-ce pas ? Et voilà bien qui te prouve la royale suprématie du journalisme. Je me gardai bien de lui donner un démenti. — Jette un coup d'œil autour de toi, me dit-il ensuite; comment trouves-tu mes meubles, hein ? Est-ce assez reluisant, doré, moelleux, cossu ? Veux-tu que je te dise combien tout cela m'a coûté ? Deux lignes de copie, mon brave ; pas davantage. Cette pendule me vient d'un horloger de la rue de la Paix que j'ai proclamé le plus habile mécanicien de notre temps; ces bronzes m'ont été envoyés par un honnête marchand dont je me suis contenté d'indiquer la boutique à mes abonnés; ces tapis, ces divans ont tous la même source ou à peu près. Hein! qu'en dis-tu ? Nous mangeons chez les premiers restaurateurs, monsieur Trapp! nous sommes vêtus par les premiers tailleurs, monsieur Trapp! monsieur Trapp, nous sommes chaussés par les meilleurs bottiers ! Comment trouves-tu le métier, mon garçon? — Franchement, j'étais enthousiasmé, et je me félicitais d'entrer au service d'un homme aussi fort et aussi proprement vêtu.

Mon nouveau propriétaire se leva et me conduisit à son journal, séant rue Montmartre. Je vis là, dans une antichambre, deux ou trois grands gaillards, en cravate et en habit noir, auxquels je me disposais à faire toutes sortes de démonstrations amicales, persuadé que je me trouvais en présence des propriétaires du Serpenteau. L'humble révérence qu'ils nous firent dissipa mon illusion : j'avais affaire à des garçons de bureau. De l'antichambre nous passâmes dans une salle

où régnait un inimaginable désordre. En deux aboiements voici la description de l'endroit : Au milieu, une longue, très longue table recouverte d'un tapis vert disparaissant sous une centaine de journaux de tous les formats ; tout autour de la salle, un large divan ; au fond, une immense croisée; à gauche, une cheminée avec le buste d'Armand Carrel et celui de Royer-Collard ; avec cela une dizaine de chaises. Tout ce mobilier m'apparut au milieu d'un épais brouillard de fumée ; car c'était le fort moment du travail, et la rédaction du Serpenteau ne saurait travailler sans fumer. Ces messieurs étaient tous là ; le sans- façon le plus complet me parût être à l'ordre du jour. L'un des rédacteurs — section de la chronique — allongé à plat ventre sur le divan, rédigeait une spirituelle causerie à propos des gens qui ne savent point bien se tenir; un peu plus loin, la section des théâtres, dont les jambes interminables traçaient sur la table un V gigantesque, s'amusait, tout en écrivant, à lancer des tourbillons de fumée dans l'oreille de son voisin de gauche, absorbé par une lecture du journal des tribunaux. Ce dernier (j'ai su depuis que c'était un avocat), faisait de temps à autre, du bras et de la main, des gestes tour à tour onctueux ou expressifs, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut renversé un encrier sur la copie de son vis-à-vis, en train de terminer son bulletin politique.

Mon maître me présenta à la rédaction, et j'adressai mes révérences, le mieux que je pus, à ceux d'entre ces messieurs qui me parurent les plus influents. — Ah! ça, que vas-tu faire de ce chien? demanda-t-on à mon maître de tous côtés. Il ne répondit pas et se contenta de cligner de l'œil d'une façon expressive. « Que va-t-on faire de moi ? me disais-je un peu effrayé; mon honneur, ma dignité, mon libre arbitre vont-ils être soumis à quelque rude combat ? Un geste de mon maître coupa court à mes réflexions, et je m'allongeai à ses pieds pendant qu'il improvisait un article, tu sais par quel procédé. Son travail achevé — il eut fini avant tout le monde, — il m'appela à ses côtés, fit avec un vieux journal, et en deux tours de main, une sorte de bonnet de police qu'il me posa crânement sur l'oreille ; puis, me passant un ruban autour du cou, il attacha son article à l'extrémité et me donna mes instructions. Il s'agissait d'aller à l'imprimerie, située à quelques rues de là, de faire composer l'article de mon maître, puis de lui en rapporter l' épreuve...

— Est-il instruit ce coquin de Trapp! ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— ... De lui en rapporter l'épreuve, bref, de faire le service d'un

garçon imprimeur. Je t'ai déjà dit que mon maître avait le génie de la. réclame ; tu en vois encore là une preuve. Pendant deux jours, on n'a cessé de parler de moi dans tout Paris ; et quand je passais avec mon noble fardeau, la tête dressée et le nez au vent, j'entendais dire autour de moi : — Voilà le chien de M. N..., le rédacteur en chef du Serpenteau

A paru dans Paris-Journal illustré des 13-20 et 24 Août 1859 sous la signa-- ture PICCOLO.

L'EDITION ORIGINALE

COLLECTION ARTISTIQUE GUILLAUME ET CLE Il ALPHONSE DAUDET Il TRENTE ANS DE PARIS il A TRAVERS MA VIE ET MES LIVRES Il ILLUSTRÉ Il PAR BIELER, MONTÉGUT, MYRBACH, PICARD ET ROSSI Il GRAVURE DE GUILLAUME FRÈRES ET CLE Il PARIS Il C. MARPON ET E. FLAMMARION Il 26, RUE RACINE, 26 Il 1888 Il TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 volume in-18 imprimé par A. Lahure, couverture blanche illustrée, en couleurs. Prix : 3 fr. 50.

1 feuillet blanc, 1 feuillet avec, au verso, l'indication du tirage sur papier Japon, faux-titre, titre, titre de départ, 344 pages, 1 feuillet pour la table et 1 feuillet portant le nom et l'adresse de l'imprimeur.

Il a été tiré 125 exemplaires sur papier du Japon. (Prix : 20 francs.)

Dans la présente édition de LA LIBRAIRIE DE FRANCE, nous avons extrait de Trente ans de Paris, afin de les placer en tête des ouvrages qu'ils concernent pour la commodité du lecteur, les chapitres ayant trait à : Histoire de mes livres : le Petit Chose, Tartarin de Tarascon, Lettres de mon Moulin, Jack, Fromont jeune et Risler aîné. Voir les tomes II, III, IV, V et VI.

Des fragments de Trente ans de Paris ont primitivement paru dans différents journaux ou revues. L'Histoire de mes livres est empruntée aux préfaces placées par l'auteur en tête de l'édition collective, in-8°, Dentu-Charpentier (1881-1887) (1).

(1) Cf. Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet, par Jules Brivois, Paris,

L. Conquet, 1895.

TABLE DES MATIÈRES

L'Arrivée 1 Villemessant 9 Premier habit 16 Les Salons littéraires 23 Mon Tambourinaire 32 Première Pièce 42 Henri Rochefort 47 Henry Monnier 57 La fin d'un pitre et de la bohème de Murger .... 61 L'Ile des Moineaux. — Rencontre sur la Seine ... 71 Tourguéneff 75

APPENDICE 85

PAGES RETROUVÉES :

La Chronique rimée

Le Petit Chaperon Rouge à Paris 115 Histoire d'un chien qui n'avait jamais vu Paris ... 127

L'EDITION ORIGINALE 141